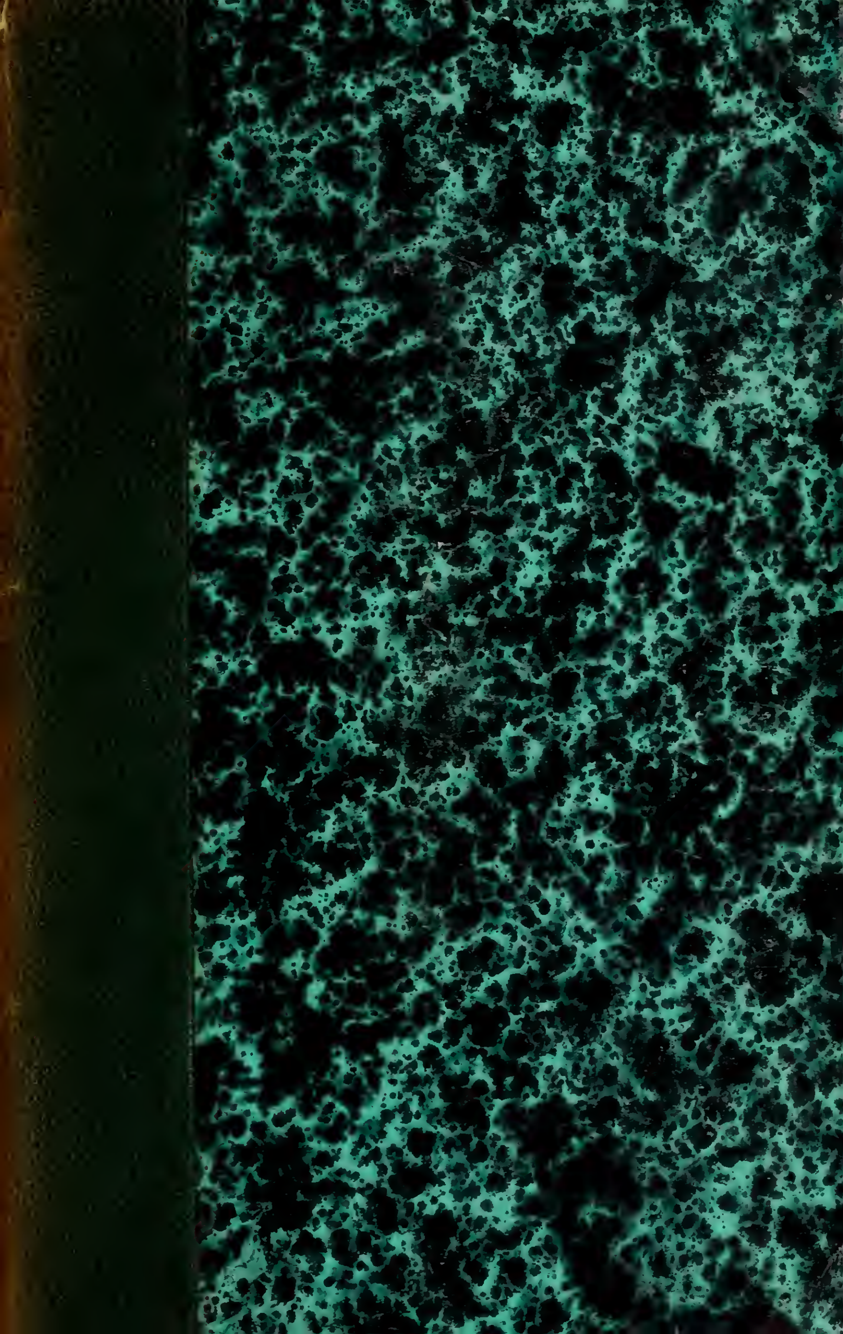
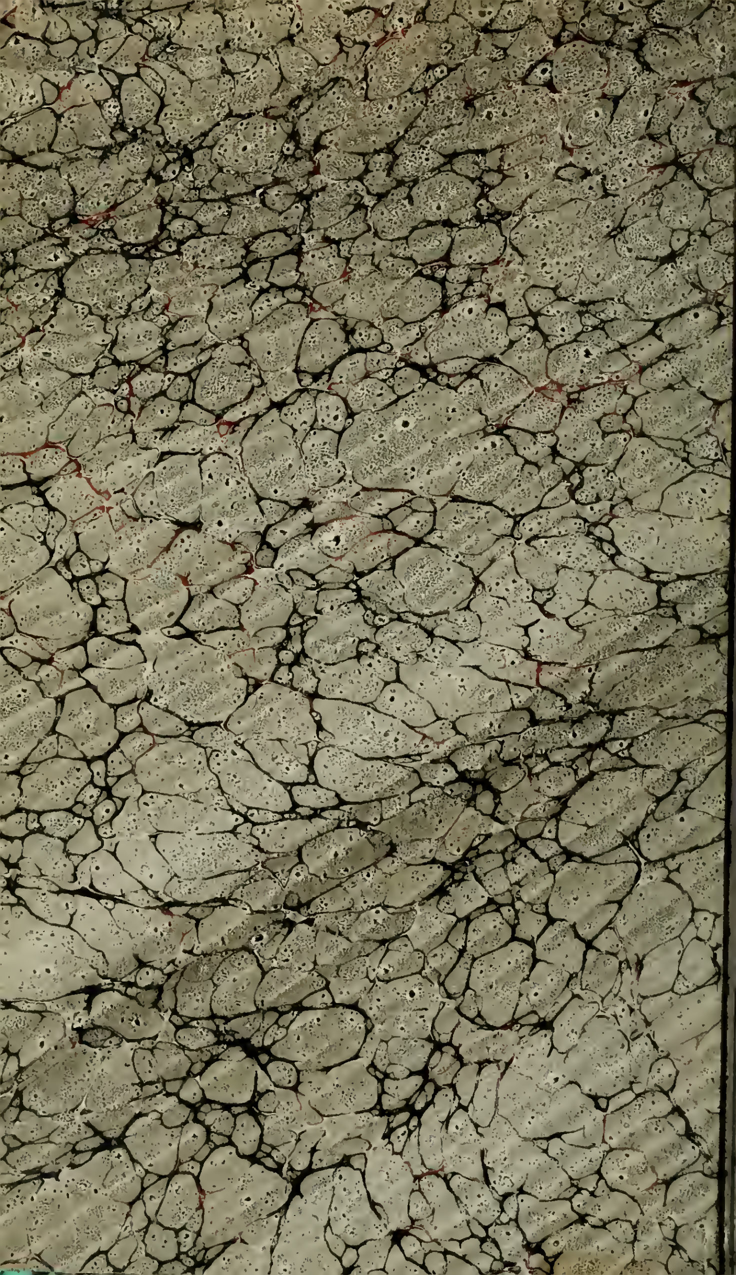
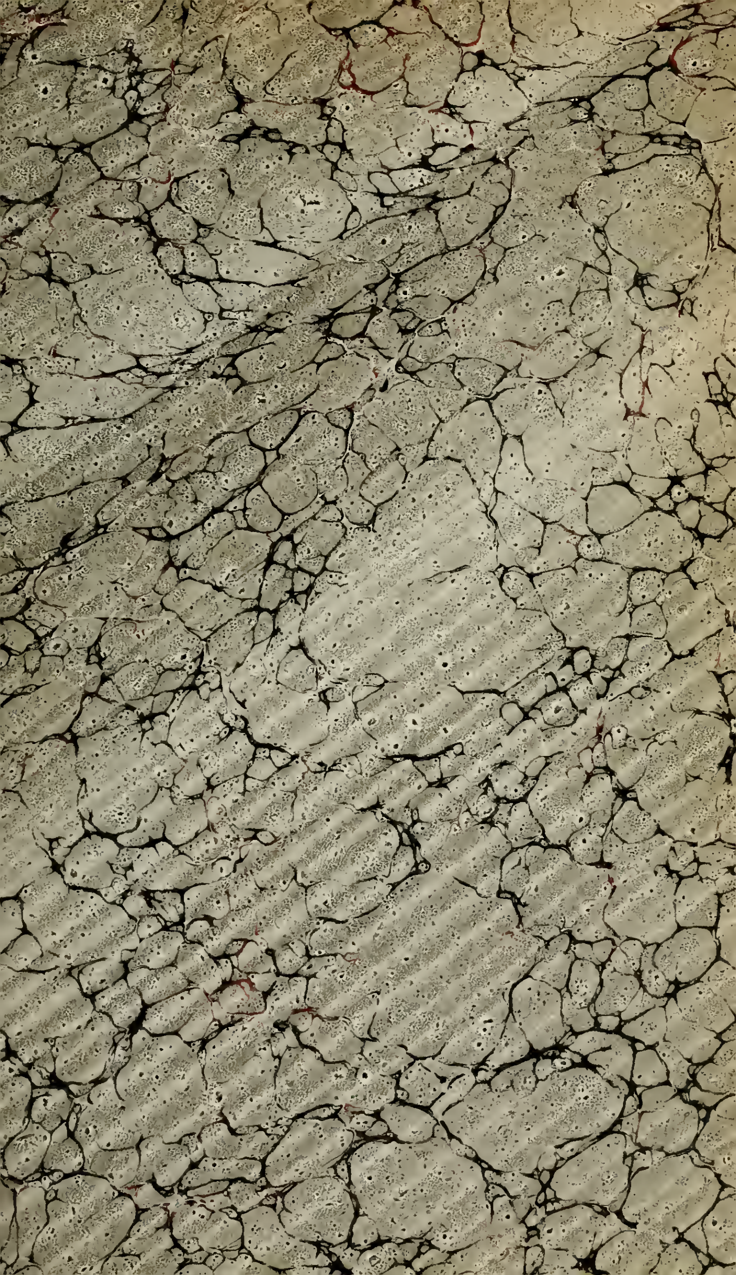






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

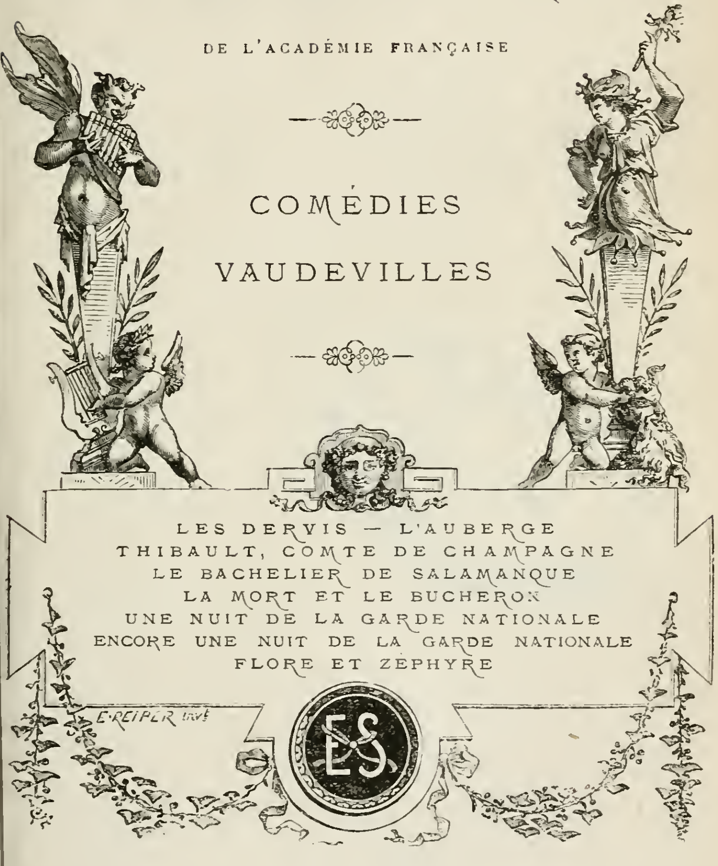
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



COMÉDIES

VAUDEVILLES

LES DERVIS — L'AUBERGE
THIBAULT, COMTE DE CHAMPAGNE
LE BACHELIER DE SALAMANQUE
LA MORT ET LE BUCHERON
UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE
ENCORE UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE
FLORE ET ZÉPHYRE

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 1. 1876 10.

LES DERVIS

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 2 Septembre 1811.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
TAHER, Cadi.	MM.	CHAPELLE.
LÉLIO, Dervis.		SEVESTE.
ARLEQUIN, son domestique.		LAPORTE.
ALI, esclave de Taher		HIPPOLYTE.
CARLE, esclave français.		CARLE.
ISABELLE, esclave de Taher.	Mlle	RIVIÈRE.

ESCLAVES FRANÇAIS.

A Scutari, près Constantinople.



LES DERVIS

Une grotte. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LELIO, CARLE, ESCLAVES FRANÇAIS.

(Lélio est en costume de Dervis, les autres sont en habit turc. Ils sont tous assis autour d'une table.)

LÉLIO.

Allons, mes amis, encore une rasade.

AIR : C'est du Volnay le plus exquis. (*Lantara*.)

Je suis exilé de Paris.
J'ai perdu ma richesse,
Et le corsaire qui m'a pris
M'a ravi ma maîtresse;
Mais je bois avec mes amis,
Et je sable
Un vin délectable;
Quand on boit avec ses amis,
On ne peut regretter Paris. *Bis.*

TOUS.

Quand on boit avec ses amis,
Et qu'on sable
Un vin délectable;
Quand on boit avec ses amis,
On ne peut regretter Paris. (*Bis.*)

CARLE.

Je suis l'esclave du Muphti,
Ma place est des plus belles;
Nous l'aidons à boire chez lui
Tout le vin des fidèles.

TOUS.

Quand on boit avec ses amis,
Et qu'on sable
Un vin délectable;
Quand on boit avec ses amis,
On ne peut regretter Paris. (*Bis.*)

CARLE.

C'est fort bien, mais explique-nous au moins tes projets; qui aurait pu te reconnaître sous cet habit?

LÉLIO.

Eh bien! mes amis, dites encore que l'habit ne fait pas le moine!

CARLE.

Trève de plaisanteries! Songe que d'après tes avis, nous nous sommes échappés de chez nos patrons, et qu'à leur retour, ils pourraient bien....

LÉLIO.

Vos patrons!... vous ne les verrez plus.

CARLE.

Que veux-tu dire?

LÉLIO, *gaiement.*

Je vous délivre.

CARLE.

Toi! Et comment?

LÉLIO.

Je vais vous en instruire. (Ils se lèvent.) Moi et Arlequin, mon domestique, nous nous échappons, comme vous le savez, de chez Taher, notre maître, et pour nous dérober aux poursuites, nous prenons des habits de dervis. Nous étions sans argent, sans espoir, mais nous nous sommes dit...

AIR : Rions, chantons, aimons, buvons. (*Florian.*)

Quand on n'a ni bien ni crédit,
On ne peut trouver de ressource ;
Mais nous possédons un habit
Qui vaut cent fois mieux qu'une bourse.
De tous les faux biens détachés,
Du ciel soyons donc les apôtres ;
Mourant de faim par nos péchés,
Il faut vivre de ceux des autres.

Alors, prenant bravement notre résolution,

AIR : La bonne aventure, ô gué !

Pour temple nous choisissons
Cette grotte obscure,
Et des Dervis nous prenons
L'enseigne et l'allure.
Pourvu qu'on nous paye bien,
A tous nous disons pour rien
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure.

CARLE.

Eh bien !

LÉLIO.

On accourt en foule ; bientôt notre réputation de sainteté se répand dans la ville ; les plus grands seigneurs viennent me consulter. Je mentais hardiment : l'on me crut un prophète ; je donnais peu, recevais beaucoup, et je passai pour un saint homme. Nous avions une somme suffisante ; Arlequin, par mon ordre, achète un petit bâtiment, qui,

cette nuit, nous attend à l'entrée du port; il recherche ensuite tous mes compagnons d'esclavage; il vous trouve, vous rassemble, vous amène... et vous voilà.

CARLE.

Mon ami, que de reconnaissance! Partons, rien ne nous arrête.

LÉLIO.

Un moment... Service pour service, et je puis, je crois, compter sur les vôtres.

CARLE.

Parle, nous te sommes tous dévoués.

LÉLIO.

En quittant la France, j'étais amoureux, et par conséquent désolé de m'éloigner; vous fûtes témoins de mes extravagances, vous étiez sur le même vaisseau que moi : eh bien! celle que j'aime, qui a reçu ma foi, je l'ai retrouvée, elle est chez Taher, et, comme nous, elle gémit dans l'esclavage ; le hasard me l'a fait entrevoir à la mosquée.

CARLE.

Et quelle espèce d'homme est ce Taher?

LÉLIO.

La laideur, la sottise, la dureté, la fraude, avec quelques phrases de morale, voilà Taher, le Cadi de village, mon ancien maître, et celui de ma chère Isabelle.

CARLE.

Il fallait parler à Isabelle.

LÉLIO.

Impossible.

CARLE.

La voir.

LÉLIO.

Impossible... cependant il faut partir avant que le jour paraisse... N'importe, je la délivre et je pars avec elle.

CARLE.

Et par quels moyens ?

LÉLIO.

Les circonstances lés feront naître... Mais on vient !... Ne craignez rien, c'est Arlequin.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; ARLEQUIN, avec une besace très-garnie.

ARLEQUIN.

AIR : Voyage, voyage désormais qui voudra. (*Azemia.*)

Lorsque je m'en vais à la quête
J'entre chez tous les musulmans,
Au nom de notre saint Prophète
J'accepte leurs nombreux présents;
La prière est puissante
Quand la bourse est pesante.
Si le don n'est pas lourd
Le ciel est sourd.
Dans le canton chacun me vante
Et c'est à qui m'enrichira.
Me caressera,
M'interrogera, (*Bis.*)
Me consultera;
C'est moi,
C'est moi,
C'est moi,
C'est moi.

Un moment, donnez tous ensemble, mais parlez l'un après l'autre. — Mon père, comment suis-je avec le Prophète ? — Très-bien ; vos fruits étaient délicieux. — Mon père, avez-vous songé à prier pour moi ? — On verra ; vos gâteaux d'amandes ne sont jamais assez cuits ; mais donnez toujours, donnez, c'est de l'argent bien placé...

(Reprise de l'air.)
Mes frères (*Bis.*) le ciel vous le rendra.

LÉLIO.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur, les braves gens que ces musulmans ! (Il ouvre sa besace et en tire du vin, des fruits, etc.) Quelles provisions ! C'est vraiment dommage de quitter un si beau pays... et ce vin !... Je gagerais à sa physionomie que c'est du vin de France.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

LÉLIO.

Eh ! laisse là cette bouteille, et réponds-moi.

ARLEQUIN.

Non pas, monsieur, non pas.

AIR : Qu'il est mince notre journal. (*Angélique et Melcour.*)

Le vin est mon meilleur ami.
Je lui dois le bonheur suprême ;
Sans être ingrat puis-je aujourd'hui,
Méconnaître celui que j'aime ?
Non, rien ne pourrait m'engager
A cacher ma reconnaissance,
En retrouvant chez l'étranger
Une vieille connaissance.

Car il est vieux, monsieur.

LÉLIO.

Ah çà ! parleras-tu ? Qu'as-tu appris sur Isabelle ?

ARLEQUIN.

Attendez... attendez... ce que j'ai appris... rien... on ne peut pénétrer dans la maison de Taher, et partout règne le plus profond silence. Ah ! je viens de rencontrer Abou-Hassan, un soldat de la marine... Nous devons louer le ciel qui vous a fait choisir cette nuit pour notre évasion, de-

main il ne serait plus temps ; aucun bâtiment ne pourra sortir du port, sans un ordre de l'Agha de la mer.

LÉLIO.

Je le savais, et voilà pourquoi j'ai hâté les préparatifs ; mais comment s'y prendre ?... comment parvenir à Isabelle ? Arlequin, que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

Ce qu'il faut faire ?... il faut... il faut boire ; le vin porte conseil.

LÉLIO.

Il a raison, messieurs, c'est du champagne, du bourgogne, ne l'épargnez pas.

ARLEQUIN.

Silence ! j'entends du bruit !... c'est quelque pénitent.

ALI, en dehors.

Air : Ermite, bon ermite. (*L'Ermite de Sainte-Avèle.*)

Écoutez ma prière
Dans votre humble réduit.
Vous qui jeûnez, mon père,
Et priez jour et nuit.
Auprès du saint Prophète,
Donnez-moi votre appui,
Soyez mon interprète ;
Je suis mal avec lui.
Ermite, bon ermite !
Eh quoi dormir ainsi :
Ermite, bon ermite !
Ouvrez bien vite,
Mon offrande est ici.

LÉLIO.

Une offrande !... mais je connais cette voix.

ARLEQUIN.

Eh ! oui, c'est Ali, avec qui nous étions esclaves chez Taher ; quel dessein l'amène ? si nous pouvions en tirer quelques éclaircissements.

MORCEAU D'ENSEMBLE de M. Doche.

ARLEQUIN.

Mes amis, silence, silence!
Un musulman vers nous s'avance,
Retirez-vous.

TOUS.

Quelqu'un s'avance,
Retirons-nous.

ARLEQUIN et LÉLIO.

Point de bruit, de la prudence.
Emportez tous ces apprêts.

TOUS, emportant la table.

Point de bruit, de la prudence,
Emportons tous ces apprêts.

ARLEQUIN et LÉLIO.

Silence!

TOUS.

Chut, paix!

SCÈNE III.

LÉLIO, ARLEQUIN, ALI.

ARLEQUIN, à part.

C'est lui!!! je ne m'étais pas trompé.

ALI, donnant une bourse à Arlequin.

Mon père, priez pour moi : vous voyez un grand pécheur.

LÉLIO.

Le ciel nous ordonne de haïr le péché, et d'aimer le pécheur.

ARLEQUIN, à part.

Quand il paye bien.

ALI.

Hélas! quand vous saurez qui je suis...

LÉLIO.

Nous le savons ; vous êtes l'esclave de Taher.

ALI, avec effroi.

Ah ! mon père, puisque vous savez tout, ne me trahissez point... mon maître va venir vous consulter, ne lui dites rien...

LÉLIO, à part.

O bonheur ! Taher viendrait !...

ALI, d'un air suppliant.

Vous ne lui direz rien, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN, à part.

Je serais bien embarrassé, (Haut.) cependant je ne sais si mon devoir...

ALI.

C'est au nom de mes camarades, songez que si vous lui dites quelque chose, nous sommes perdus.

LÉLIO, à part.

Comment le faire jaser? (Haut.) Vous m'avouerez, en effet, que vous avez des reproches à vous faire.

ALI, d'un air repentant.

Il est vrai ; je suis bien un peu coupable.

ARLEQUIN, avec colère.

Un peu !... une action !... une faute !.. comme celle-là... fi, fi... c'est affreux !...

ALI.

Mais, après tout, qu'ai-je donc fait ? je vous le demande.

ARLEQUIN.

Ce que vous avez fait? (A part.) Ma foi, je n'en sais rien.

ALI.

Serait-ce cette bouteille? mais...

ARLEQUIN.

Une bouteille !... justement !... ô ciel !... une bouteille !...

ALI.

Serait-ce un entretien que j'eus avec cette jeune esclave?

ARLEQUIN.

Un entretien!... c'est ce que je voulais dire... Ah!... vous avez des entretiens...

ALI.

Que voulez-vous? près d'une femme on ne peut répondre de soi... et je n'ai pu m'empêcher de causer un peu; mais elle était si jolie! c'est cette esclave qu'il a achetée dernièrement.

LÉLIO, effrayé.

Comment, Isabelle!

ALI.

Eh! non, c'est Zulmée... Vous savez bien qu'Isabelle est inaccessible, et que Taher, rebuté de ses rigueurs...

LÉLIO, avec joie.

A sans doute résolu de s'en défaire.

ALI.

Au contraire... il en est plus amoureux que jamais... il l'a refusée au Pacha de cette province... Argent... menaces, il a tout bravé, et s'il vient cette nuit, c'est pour vous consulter sur les moyens de s'en faire aimer.

ARLEQUIN.

Sans doute, sans doute... (A Lélio.) Mais vous savez cela.

LÉLIO.

Il est vrai, j'oubliais; mais il me semblait qu'il ne devait venir que demain matin.

ALI.

Y pensez-vous? en plein jour... un Cadi! et sa dignité? Il ne viendra que déguisé, et sous un faux nom.

ARLEQUIN.

Sagement vu.

ALI.

Or, il ne manquera pas de vous interroger sur la conduite de ses esclaves! il est si curieux!... et...

AIR : Si Dorilas n'en parlait guère. (*Pour et Contre.*)

Je viens en leur nom, mon frère,
Vous prier pour eux et pour moi.

LÉLIO.

J'entends... il faudra pour vous plaire,
Qu'on vante votre bonne foi.

ARLEQUIN.

Oui, vos vertus sont exemplaires;
Mais par modestie, en ce cas,
Il vaut mieux qu'on n'en parle guères } (*Bis.*)
Il vaut mieux qu'on n'en parle pas. }

ALI.

Justement; nous ne vous demandons que le silence.

ARLEQUIN.

Je ne le sais que trop... car vos fautes sont d'une nature...

ALI.

Il est vrai; mais la tentation était forte!... J'entre un matin dans la chambre de mon maître, je vois sur une table un flacon rempli d'une liqueur vermeille, je le prends, je le vide. Mais, ô douloureux effets de cette liqueur!

AIR : Quand le sultan Saladin. (*Richard Cœur-de-Lion.*)

Autrefois soir et matin
Je ne mangeais que du pain
Arrosé d'un peu d'eau claire,
Et quand j'étais en prière
Je me meurtrissais le sein.

LÉLIO et ARLEQUIN.

C'est bien,
Fort bien,
Cela ne nous blesse en rien.

ALI.

Maintenant, pourriez-vous le croire?
J'aime mieux boire. (*Bis.*)

Et depuis ce temps-là...

Air : Eh ! mais, oui-da. (*Annette et Lubin.*)

De ce breuvage aimable
J'ai bu plus d'un flacon.

ARLEQUIN.

La faute est pardonnable
Si le vin était bon.
Alli ! Alla !
Comment peut-on trouver du mal à ça.

ALI.

Pour apaiser ma conscience, je jurai de fuir cette liqueur traîtresse, mais voyez mon malheur.

(Même air.)

Voilà qu'une bouteille.
Me tombe sous la main :
J'avais juré la veille;
Je bus le lendemain.

ARLEQUIN.

Le grand Alla
Ne peut encor trouver de mal à ça.

ALI.

Ce n'est pas tout : je n'avais pas fini cette maudite bouteille, que je rencontrai Zulmée; vous savez que le vin rend babillard, et j'eus avec elle un entretien fort animé.

Même air.

Jusques à la nuit close
Dura notre entretien.

ARLEQUIN.

Jamais trop l'on ne cause.
Lorsque l'on cause bien.
Alli, Alla,
On ne peut pas trouver de mal à ça.

ALI.

Vous croyez donc que le Prophète est apaisé, et que...

ARLEQUIN.

Nous lui en parlerons.

ALI.

Au Prophète, soit ! mais n'en parlez pas à mon maître. (A part, en sortant.) Ah ! l'honnête homme de Dervis... comme sa morale est consolante pour l'humanité !... aussi je veux être gris toute ma vie, si jamais je touche un verre de vin.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO, vivement.

Taher va venir.

ARLEQUIN, de même.

Nous l'attrapons.

LÉLIO.

Il nous rend Isabelle.

ARLEQUIN.

Nous nous embarquons.

LÉLIO.

Et nous arrivons. Quel bonheur ! nous voilà en France, je vends mon petit bâtiment ; ajoute à cela la fortune d'Isabelle qui est immense, me voilà riche, très-riche ; je revois mes amis, je les traite, je donne bal, repas, concert.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, nous voilà encore ruinés...

LÉLIO

Bah ! bah !

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (Lantara.)

La vie est un banquet de fête,
Au genre humain il est donné;
Mais souvent la mort indiscrète
Arrive avant qu'on ait dîné.
Il faut alors, au gré de son caprice,
Que chacun lève le couvert.
Jouissons donc dès le premier service ;
Qui peut compter sur le dessert ?

ARLEQUIN.

Fort bien, mais je ne vois pas encore à quoi nous sert l'arrivée de Taher ? Et l'enlèvement...

LÉLIO.

Tu parles toujours d'enlever... fi donc; dans un instant je veux qu'Isabelle soit ici, et que son jaloux lui-même nous l'amène.

ARLEQUIN.

Pour celui-là...

LÉLIO.

Pourquoi pas ? Taher va venir, je suis instruit, et pour le reste...

ARLEQUIN.

Pour le reste, je m'en charge ; il ne sera pas dit que je ne vous aurai pas secondé ; j'ai aussi mon projet, et je vais en faire part à mes compagnons... Mais silence ! j'entends marcher ; les pas se dirigent de ce côté. C'est sans doute votre pénitent, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LELIO, TAHER.

LÉLIO.

AIR : Alleluia !

Entrez sans crainte dans ce lieu.

TAHER.

Honneur au ministre de Dieu,
Au favori du grand Alla.

LÉLIO.

Alli !

TAHER.

Alla !

Je viens, mon frère, sur le bruit de votre sainteté...

LÉLIO.

J'ai lu dans votre pensée ; mais songez que tout mensonge est banni de ces lieux, et qu'avant tout il faut me promettre d'être sincère.

TAHER.

J'en fais le serment.

LÉLIO.

Parlez donc sans déguisement. D'abord, quel est votre nom ?

TAHER.

Mon nom !... c'est... Je me nomme Cogia-Ali.

LÉLIO, sévèrement.

Cogia-Ali, vous êtes un imposteur ; votre vrai nom est Taher ; ignorez-vous la punition que vous avez méritée pour avoir menti après le serment ?

TAHER.

Excusez-moi, je ne suis pas de ce pays, et je ne connais pas les lois.

LÉLIO.

Vous mentez encore, vous êtes de ce pays, car vous demeurez à Scutari. Vous connaissez les lois, car vous êtes le Cadi.

TAHER.

Le Cadi ! miséricorde ! (A part.) Quel diable d'homme ! impossible de lui rien cacher.

LÉLIO.

C'est vous qui devez rendre la justice, et qui la faites payer au poids de l'or.

TAHER, *à part.*

Il dit vrai; c'est un saint homme.

LÉLIO.

C'est vous qui voulez passer pour charitable, et qui ne faites point d'aumônes aux fidèles.

TAHER, *de même.*

Ah! le saint homme!

LÉLIO.

C'est vous enfin qui défendez le vin, et qui le confisquez à votre profit.

TAHER.

Ah! pour celui-là, mon frère...

LÉLIO.

Vous en buvez, le Prophète me l'a révélé.

TAHER.

Je n'en eus jamais dans ma maison.

LÉLIO.

Non, pas dans la maison; mais au bout du jardin, à gauche, sous l'escalier qui conduit au petit pavillon, est un caveau secret...

TAHER.

Ah! le saint homme! le saint homme! oui, je suis un misérable pécheur, et je n'ose espérer que vous voudrez bien encore...

LÉLIO.

Votre repentir efface tout; parlons maintenant du sujet qui vous amène.

TAHER.

Le sujet qui m'engage à venir vous consulter...

LÉLIO.

Croyez-vous que je l'ignore?... vous aimez une jeune esclave française, c'est tout simple ; elle ne vous aime pas, c'est tout naturel ; et vous venez me consulter pour vous en faire aimer, rien de plus juste. Mais l'entreprise offre de grandes difficultés ; car elle ne plaît pas au Prophète, et c'est lui qui fait naître tous les obstacles qui s'opposent à votre bonheur.

TAHER.

En effet, mon frère, tout semble conjuré contre moi. Ne voilà-t-il pas que Nourredin, le Pacha de cette province, devient amoureux d'Isabelle, sur la réputation de sa beauté!

LÉLIO.

Oui, je sais qu'il voulait vous l'acheter ; et, en échange,

AIR : Nous nous marierons dimanche.

Il offrait, dit-on,
Un jeune tendron.

TAHER.

C'est Isabelle que j'aime.

LÉLIO.

Il offrait encor
Mille pièces d'or.

TAHER.

Qu'il les garde pour lui-même.

LÉLIO.

Son amitié.

TAHER.

J'ai refusé
De même.

LÉLIO.

Il s'est fâché.

TAHER.

J'ai refusé,
De même.

LÉLIO.

Et de plus,
Il offrait, dit-on,
Cent coups de bâton.

TAHER.

Que j'ai refusés de même.

(A part.) Il sait toutes mes affaires aussi bien que moi. (Haut.) Et voilà pourtant à quoi m'expose cette ingrate! mais...

AIR : Ça fait toujours plaisir.

Un seul point me console
De sa sévérité;
Ce Turc qui me désole
N'en est pas mieux traité;
Même sort est le nôtre;
On semble nous haïr
Presque autant l'un que l'autre;
Ça fait toujours plaisir.

LÉLIO, d'un ton sentencieux.

Cette indifférence m'étonne; car je la crois susceptible d'aimer, et j'oserais vous promettre de la rendre sensible, si je l'avais seulement entretenue aussi longtemps qu'il y a que je vous parle.

TAHER, transporté de joie.

AIR : A l'ombre d'un vieux chêne. (La forteresse du Danube.)

Demain j'amène Isabelle.

LÉLIO, à part.

Les moments sont précieux;
(Haut.)
Dès demain aucun fidèle
Ne pénètre dans ces lieux.
Oui, c'est demain que commence,
Le saint temps du ramadan.

TAHER.

Ah! dans mon impatience,
Je vous l'amène à l'instant.

LÉLIO.

Mais à minuit voudra-t-elle ?

TAHER.

Il le faudra bien vraiment.

LÉLIO.

Mais réveiller une belle...

TAHER.

Je sais comment on s'y prend.
On va m'être favorable?

LÉLIO.

Autant qu'on vous détestait.

TAHER.

On va me trouver aimable?

LÉLIO.

Autant qu'on vous trouvait laid.

TAHER.

Ah ! que mon âme est ravie !

LÉLIO.

J'espère toucher son cœur.

TAHER.

Vous me rendez à la vie.

LÉLIO.

Je veux la rendre au bonheur.
Nous aimons, en bonnes âmes,
Nous, charitables Dervis,
A faire plaisir aux femmes
Pour obliger les maris.

(Taher sort.)

SCÈNE VI.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

Arlequin, Arlequin, que t'avais-je promis?

ARLEQUIN.

Que Taher vous amènerait lui-même son esclave.

LÉLIO.

Tu vas la voir paraître.

ARLEQUIN.

Taher vous amène votre maîtresse, c'est bien ; mais qu'en prétendez-vous faire ?

LÉLIO.

La voir, l'entretenir, éprouver si elle m'est encore fidèle, et la ramener dans sa patrie.

ARLEQUIN.

Mais comment la ramènerez-vous dans sa patrie ?

LÉLIO.

Comment ? comment ? Parbleu ! belle question ! je l'enlève.

ARLEQUIN.

Fi! un enlèvement, défiez-vous! c'est trop usé.

LÉLIO.

Mais quand il n'y a pas d'autres moyens ! nos amis sont là, Taher est seul, sans escorte, et s'il résiste, nous l'enlèverons lui-même.

ARLEQUIN, *vivement.*

Et ne voyez-vous pas que ce moyen nous perdra? Si vous laissez le Cadi il fera courir sur nos traces. Si vous l'emmenez, à la pointe du jour on s'aperçoit de son absence, ses esclaves racontent ce qu'ils savent, on vient à la grotte, on

n'y trouve personne, et si l'on nous rattrape... Oser enlever un Cadi ! Par Mahomet ! il n'y aura pas pour nous de supplice assez grand.

LÉLIO.

Mais je ne vois pas d'autres moyens.

ARLEQUIN.

J'en sais un meilleur, et je vais l'employer. Nour-Eldin, Pacha de cette province, est-il à la ville ?

LÉLIO.

Oui ! eh bien ?

ARLEQUIN.

Isabelle est à nous.

LÉLIO.

Es-tu fou ? comment contraindre ?...

ARLEQUIN.

Je m'en charge.

LÉLIO.

Encore voudrais-je savoir...

ARLEQUIN.

C'est mon secret. Je veux à mon tour vous surprendre. Ah ! vous faites marcher les Cadis, je ferai marcher les Pachas. Avant l'exécution, deux mots vous instruiront de tout ; d'ailleurs vous serez toujours à même d'exécuter votre projet diabolique.

LÉLIO.

Mais, encore une fois...

ARLEQUIN.

Silence. On vient !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; TAHER, ISABELLE, voilée, dans le fond.

TAHER.

Entrez donc, madame.

Ensemble.

AIR : Duo d'*Azémia.*

ISABELLE.

Je tremble, et je ne sais pourquoi,
Vainement j'en cherche la cause.

LÉLIO.

Je tremble et je ne sais pourquoi,
Le plaisir en est-il la cause ?

ARLEQUIN.

Il tremble et je ne sais pourquoi,
Le plaisir en est-il la cause ?

TAHER.

Approchez donc.

ISABELLE.

Moi ?

TAHER.

Vous !

ISABELLE.

Qui ? moi !

TAHER.

Oui, vous !

ISABELLE.

Je n'ose.

(A part.)
D'où vient donc ce secret effroi ?

TAHER.

Mais n'êtes-vous pas avec moi ?

ISABELLE.

Ah ! que mon cœur est agité !

LÉLIO, ARLEQUIN et TAHER.

On respecte ici la beauté,
Entrez dans cette enceinte !
Entrez ! entrez sans crainte.

Ensemble.

TAHER.

Mahomet, exauce mes vœux !
Fais que sa tendresse
Me rende heureux !
Touche le cœur d'une ingrate maîtresse ;
Mahomet, exauce mes vœux !

ISABELLE.

Ciel ! O ciel ! dans mon sort affreux,
A toi je m'adresse,
Entends mes vœux ;
Sous mon tyran gémirai-je sans cesse ?
Ciel ! O ciel ! exauce mes vœux !

LÉLIO.

Mahomet, exauce mes vœux !
Fais que sa tendresse
Me rende heureux !
Rends à mon cœur une aimable maîtresse.
Mahomet, exauce mes vœux!

ARLEQUIN.

Mahomet, exauce ses vœux !
Fais que sa tendresse
Le rende heureux !
Rends à son cœur une aimable maitresse,
Mahomet, exauce ses vœux !

LÉLIO.

Rassurez-vous, madame, vous n'avez rien à craindre ; vous pouvez maintenant lever votre voile.

TAHER.

Mais, mon frère, permettez donc...

ARLEQUIN.

Paix ! ainsi le veut le Prophète.

ISABELLE, levant son voile.

Où suis-je? Ah ! les vilaines figures !

LÉLIO, à part.

Elle est encore embellie! (A voix haute.) Vous êtes, madame, avec les serviteurs du Prophète.

ISABELLE, regardant la grotte.

Le Prophète aurait pu donner à ses serviteurs un appartement moins lugubre. (Avec volubilité.) Mais, parlez donc, vénérable Cadi? Pourquoi m'amener en ces lieux? que me voulez-vous? qu'exigez-vous? Était-ce pour me montrer ces grandes barbes de Dervis? Quelles physionomies ! ! ! Ils sont presque aussi laids que vous.

TAHER.

Vous l'entendez, mon frère ! voilà de ses douceurs ordinaires.

ISABELLE.

C'était bien la peine de venir interrompre nos plaisirs! une fête charmante, que me donnaient vos esclaves ! Apprenez, seigneur Cadi, que rien n'est plus dangereux que de me contrarier ainsi... demain j'aurai une migraine.

TAHER.

Je vous prie, mon frère, de l'excuser. (A Isabelle.) Silence ! et plus de respect pour les ministres du Prophète !

ISABELLE.

Silence !... voilà qui est galant... Ah! pourquoi faut-il que je sois esclave? m'empêcher de parler!

LÉLIO.

AIR du vaudeville des Amants sans amour.

A l'esclavage condamnée,
Votre sort n'est point rigoureux
Car la beauté, quoiqu'enchaînée.

Peut encor régner dans ces lieux.
C'est en vain qu'un maître sauvage
Veut la soumettre à sa rigueur,
Elle sait dans son esclavage
Donner des fers à son vainqueur.

ISABELLE, à part.

Mais il est galant pour un Dervis ; il n'est pas si mal qu'il m'avait paru, sa voix surtout a quelque chose de...

LÉLIO.

Vous savez, seigneur Cadi, que les moments sont chers ; il est temps de vous retirer, je dois rester seul avec madame.

TAHER.

Comment ! me retirer ? mais ce n'est pas du tout mon intention.

ISABELLE.

Seule !... je n'y consentirai jamais. Je mourrais de frayeur.

ARLEQUIN.

Ainsi le veut le Prophète.

TAHER.

Vous m'avouerez que le Prophète a des volontés bien singulières, car enfin un tête-à-tête...

LÉLIO.

Vous oubliez que c'est pour vous, et non pour moi que j'agis... Je pourrais m'offenser de votre défiance... mais si vous ne voulez pas absolument...

TAHER.

Je n'ai garde, mon frère.

LÉLIO.

Je ne vous cache point que c'est le seul moyen de la rendre sensible.

ISABELLE.

Ah ! me rendre sensible ! je suis curieuse de savoir comment il va s'y prendre.

TAHER.

Allons, mon frère, j'y consens, mais abrégez le plus possible, vous sentez qu'il est dur d'attendre.

LÉLIO.

Que dites-vous? n'avez-vous pas des fautes à expier ! Vous allez suivre ce respectable frère dans ma cellule, vous y prierez pour la réussite de notre entreprise. Tenez, voilà un petit livre de prières, tirées du Coran... vous aurez soin de relire deux fois chaque chapitre, et de vous flageller à chaque verset.

TAHER.

Mais permettez donc...

LÉLIO.

Ce saint homme vous aidera, s'il le faut.

TAHER.

Mais, mon frère, songez donc...

ARLEQUIN.

Paix ! Ainsi le veut le Prophète.

TAHER.

Voilà encore une volonté bien singulière.

ARLEQUIN.

Sans doute, mon frère, plus vous frapperez et plus l'on vous aimera.

TAHER.

Allons! je me résigne. (A Lélio.) Vous aurez besoin de patience, je vous en avertis, car elle se moque toujours de vous! Si vous saviez que c'est une Française...

LÉLIO.

Je le sais.

AIR : Je ne suis plus de ces vainqueurs. (*Amour et Mystère.*)

Son cœur n'est jamais arrêté,
Elle est vive, elle est infidèle,
Et pourtant sa mobilité

Sait encor vous fixer près d'elle ;
Sans cesse agitant son flambeau,
L'amour voltige sur ses traces ;
Son esprit est toujours nouveau,
Et ses caprices sont des grâces.

ISABELLE.

Voilà un madrigal turc, qui n'est pas du tout mal tourné... Il me semble que j'aurai moins peur avec lui.

TAHER.

Oh ! grand Allah, fais que ce saint homme réussisse dans le dessein qu'il médite ! (A Isabelle.) Adieu ; s'il ne s'agit que de frapper pour me faire aimer, soyez sûre que je n'irai pas de main morte.

ISABELLE.

A votre aise, ne vous gênez pas.

ARLEQUIN.

Comptez sur moi.

(Taher et Arlequin sortent.)

SCÈNE VIII.

LÉLIO, ISABELLE.

LÉLIO.

Amour, inspire-moi, et fais que je la retrouve fidèle !

(Moment de silence.)

ISABELLE.

C'est donc vous, mon frère, qui devez me rendre sensible ?

LÉLIO.

Madame, je n'eus jamais cette prétention, et vous ignorez...

ISABELLE.

Ignorer !... je sais tout... Taher vous a choisi pour le re-

présenter ; vous allez me faire la cour par procuration, mais je doute qu'il ait à se louer du succès.

AIR du vaudeville du Séducteur en voyage.

Renonçant enfin au bonheur
De faire agréer sa tendresse,
Désormais par ambassadeur
Il fait la cour à sa maîtresse.
Il a pris un mauvais moyen;
Je tiens pour maxime suprême
Qu'en amour ainsi qu'en hymen,
Il faut tout faire par soi-même.

LÉLIO.

Madame, je n'agis point pour un autre, et vous en serez persuadée quand vous me connaîtrez mieux.

ISABELLE, gaiement.

Pourquoi mentir? ne l'ai-je pas entendu? n'avez-vous pas promis d'exciter ma sensibilité? Ah! ah! la promesse est délicieuse, vous m'avouerez cependant qu'elle est au moins hasardée.

LELIO.

Elle l'est moins que vous ne le croyez, madame; je lis dans votre cœur mieux que vous-même, et je vois que malgré cette insensibilité profonde dont vous faites gloire, vous avez déjà aimé.

ISABELLE, souriant avec embarras.

Qui, moi!

LÉLIO.

Oui, un Français... et en conscience je ne puis blâmer votre choix.

DUO de M. Doche.

LÉLIO, avec suffisance.

Il était jeune et fort bien fait...

ISABELLE, à part.

C'est bien là, c'est bien son portrait.

LÉLIO.

Il était modeste et discret.

ISABELLE, à part.

Oh ! ce n'est plus là son portrait.

LÉLIO.

Il sut faire agréer sa flamme...

ISABELLE, haut.

Non, jamais sur mon âme
L'amour n'eut de pouvoir.

LÉLIO, malignement.

Et cependant un certain soir...

ISABELLE, effrayée.

O ciel ! dans quel trouble il me jette.

LÉLIO.

Vous souvient-il, comme en cachette...

ISABELLE.

Eh bien !

LÉLIO.

Il prit certain baiser
Qu'on n'osa refuser.

ISABELLE et LÉLIO.

Ah ! que mon âme est émue !
D'où vient que je tremble à sa vue ?

LÉLIO, tendrement.

Le temps n'a point changé son cœur,
C'est vous, c'est toujours vous qu'il aime.

ISABELLE, à part.

Dieu ! par quel pouvoir enchanteur,
Me connaît-il mieux que moi-même !
(Observant.)
Eh ! mais, ses sens sont agités...
Sa voix ne m'est pas inconnue.
Il tremble, il détourne la vue ;
Quel soupçon !

LÉLIO, gaiement.

Mais si vous doutez
De mon art et de ma puissance,
Je puis même lire en vos yeux,
Le nom de ce mortel heureux.

ISABELLE, à part, vivement.

C'est lui ! quel autre aurait cette assurance?

LÉLIO.

Tournez vers moi cet œil vif et piquant,
Regardez-moi bien tendrement,
Plus tendrement encore...
(Feignant de lire.)
C'est Lé... c'est Lé-lio que votre cœur adore.

Ensemble.

ISABELLE, à part.

Voyez, le fat ! oh ! c'est bien lui,
Il mérite d'être puni.

LÉLIO, à part.

Comme son trouble la trahit
L'on m'adore, l'on me chérit.

ISABELLE, à part.

Et l'ingrat, au lieu de tomber à mes pieds, cherchait à m'éprouver... il me le paiera.

LÉLIO, gaiement.

Eh bien ! madame, ai-je dit vrai ?

ISABELLE.

Je vois, seigneur, que les gens honorés de la communication familière avec le ciel se trompent comme les autres hommes.

LÉLIO, à part.

Qu'est-ce à dire? (Haut.) En vain, madame, vous voudriez dissimuler ; le trouble que vous venez de faire paraître témoigne assez...

ISABELLE.

J'ignore par quel prodige ce nom peut vous être connu; mais, quoi qu'il en soit, je vous l'avouerai, je n'ai pu l'entendre sans être émue; il me rappelle un homme que j'ai indignement trahi.

LÉLIO.

Au nom du ciel! expliquez-vous.

ISABELLE.

Vous avez deviné, seigneur Dervis, j'aimais Lélio; il partit, je lui jurai un amour éternel, et cependant huit jours n'étaient pas écoulés...

LÉLIO.

Eh bien! madame, qu'arriva-t-il?

ISABELLE, malignement.

Vous qui savez tout, mon père, vous le devinez aisément.

LÉLIO.

Eh! non je ne devine pas. (A part.) Je souffre le martyre.

ISABELLE.

Huit jours n'étaient pas écoulés, que je l'avais déjà oublié.

LÉLIO, à part.

La perfide!

ISABELLE.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que, sur-le-champ, j'en aimai un autre. (En pleurant.) Pour celui-là, je ne me le pardonnerai jamais.

LÉLIO, à part.

Et c'est moi qu'elle choisit pour son confident! (Haut.) Quoi, madame, après les serments...

ISABELLE.

J'étais de bonne foi en les faisant, mais l'absence d'un amant, les assiduités d'un autre font de terribles métamorphoses dans le cœur d'une femme; et puis, vous l'avouerez,

Lélio avait bien des défauts; vous à qui rien n'est caché, convenez-en franchement.

LÉLIO.

Pour cela, je n'en conviendrai jamais.

ISABELLE.

Il était fat, suffisant, en contait à toutes les femmes.

LÉLIO.

Je trouve admirable que vous l'accusiez d'infidélité.

ISABELLE.

Et puis quelle conduite mène-t-il maintenant? On m'a assuré qu'il ne pensait plus à moi.

LÉLIO.

On vous a trompée, je vous le jure, jamais amour n'égala le sien.

ISABELLE.

Je veux bien le croire, mais décemment, puis-je aimer un homme dont la tête est attaquée de folie?

LÉLIO.

Comment! de folie?

ISABELLE.

On prétend qu'il a perdu la raison et qu'il s'est persuadé qu'il était Dervis.

LÉLIO, à part.

Qu'entends-je?

ISABELLE.

Et je sais de bonne part que, dans ce moment, cet amant si fidèle est en tête à tête avec une femme.

LÉLIO, à part.

Je suis reconnu.

ISABELLE.

Et une coquette encore, qui depuis un quart d'heure se moque de lui.

LÉLIO, *à genoux.*

Ma chère Isabelle !...

ISABELLE.

Ingrat, tu avais pu croire que ce déguisement te rendrait méconnaissable à mes yeux ! Relevez-vous, seigneur Dervis, vous avez peu de communication avec le ciel, puisque vous savez si mal les affaires de la terre. Appelez votre bon génie à votre secours, et vous apprendrez de lui qu'Isabelle n'aimera jamais que son cher Lélio.

LÉLIO.

O mon amie ! il ne manque plus rien à mon bonheur sinon de t'arracher à ce juif de Taher. Arlequin a, selon lui, un projet immanquable...

TAHER, *en dehors.*

Par Mahomet ! j'entrerai, vous dis-je.

ISABELLE.

Faut-il déjà nous voir séparés !...

LÉLIO.

Affecte de le regarder d'un œil plus gracieux, et s'il t'interroge, charge-moi de répondre.

SCÈNE IX.

Les mêmes ; TAHER, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à Arlequin.*

Eh bien, mon frère, d'où vient donc ce bruit ?

ARLEQUIN.

Le seigneur Taher a perdu patience, à peine s'est-il donné le temps de finir le chapitre premier.

TAHER.

Oui, mais votre chapitre premier a plus de soixante ver-

sets. Eh bien, mon frère, quelles nouvelles? Elle doit m'adorer, car je suis brisé de coups.

LÉLIO.

Le Prophète a daigné bénir mes efforts.

TAHER.

Serait-il vrai?

(Il regarde Isabelle amoureusement.)

LÉLIO, bas à Arlequin.

Il faut se hâter.

ARLEQUIN.

Tout est prêt. (Il lui parle bas à l'oreille.) Songez à me seconder.

(Arlequin sort.)

TAHER.

AIR de la Pipe de tabac. (*Le Petit Matelot.*)

Grands dieux ! que de reconnaissance
Ne vous dois-je pas en ce jour?
Puisqu'en ces lieux, votre éloquence
A si bien servi mon amour.

LÉLIO.

Ah! je vous donne l'assurance,
Et je parle de bonne foi,
Qu'en cette heureuse circonstance,
J'ai travaillé comme pour moi.

TAHER, considérant Isabelle.

Mais, mais, c'est qu'en effet... elle me regarde d'un air... jamais elle ne m'a lancé de coups d'œil aussi expressifs. Il faut qu'elle ait bien du plaisir à me voir, la pauvre enfant ! C'est bien naturel. Comment, je suis aimé, mignonne?

ISABELLE.

Seigneur, demandez au Dervis.

LÉLIO.

Que serait-ce si vous aviez achevé le chapitre second!

TAHER.

Mais il n'est besoin que d'un mot; m'aimez-vous, oui ou non?

ISABELLE.

Seigneur, demandez au Dervis.

TAHER, à part.

Le Dervis, le Dervis!... Ne peut-elle parler elle-même? (A Isabelle.) Ame de ma vie, que dois-je augurer de cette réponse?

ISABELLE.

Seigneur, demandez au Dervis.

TAHER.

Ah! parbleu, celui-ci est trop fort! S'est-on joué de moi, et me prend-on pour un imbécile?

ISABELLE.

Seigneur, demandez...

TAHER, furieux.

Encore... mais d'où vient ce bruit? j'entends des voix d'hommes. Rentrez, madame, ne vous exposez pas à leurs regards.

(Isabelle sort par la gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; ARLEQUIN, CARLE, LES ESCLAVES.

LES ESCLAVES.

AIR de la marche d'Aline, reine de Golconde.

Honneur! honneur! au Pacha!
Chantons sa gloire suprême
Il daigne ici venir lui-même.
Honneur! Salamalec! Alli, Alla, Alla.
Honneur! honneur! au Pacha!

(Arlequin paraît sur un palanquin avec quelques gardes armés de piques.)

TAHER.

Le Pacha! qui peut l'amener? Mais il ne me connaît pas, et je n'ai rien à démêler avec lui.

LÉLIO, à voix basse.

C'est Arlequin! ce sont nos amis!

TAHER, à part.

Je n'ai jamais vu ce Nour-Eddyn, et cependant sa figure ne m'est pas inconnue.

ARLEQUIN, à part.

Comme il m'observe! me reconnaîtrait-il? (Haut.) Insolent! qui m'ose regarder en face. (Taher baisse les yeux.) Je sais depuis longtemps la conduite que l'on mène toutes les nuits dans cette grotte. J'ai voulu m'en convaincre par moi-même, et vous prendre sur le fait, vous et vos complices. Je sais tout comme si j'y avais été.

AIR : La faridondaine, la faridondon.

Sous un air de dévotion
Vous abusez vos frères;
Vous buvez et chantez, dit-on,
Au lieu d'être en prières.
Vous en contez à maint tendron,
La faridondaine, la faridondon!
Enfin vous n'êtes des Dervis,
Biribi,
Qu'à la façon de barbari,
Mon ami.

Qu'on visite cette grotte, qu'on y saisisse tout ce qu'on trouvera!

(On entre à gauche dans la grotte où l'on a posé la table et où Isabelle est entrée.)

TAHER, bas à Lélio vivement.

Mais ils vont trouver Isabelle!

LÉLIO, froidement.

C'est à croire.

TAHER, de même.

Ils s'en empareront !

LÉLIO, de même.

Ils en sont bien capables.

(Un esclave sort avec un panier de vin.)

CARLE, à Isabelle qu'il amène.

Allons, madame, pourquoi se faire prier ?

ARLEQUIN.

Cela suffit. Des femmes, du vin chez des Dervis ! Voilà des preuves convaincantes.

TAHER.

Mais ces preuves ne prouvent rien. (Bas à Lélio.) Parlez donc, expliquez donc comment il se fait... songez que je me trouve compromis.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à répondre ?

LÉLIO.

Rien, (D'un air contrit en montrant Taher.) nous sommes tous de grands coupables, et nous avons mérité d'être punis.

TAHER.

Comment, nous ?... Parlez pour vous seul, s'il vous plaît !... Seigneur Pacha, cette esclave est à moi et je ne suis point complice de ce fripon de Dervis, demandez-lui plutôt.

LÉLIO.

Hélas ! mon frère, pourquoi chercher à nous sauver par un mensonge ? Allah nous entend.

TAHER.

Qu'est-ce à dire ?

LÉLIO.

Vous avez partagé nos péchés, pourquoi ne partageriez-vous pas notre pénitence ? C'est une tribulation que le Prophète nous envoie.

ARLEQUIN.

Puisque votre complice l'a avoué... qu'on les mène à l'instant chez le Cadi.

TAHER.

Miséricorde! ils vont me ramener chez moi comme un criminel; demain tout le quartier le saura.

CARLE, au Pacha.

Songez, seigneur, que la nuit est bien avancée, et que le Cadi...

ARLEQUIN.

N'importe, on le réveillera, on est bien sûr de le trouver chez lui, celui-là. C'est un homme intègre, un homme de bonnes mœurs, qui ne passe jamais les nuits hors de chez lui ; allons, partons!

TAHER.

Un moment, un moment encore, seigneur Pacha. (A part.) Il faut bien me faire connaître. (Haut.) Cet homme dont vous parliez tout à l'heure, cet homme de bonnes mœurs, qui ne passe jamais les nuits hors de chez lui... c'est moi-même, je suis ce malheureux Cadi...

ARLEQUIN.

Qu'entends-je? vous seriez... J'en suis fâché pour vous, mais votre nom ne vous sauvera pas. Vous qui devriez donner le bon exemple... vous êtes le complice de ce faux religieux!...

TAHER.

Mais, seigneur...

ARLEQUIN.

Vous discuterez votre cause en justice, et j'aime à croire que vous en serez quitte pour la bastonnade. Mais, en attendant, les apparences étant contre vous, en prison!

TAHER.

Mais, songez donc, seigneur, un Cadi en prison! me voilà déshonoré, vilipendé! mes envieux en profiteront; innocent

ou coupable, je perdrai ma charge. Grâce, grâce! vous me voyez à vos genoux.

ARLEQUIN.

Il m'attendrit, car je suis bon naturellement. Je vous permets de vous retirer, mais à une condition, c'est que vous me vendrez cette esclave qui, sans doute, est cette Isabelle que vous m'avez déjà refusée. Vous hésitez? en prison!

TAHER.

Non, non, seigneur; elle est à vous. (A part.) J'enrage. (Haut.) Que de bonté! que de générosité! (A part.) Faut-il encore que je sois obligé de le remercier!

ARLEQUIN.

Je suis trop bon, comme vous le dites, mais j'aime qu'on soit heureux, et ne suis point comme la plupart des Pachas, mes confrères.

AIR : Le petit mot pour rire.

Les pleurs ont pour eux des attraits,
Ils aiment à voir leurs sujets
Gémir sous leur empire.
Moi, loin de les faire pleurer,
Je suis, et je peux l'assurer,
Un Pacha (*ter*) pour rire.

Ce n'est pas tout, je vous avais proposé mille sequins, c'était trop peu, sans doute; je vous en offre deux mille...

TAHER, tendant la main.

J'accepte; deux mille sequins consolent bien un peu...

ARLEQUIN.

Mais comme vous avez des fautes à expier, je les garde, et je me charge de les distribuer publiquement aux pauvres de Scutari; mais, parlez, si vous en voulez davantage?...

TAHER.

Non, non, je craindrais d'abuser. (A part.) J'étouffe de colère. (Haut.) Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de faire

étrangler ce coquin de Dervis. (A part.) O Mahomet ! me voilà sans argent, sans maîtresse, et le dos brisé ! heureux encore d'en sortir à ce prix !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté Taher.

LÉLIO.

Ma chère Isabelle, mon cher Arlequin, quelle reconnaissance !

ARLEQUIN.

Des remerciements, fi donc ! ne songeons qu'au bonheur d'être réunis. Eh ! monsieur, si nous écrivions les mémoires de notre vie, voilà une histoire dont nous pourrions faire un roman.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des *Vélocifères*.

CARLE.

Faire un roman de notre vie,
En France on se l'arrachera.
Roman près de femme jolie
En tous les temps réussira.
Tome premier : vertu notoire,
Tome second, deux, trois amants ;
Ces dames trouvent leur histoire,
Ecrite dans tous nos romans.

ARLEQUIN.

Grand amateur de la science,
Je me demandais bien souvent :
Mais quelle est donc la différence
Et d'une histoire et d'un roman?
Sans lire maint et maint grimoire,
J'ai su la trouver en buvant :

Bouteille pleine est une histoire,
Bouteille vide est un roman.

LÉLIO.

En France on sait se battre et plaire,
Volant à de nouveaux combats,
En amour ainsi qu'à la guerre,
Rien ne résiste à nos soldats;
Oui, croyant à peine à leur gloire,
Chacun dans le siècle suivant,
Dans les héros de notre histoire,
Verra des héros de roman.

ISABELLE, au public.

Dans tous les romans, c'est l'usage,
Tout se termine heureusement,
Tout finit par un mariage,
Chez soi chacun s'en va content.
Puisque cet usage est notoire,
Daignez le suivre exactement,
Et par une tragique histoire,
N'allez pas finir le roman.



L'AUBERGE

OU

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 19 Mai 1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SCUDÉRI.	MM Laporte.
FLORVAL, neveu de Scudéri et de Mlle Scudéri	Henri.
BERTRAND, aubergiste.	Hippolyte.
BASTIEN, prétendu de Babet.	Justin.
Mlle SCUDÉRI, sœur de Scudéri	Mmes Bodin.
BABET, fille de Bertrand.	Deville.

Villageois et Villageoises.

Dans une auberge au milieu des Pyrénées.



L'AUBERGE

OU

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR

Une salle d'auberge. — Une porte au fond, et deux croisées latérales, par lesquelles on découvre, dans le lointain, le sommet des Pyrénées et un petit village sur la côte. Sur le premier plan, à la gauche du spectateur, un cabinet en saillie, avec une croisée qui laisse voir tout ce qui se passe dans ce cabinet. A droite, une cheminée, une croisée donnant sur la cour. Sur le devant, deux tables; sur l'une, du papier, des plumes, de l'encre, etc. — Ameublement gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, BABET, BASTIEN.

BERTRAND.

Oui, ma fille, oui, Bastien, je l'ai vu.

BABET.

Vous avez vu le diable en personne?

BERTRAND.

C'est tout comme, puisqu'il prend la forme qu'il veut

BASTIEN.

AIR du vaudeville de l'Avare et son Ami.

Allons donc ! c'était un prestige,
Un rien excite votre effroi.

BERTRAND.

De mes yeux je l'ai vu, te dis-je ;
Je l'ai vu comme je te vois. (*Bis.*)
C'était le soir; il faisait sombre ;
De loin j'ai cru l'apercevoir
Sous la forme d'un baudet noir...

BABET.

Vous avez eu peur de votre ombre.

BASTIEN.

C'est inconcevable comme il est poltron, le beau-père ; à son âge, croire aux revenants !

BERTRAND.

Croire ! Je n'y crois point, mais j'en ai peur.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (Ida.)

Je pense que tout homme sage
Doit redouter les revenants ;
Car les morts ont trop d'avantage
Quand ils combattent les vivants.
Leur résister serait folie ;
Aussi je m'en garderai bien :
Un vivant y risque sa vie,
Tandis qu'un mort ne risque rien.

BASTIEN.

Comme je le disais, cela prouve seulement que vous êtes peureux.

BERTRAND.

Peureux ! je ne suis point peureux, mais je suis prudent, et dans cette auberge, au milieu des Pyrénées, avec toi, Babet, qui n'es pas brave, et Bastien, mon gendre futur, qui s'effraie d'un rien, on ne sait pas ce qui peut arriver.

BABET.

Arriver ! Vous voyez bien qu'il n'arrive jamais rien, pas même des voyageurs.

BERTRAND.

C'est votre faute ! On est si mal servi ! Depuis huit jours, n'avoir qu'un locataire !

BABET.

Cet officier français ! Mais ce jeune homme est fort bien ; et ce sera une bonne pratique, car il a l'air de quelqu'un très comme il faut.

BERTRAND.

Il a l'air de quelqu'un très-suspect, car il ne paie pas ; et, avec ça, il a quelque chose dans la physionomie...

BABET.

N'avez-vous pas peur aussi de celui-là ?

BERTRAND.

Sans doute. On ne sait d'où il vient : il parait se cacher ; et quand on lui fait des questions, il vous rit au nez. C'est malhonnête !

AIR : Le jour de son mariage.

Je n'ai jamais pu connaître
Ce qu'il fait, ni ce qu'il est ;
Mais, à coup sûr, ce doit être
Un fourbe, un mauvais sujet.
Il a commis quelque faute,
Ou fait quelque mauvais coup...

BABET.

Ah ! mon père !

BERTRAND.

Et qui doit à son hôte
Est capable de tout.

Cependant il faut lui porter à déjeuner, car il ferait un tapage !...

BABET.

J'irai, mon père.

BASTIEN.

Pas du tout, mademoiselle ; ce sera moi.

BABET.

Fi, le jaloux !

BASTIEN.

Fi, la coquette !

BERTRAND.

Paix ! j'irai moi-même. Mais au lieu de vous disputer, cherchons plutôt à corriger la fortune par quelques moyens honnêtes.

AIR : La loterie est la chance. (Sophie Arnould)

Sans une honnête industrie
Un traiteur ne ferait rien;
Et tous les jours de la vie,
Un peu d'aide fait grand bien.
Toi, Bastien, toi, qui surveilles
L'ordonnance du festin,
Mets dans toutes les bouteilles
Un peu plus d'eau que de vin.

TOUS.

Sans une honnête industrie, etc.

BERTRAND.

Allez, et que chacun soit à son poste.

SCÈNE II.

BERTRAND, *seul.*

Mon commerce de traiteur prend une mauvaise tournure, et si je n'y mets ordre, je mourrai de faim au milieu de mes provisions. Heureusement j'ai déjà fait une spéculation qui double mes profits.

Air : Si Pauline est dans l'indigence. (Pauline.)

Je sais d'une façon commode
Rançonner chaque voyageur,
Et je puis, grâce à ma méthode,
Voler en tout bien tout honneur.

Crie-t-on : Garçon ! potage pour un ! j'envoie demi-part.

Les prenant ainsi par famine,
Mes succès ne sont pas douteux ;
Et chez Bertrand quand seul on dîne
Il faut tout demander pour deux.

Mais ce bel officier mange comme quatre, et ne paie pas même pour un. Ma foi, à tout risque, demandons-lui de l'argent. Le difficile est de lui parler, car il chante toujours. Mais je l'entends : le voilà qui crie comme quelqu'un qui paie.

FLORVAL, en dehors.

Holà ! hé ! quelqu'un ! le maître, les garçons, tout le monde !

SCÈNE III.

FLORVAL, BERTRAND.

FLORVAL.

Hé ! bonjour, papa Bertrand. Va-t-on m'apporter à déjeuner ?

BERTRAND.

Que voulez-vous, mon capitaine ? La tasse de café, une limonade ?

FLORVAL.

Comment, morbleu ! à un militaire ! Le pâté froid, la tranche de jambon, deux bouteilles de vin : je ne regarde pas à la dépense.

BERTRAND, à part.

Je le crois bien, c'est moi qui paie. (Haut.) Mais... c'est que... je voulais vous dire... Monsieur compte sans doute faire un long séjour...

FLORVAL.

Moi ? Non : j'aime le changement.

AIR : A boire je passe ma vie. (*Le Buveur.*)

A voyager passant ma vie,
Jamais je ne suis arrêté :
J'ai pris pour guide la Folie,
Et pour compagne la Gaîté.
En tous lieux bravant les orages,
Pour moi, changer c'est être heureux ;
Puisque les plaisirs sont volages,
Il faut bien courir après eux !

BERTRAND.

C'est que tous les huit jours, nous avons l'usage de régler nos comptes avec les voyageurs.

FLORVAL.

Comment ! c'est de l'argent que tu me demandes ? Que ne parlais-tu plus tôt ?

BERTRAND, à part.

Il est plus solvable que je ne croyais. (Haut.) Pardon...

FLORVAL.

Point du tout. J'aime qu'on me parle franchement; et pour te le prouver, je vais te faire une confidence ; c'est que pour le moment je n'ai pas de fonds.

BERTRAND.

Qu'est-ce que vous dites donc ? et vous faites ici une dépense...

FLORVAL.

Est-ce que cela te tourmente ?

BERTRAND.

Certainement, et beaucoup.

FLORVAL.

Bah ! cela ne m'inquiète pas du tout, moi.

BERTRAND.

Ah ! je vous ferai bientôt changer de ton. D'abord, je vous préviens que vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez payé.

FLORVAL.

Eh bien, j'y resterai longtemps. D'ailleurs, ne peux-tu me faire crédit sur ma bonne mine ?

BERTRAND.

Voilà une jolie caution !

FLORVAL.

Tu es bien difficile. Tiens, je suis sûr que madame Bertrand s'en serait contentée.

AIR du vaudeville d'Angélique et Melcour.

Je m'offre moi-même en païment;
Que ma parole te rassure :
Nos militaires, bien souvent,
N'ont pas de caution plus sûre.
Dans tous les temps, chaque soldat,
Cher à Vénus, cher à Bellone,
Ne paya sa dette à l'État,
Qu'en payant de sa personne.

Mais rassure-toi : j'ai des espérances.

BERTRAND.

Belle monnaie !

FLORVAL.

C'est la plus commode.

AIR : Fidèle ami de notre enfance.

Quand l'espoir charme l'existence,
Chaque instant promet un plaisir ;
On possède la jouissance
Qu'on voit de loin dans l'avenir.

Pour moi, vivant sans défiance,
Du sort je ne redoute rien :
Qui n'est riche qu'en espérance,
N'a pas peur de perdre son bien.

D'ailleurs, nous allons entrer en campagne, et si jamais je m'enrichis...

BERTRAND.

Et si vous êtes tué ?

FLORVAL.

C'est mon métier.

BERTRAND.

Mais vos créanciers, vos malheureux créanciers ?

FLORVAL.

On les paiera.

BERTRAND.

Oui, en chansons.

FLORVAL.

C'est plus gai !

AIR : Quand on sait aimer et plaire. (Le Devin du village.

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Bacchus chasse l'humeur noire ;
Et quand j'ai bu, tout est bien.
Quand j'ai bu, sur ta figure
Je vois un air de bonté;
Et même, je te l'assure,
Je crois à ta probité.

Ensemble.

FLORVAL.

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Bacchus chasse l'humeur noire ;
Et quand j'ai bu, tout est bien

BERTRAND.

Quand on sait chanter et boire,

Encor faut-il quelque bien.
Sans argent, l'on peut m'en croire,
Souvent on reste en chemin.

Décidément, je veux savoir quand je serai payé.

FLORVAL.

Ah! vous voulez savoir? Vous êtes bien curieux! brisons là. N'est-il rien arrivé pour moi? J'avais écrit à Paris... et...

BERTRAND.

Que ne parliez-vous donc? Voilà une lettre.

FLORVAL.

Donne donc, bourreau! c'est de l'argent comptant! Allons, qu'on m'apporte à déjeuner, et songe que je veux être traité comme un prince.

BERTRAND.

Oh! pour le déjeuner, vous allez voir. (A part.) Je vais lui envoyer demi-part; non, quart de part.

SCÈNE IV.

FLORVAL, seul.

Eh vite! eh vite! quelles nouvelles? C'est de mon ami. Je lui demandais de l'argent. L'excellent ami! courrier par courrier! sûrement il m'en envoie. Que vois-je!... (Il lit.) « Le lansquenet m'a ruiné... » (S'interrompant.) Il est ruiné! c'est bien prendre son temps. (Lisant.) « Mais je t'envoie... » (S'interrompant.) Voyons au moins ce qu'il m'envoie, ce pauvre ami! (Lisant.) « Je t'envoie un bon conseil.

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (*Amour et Mystère.*)

« Ton oncle a quitté Paris,
« Et, pour comble de disgrâces,
« On dit qu'il est sur tes traces.
« Profite de mon avis :
« Puisqu'il est à ta poursuite,

« Sans l'attendre, prends la fuite ;
« Sous les drapeaux reviens vite ;
« Car il est mal, entre nous,
« Lorsque Bellone t'appelle,
« De faire attendre une belle
« Qui te donne un rendez-vous. »

Eh ! c'est bien de cela qu'il s'agit. Fuir! Le puis-je ? on me retient en gage !... (On apporte le déjeuner, il se met à table.) Ma foi, vogue la galère ! je n'ai pas peur de déranger mes affaires, elles le sont bien, de par tous les diables ! Mon oncle Scudéri et sa docte sœur, qui font des romans où personne n'entend rien, et où eux-mêmes n'entendent pas grand'chose, seraient bien étonnés d'apprendre que leur neveu fugitif est caché dans une méchante auberge, au milieu des Pyrénées. Après tout, c'est leur faute ; de quoi s'avisent-ils? Vouloir m'apprendre à gagner de l'argent, moi qui ne sais que le dépenser ; enfin me faire procureur! j'avais trop de délicatesse, et je me suis fait mousquetaire. A cette nouvelle, ma famille prend ses arrangements ; je prends aussi les miens, et me voilà en pays étranger, commençant le cours de mes voyages. J'ai parcouru l'Europe, et partout je me suis ennuyé : en Italie, il fait trop chaud; en Russie, il fait trop froid ; en Angleterre, ils sont trop tristes; en France... on n'est jamais trop gai! Vive Paris! vive le séjour des amours et de la gaieté ! on végète au dehors, on n'est heureux que dans ma patrie.

AIR : Ange des nuits, viens de tes voiles sombres. (*Délia et Verdikan.*)

J'ai voulu fuir une terre chérie,
Prendre les goûts, les mœurs de l'étranger.
Tout homme, hélas! peut changer de patrie;
De caractère il ne saurait changer.
Dès que je vois une belle,
Enflammé par ses attraits,
Ah ! je sens bien, auprès d'elle,
Que je suis toujours Français.

Enfin, après deux ans d'absence, mes amis m'obtiennent

une lieutenance ; je brave tout, je rentre en France, et lorsque j'arrive sur la frontière, je me vois arrêté dans cette auberge, faute d'argent !... Que faire ? Mais comment ! il me semble que je réfléchis ! pas possible ! quoi ! je me dérangerais à ce point ! Allons donc, ne pensons plus à l'avenir, redevenons l'étourdi, l'insouciant Florval, et achevons mon déjeuner... Eh bien ! plus de vin ! comme tout passe ! Holà ! garçon ! garçon !

SCÈNE V.

FLORVAL, BABET.

BABET, accourant.

Me voilà, monsieur.

FLORVAL, à part.

C'est la fille de notre hôte ! je n'avais fait que l'entrevoir ; le vieux coquin cache sa jeune fille avec autant de soin que son vieux vin. (Haut.) On n'est pas plus jolie !

BABET, minaudant.

Ah ! monsieur est...

FLORVAL.

Connaisseur et amateur ; car, ma charmante Babet, je t'aime à la folie ; et toi ?

BABET.

Pour la première fois, la déclaration est leste ; mais savez-vous qui je suis ?

FLORVAL.

Qui tu es? tu es... tu es charmante.

BABET.

Tu... toi ! mais voyez donc, il ose me tutoyer !

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Ah ! mon Dieu ! qu'il a l'air vaurien !

Vraiment, messieurs les mousquetaires,
Quoique nous ne soyons pas fières,
Après tout, nous vous valons bien.
Vous êtes braves, nous gentilles;
Et sachez, quand on est galant,
Que c'est l'ennemi, non les filles,
Qu'il faut mener tambour battant.

FLORVAL.

Pardon, j'ai oublié le respect que je vous devais; mais tes yeux, friponne, m'inspirent l'amour le plus vif, le plus constant; je t'adore, il faut m'adorer: allons, accepte... ou acceptez.

BABET, à part.

Oh! comme il est impertinent! c'est vraiment dommage. (Haut.) Je ne veux pas vous ôter toute espérance; peut-être avec le temps, un caprice... qui sait!

FLORVAL.

Un caprice... C'est différent! mais fais que ce caprice te vienne promptement.

BABET.

Et que dira Bastien, mon futur?

FLORVAL.

Ce qu'il voudra. L'amant d'abord, le mari après.

BABET.

Voilà une jolie morale!

FLORVAL.

Mais c'est que tu es d'une sévérité...

BABET.

Mais c'est que vous demandez des choses impossibles.

SCÈNE VI.

Les mêmes; BASTIEN.

BASTIEN.

Restez, restez ; que je ne vous dérange pas. (A Babet.) C'est donc ainsi, perfide!...

Ensemble.

FLORVAL.

AIR : Monsieur Baussac, c'est bien méchant.

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Pour un époux, qu'il est jaloux!

BABET.

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Il sera donc toujours jaloux!

BASTIEN.

J'ai bien raison d'être en courroux ;
Je suis époux, je suis jaloux.

SCÈNE VII.

Les mêmes ; BERTRAND.

BERTRAND, continuant l'air.

Pourquoi ce bruit? Paix là! paix là!
J'espère enfin qu'on se taira.

Silence! grande nouvelle! voilà deux voyageurs qui entrent dans la cour; leur voiture s'est brisée au bas de la montagne.

FLORVAL.

Il ne fallait rien moins qu'un accident...

BASTIEN.

Il ne nous en vient jamais que comme cela.

BERTRAND.

Il y a longtemps que nous n'avions eu si bonne aubaine. (A Babet.) Allons, petite fille, allumez du feu, préparez les chambres ; (A Bastien.) et toi, à la cuisine. Il faut une tête aussi fortement organisée que la mienne pour suffire à tout. Eh! allez donc.

BASTIEN, à Babet.

Et vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?

BABET, faisant une révérence.

Oui, monsieur.

BASTIEN.

Et que vous écouterez toujours les galants?

BABET.

Oui, monsieur.

BASTIEN.

Jolie réponse !

BERTRAND.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? (A Babet.) A ton poste !

BABET.

J'y vais, mon père. (A Bastien.) Ne pas se fier à ma vertu, à ma parole, c'est affreux !

(Elle sort.)

BASTIEN.

Ah ! oui, sa parole! je n'aurais qu'à dormir là-dessus, je ferais de jolis rêves !

(Il sort.)

BERTRAND, à Florval.

Mon capitaine, est-ce que vous comptez rester là ?

FLORVAL.

Sans doute.

BERTRAND.

Mais ces nouveaux voyageurs ?

FLORVAL.

Fût-ce le diable, je ne me dérangerais pas ; j'ai établi ici mon quartier général, et j'y reste. Mais j'entends du bruit ; ce sont eux. (Il s'approche de la porte.) Voyons donc ces nouveaux hôtes. (A part.) Qu'ai je vu ? en croirai-je mes yeux?... Scudéri ! Qui peut l'amener? saurait-il... (A Bertrand.) Si, par hasard... parle-lui... dis-leur... Non, non, tais-toi et ne dis rien.

(Il se sauve.)

BERTRAND.

Parbleu, je le crois bien que je ne dirai rien. Mais à qui en a-t-il donc ? Allons, il est fou !

SCÈNE VIII.

SCUDÉRI, Mlle SCUDÉRI, BERTRAND, BASTIEN.

BASTIEN.

Entrez, entrez, monsieur.

SCUDÉRI, d'un ton brusque.

C'est bon.

BASTIEN.

Désirez-vous des rafraichissements ?

SCUDÉRI.

Non.

BERTRAND.

Si l'on vous faisait du feu ?

SCUDÉRI.

Non. Une chambre.

BASTIEN.

On va vous la préparer.

(Il sort après avoir desservi la table où Florval a déjeuné.)

SCUDÉRI.

Oui, va, dépêche et tais-toi.

BERTRAND.

On y va... Si vous voulez vous donner la peine d'attendre dans cette salle commune. (A part.) Ah ! quelle physionomie! celui-là surtout, avec son air rébarbatif. Ils peuvent être d'honnêtes gens ; mais à coup sûr ce n'est pas écrit sur leurs figures.

(Il entre dans le cabinet, à gauche.)

SCÈNE IX.

SCUDÉRI, Mlle SCUDÉRI.

Mlle SCUDÉRI.

Qu'avez-vous donc, mon frère ? et quel nuage soudain peut corrompre ainsi l'aménité coutumière de votre physionomie ?

SCUDÉRI.

Ouf! je suis d'une colère... Encore un accident! Ma sœur, je vous avertis que je suis très-las des voyages. Vous me dites que vous avez des renseignements certains; nous partons... un postillon renversé, un essieu brisé, et tout cela pour courir après un neveu que nous n'atteindrons jamais.

Mlle SCUDÉRI.

J'attendais de vous un plus mâle courage ; vous êtes plus désespéré que Cyrus au huitième enlèvement de la belle Mandane.

SCUDÉRI.

Eh ! Cyrus n'avait pas versé !

Mlle SCUDÉRI.

Versé ! versé ! vous voilà bien malade !

AIR des Folies d'Espagne.

Pourquoi ce bruit, pourquoi ces cris, mon frère?
Eh! de vous plaindre avez-vous donc les droits ?
On vous pourrait pardonner la colère,
Si vous tombiez pour la première fois.

SCUDÉRI.

Qu'est-ce à dire? mes chutes! parlez plutôt des vôtres.

Mlle SCUDÉRI.

Les miennes! Apprenez, monsieur, que mes succès n'ont jamais été douteux. *Artamène !* voilà un roman ! douze gros volumes! Et dès les premières pages, quels beaux sentiments ! quelle passion! On n'est pas plus tôt au commencement...

SCUDÉRI.

Qu'on voudrait être à la fin. Mais la fin n'arrive pas.

Mlle SCUDÉRI.

Comment, la fin! Mais vous n'avez donc pas lu le chapitre où Orondate, après huit ans de silence, se hasarde enfin à déclarer...

SCUDÉRI.

Votre Orondate, avec son silence, est le plus grand bavard que je connaisse : il n'y a jamais que lui qui parle ; et quand il est seul avec les rochers, il a toujours quelque chose à leur dire : « O ma belle princesse! » Tenez, ne m'en parlez plus : votre Artamène est un sot, et Mandane une bégueule.

Mlle SCUDÉRI.

Mandane une bégueule! Mandane, femme rare! toujours enlevée et toujours fidèle, toujours...

SCUDÉRI.

On voit bien que c'est un roman.

Mlle SCUDÉRI.

Mon frère, est-ce que vous ne croyez pas à la vertu des femmes? Certainement, moi, à la place de la belle Mandane...

SCUDÉRI.

Ma sœur, vous n'avez jamais été enlevée.

Mlle SCUDÉRI, *avec un profond soupir.*

Hélas! non. Mais les hommes d'à présent ont si peu de goût! N'ont-ils pas la sotte manie de croire que pour plaire il faut être jeune et jolie! Encore si la gloire nous dédommageait d'un côté (*En soupirant.*) de ce que nous perdons de l'autre; mais l'envie... Enfin, n'ont-ils pas voulu attribuer à Pélisson une partie de mes ouvrages!

AIR : Quand Dieu pour peupler la terre. (*Haine aux femmes.*)

Dès qu'une femme compose,
Aussitôt maint détracteur
Lui ravit le nom d'auteur,
Et vous seuls avez l'honneur
De ses vers et de sa prose.
Les femmes, c'est évident,
N'ont ni savoir, ni talent;
Et le stupide vulgaire,
Séduit par les médisants,
Croit qu'un homme est toujours père
Du moindre de nos enfants.

SCUDÉRI.

C'est qu'en effet les hommes ont une certaine supériorité...

Mlle SCUDÉRI.

Vous n'en seriez pas la preuve.

SCUDÉRI.

Ma sœur!

Mlle SCUDÉRI.

Mon frère!

AIR : Tout ça passe en même temps.

Qu'avez-vous fait de si grand?

SCUDÉRI.

Qu'ont fait, après tout, les femmes?

Mlle SCUDÉRI.

Lisez mon dernier roman.

SCUDÉRI.

Relisez mes derniers drames.

Mlle SCUDÉRI.

Qu'y voit-on? des vers sans âmes...

SCUDÉRI.

Qui font pleurer cependant.

Mlle SCUDÉRI.

Oui, quand on sort de vos drames,
Chacun pleure (*ter*) son argent. (*Bis.*)

SCUDÉRI.

Ma sœur, vos expressions sont d'une dureté...

Mlle SCUDÉRI.

Cela est vrai ; mais aussi, je suis d'une humeur... Pourquoi faut-il que notre voiture brisée nous mette dans l'impossibilité de poursuivre Florval !

SCUDÉRI.

Vous lui en voulez donc toujours beaucoup ?

Mlle SCUDÉRI.

Certainement.

SCUDÉRI.

Tenez, moi, je commence à me repentir d'avoir été si sévère. Je voulais qu'il suivît la carrière des lettres, ou celle du barreau ; mais tout le monde ne peut pas être poëte ou procureur. J'ai toujours eu du goût pour le militaire, et si vous m'en croyez...

Mlle SCUDÉRI.

Mon frère, allez-vous recommencer encore ? Tenez, occupons-nous de choses plus importantes : travaillons à notre tragédie d'*Arsace*.

SCUDÉRI.

Eh bien, soit; travaillons.

Mlle SCUDÉRI.

Une tragédie tirée de mon roman d'*Artamène !* Le titre seul fera courir tout Paris.

SCUDÉRI, à part.

Le fond est détestable ; mais ma poésie fera réussir l'ouvrage.

Mlle SCUDÉRI, de même.

Les vers, je crois, ne vaudront pas grand'chose ; mais le fond soutiendra le reste. (Haut.) Pour qu'on ne vienne pas nous interrompre, voulez-vous fermer cette porte ?

SCUDÉRI.

Très-sagement vu. (Il ferme la porte du fond, et met la clef sur la table.) Ah çà, où en sommes-nous ?

Mlle SCUDERI.

A la déclaration.

SCUDÉRI.

Toujours des déclarations ! Vous donnez trop dans le tendre ; il faut du noir, du sombre. Tenez, ma dernière tragédie ! quel succès ! Aussi, c'était tout massacre ! Le père, l'amant, la princesse, le grand prêtre...

AIR : Décacheter sur ma porte. (*Santeuil et Dominique.*)

On se tue au premier acte,
On se tuait dans l'entr'acte ;
On se tuait partout :
Enfin, pour admirer jusqu'au bout
Un chef-d'œuvre de la sorte,
On se tuait à la porte.

Voilà le véritable tragique ! Mais, avant tout, répétons notre dernière scène ; elle n'est pas encore finie.

Mlle SCUDÉRI.

Laquelle ?

SCUDÉRI.

Celle où Hétéroxène arrive dans le château inconnu, où elle apprend qu'Arsace est infidèle, où elle ordonne son trépas.

Mlle SCUDÉRI.

Ah ! j'y suis, j'y suis.

SCUDÉRI.

Allons, en scène !

(Il se promène en faisant de grands gestes.)

SCÈNE X.

LES MÊMES : BERTRAND.

BERTRAND, à la fenêtre du cabinet.

Tout est prêt, et s'ils veulent entrer... Mais que font-ils ? Quels gestes ! quelles contorsions !

SCUDÉRI, déclamant.

Madame, je l'ai vu... vu de mes propres yeux;
Il n'en faut plus douter, Arsace est en ces lieux.

BERTRAND, à part, pendant toute la scène.

Dans ces lieux ! qui donc?

Mlle SCUDÉRI, répondant.

Je t'entends, Graphanor; Arsace est infidèle !
Le perfide ! il mourra...

Ah çà, mais je fais une réflexion : faut-il absolument le tuer ?

SCUDÉRI.

Mais c'est indispensable : il n'y a pas à hésiter.

BERTRAND.

Tuer quelqu'un en ces lieux !

Mlle SCUDÉRI.

C'est avec peine que je vois tous ces meurtres-là. Nous tuons trop de monde, et ça tournera mal.

BERTRAND.

Plus de doute, ce sont des voleurs de grand chemin.

Mlle SCUDÉRI.

Hier, par exemple, n'avons-nous pas déjà assassiné Tiridate ?

BERTRAND.

Ce pauvre Tiridate! Quelque honnête particulier, sans doute.

SCUDÉRI.

D'accord, mais c'est justement ce qu'il faut.

AIR de M. DOCHE.

Il faut des poisons,
Des trahisons,
Des pâmoisons,
Des attentats,
Des assassinats :
Conjurons,
Conspirons ;
Que le trépas
Suive partout nos pas !

BERTRAND.

Les scélérats ! employer de pareils moyens pour s'enrichir !

Mlle SCUDÉRI.

Allons, je me rends.

SCUDÉRI.

Eh bien ! qu'il meure. C'est une affaire faite, et je vous garantis la réussite.

(Ils écrivent.)

BERTRAND.

J'en ai assez entendu. (Sortant du cabinet et allant à la porte du fond.) Sortons sans bruit ; et si ceux-là ne sont pas pendus, je veux bien que... Grands dieux ! la porte est fermée : ils ont pris leurs précautions ? Aucun moyen de sortir. Je suis perdu !

(Il rentre dans le cabinet.)

SCUDÉRI.

Mais de quelle manière le tuerons-nous ? Si nous le poignardions ?

Mlle SCUDÉRI.

Le poignarder? Non, l'empoisonner.

SCUDÉRI.

Le poison, oui, produira un effet plus sûr, plus tragique.

Mlle SCUDÉRI.

Va pour le poison : il est mort.

SCUDÉRI.

Mort, c'est convenu. Reprenons maintenant.

BERTRAND.

Si je pouvais découvrir à qui ils en veulent! Si c'était à moi? Mais je ne m'appelle pas Arsace. Écoutons de toutes nos oreilles.

Mlle SCUDÉRI, déclamant.

Tendre et cher Graphanor, je rends grâce à ton zèle;
Mais, dis-moi, m'as-tu fait un rapport bien fidèle?

SCUDÉRI.

Madame, dès longtemps, en ce séjour, dit-on,
Il est seul, déguisé, cachant jusqu'à son nom...

BERTRAND.

Seul, déguisé, cachant son nom!

SCUDÉRI.

Je l'ai vu... Sa jeunesse, et surtout son audace...

BERTRAND.

Un jeune homme! Je n'ai ici que Florval.

SCUDÉRI.

Sous l'habit d'un guerrier m'ont découvert Arsace.

BERTRAND.

Un militaire! c'est lui.

Mlle SCUDÉRI.

C'en est fait, le cruel me quitte pour jamais!

SCUDÉRI.

D'une jeune beauté dont on vante les traits
Le maître de ces lieux, m'a-t-on dit, est le père...

BERTRAND.

Ma fille !

SCUDÉRI.

Il n'est ainsi caché que pour la voir, lui plaire...

BERTRAND.

Il l'aimerait!

SCUDÉRI.

Et c'est pour elle enfin qu'un prince tel que lui...

BERTRAND.

Un prince!

SCUDÉRI.

Méconnaît sa grandeur, et s'oublie aujourd'hui;
Lui, né du sang des rois ! lui, parent d'Artamène !...

BERTRAND.

Il paraît cependant d'une bonne famille.

SCUDÉRI.

Lui, qui fut autrefois l'amant d'Hétéroxène!
Qu'il périsse! formons un dessein généreux,
Digne de l'un, de l'autre, et digne de tous deux.

Mlle SCUDÉRI.

Bravo! bravo! beaucoup mieux que je ne croyais. Mais une seule chose m'embarrasse : nous tuons l'amant; mais la fille ?

SCUDÉRI.

Rien de plus simple : je l'enlève.

BERTRAND.

Enlever ma fille!

Mlle SCUDÉRI.

Et le père?

BERTRAND.

Aïe, aïe, m'y voilà! ils veulent que toute la famille y passe.

SCUDÉRI, d'une voix sombre.

J'y suis : à minuit, une lanterne sourde, trois coups de poignard, il aura vécu.

Mlle SCUDÉRI.

Très-bien : ce sera un spectacle très-gracieux.

BERTRAND, frissonnant.

Oui, gracieux ! je voudrais t'y voir. Je n'ai pas une seule goutte de sang dans les veines.

Mlle SCUDÉRI.

C'est charmant !

SCUDÉRI.

Je crois y être.

AIR : L'Amour me ramène. (Les Deux Lions.)

Lampe sépulcrale,
Viens guider mes pas.
La cloche fatale
Sonne le trépas.

Mlle SCUDÉRI.

A vos pieds, princesse,
Dit le ravisseur,
Je meurs de tendresse.

BERTRAND.

Moi, je meurs de peur.

Ensemble.

SCUDÉRI et Mlle SCUDÉRI.

Chacun en silence
Écoute tremblant :
Je le vois d'avance.
Ce sera charmant.

BERTRAND.

Gardons le silence,
Je suis tout tremblant.
Ton trépas s'avance,
Malheureux Bertrand !

SCUDÉRI.

Voilà donc qui est arrangé. Mais il y a longtemps que notre chambre doit être prête.

(Scudéri présente la main à Mlle Scudéri.)

BERTRAND, à part, sortant du cabinet, à gauche.

Comment sortir sans être découvert? Allons, faisons bonne contenance. (Haut.) Monsieur, votre chambre est prête.

SCUDÉRI.

Ah! bon. Mais qu'avez-vous donc? vous êtes pâle, tremblant.

BERTRAND, tremblant de tous ses membres.

Moi? Je ne... tremble pas... au contraire.

SCUDÉRI.

Mon ton vous aura peut-être effrayé; mais rassurez-vous, je suis bon homme au fond.

BERTRAND, à part.

Tudieu, quelle bonté!

SCUDÉRI.

L'accident arrivé à ma voiture m'avait mis de mauvaise humeur; mais ce que je viens de faire m'a rendu ma gaieté naturelle.

BERTRAND, à part.

Il y a de quoi.

Mlle SCUDÉRI.

Vos genoux fléchissent; vous vous trouvez mal?

BERTRAND.

En effet, je ne me trouve pas très-bien. Mais allez-vous-en, ça ne sera rien. (A part.) Ah mon Dieu! voilà qu'il tire ses pistolets!... Non, c'est sa tabatière.

SCUDÉRI.

Fais-nous apporter à dîner; et si nous sommes contents, je te récompenserai d'une manière à laquelle tu ne t'attends pas.

(Ils entrent dans le cabinet.)

BERTRAND.

Je ne m'y attends que trop.

SCÈNE XI.

BERTRAND, *seul ; il va les enfermer à la clef.*

Ouf! j'ai cru qu'ils ne partiraient pas. Tournons la clef, et réfléchissons si nous pouvons... Quelle aventure! Ce Florval! ce prince Arsace! Oh! c'est bien lui! Sa fuite à l'arrivée de ces nouveaux venus, le mystère qui l'environnait... Cependant, le prince Arsace... je n'en ai jamais entendu parler; je voudrais bien savoir où est sa principauté. Bref, prince ou non, on doit l'assassiner; ce sont ses affaires, il s'en tirera comme il pourra. Mais moi, mais ma fille... surtout moi!... A minuit, une lanterne sourde... Ah! que faire? quel parti prendre? Ma foi, découvrons tout à Son Altesse; c'est un prince, il doit être brave, et lui seul peut nous sauver.

SCÈNE XII.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL, *frappant aux croisées du fond.*

Bertrand, y sont-ils toujours?

BERTRAND, *prenant la clef sur la table et allant ouvrir la porte du fond. — A part.*

Il voudrait, comme moi, qu'ils fussent déjà bien loin. (*Haut.*) Oui; mais tout est découvert : ils savent que vous êtes ici, et ils ont juré votre perte.

FLORVAL, *à la porte.*

Tout est découvert!

(*Il sort et referme brusquement la porte.*)

BERTRAND, *à part.*

Allons, voilà qu'il n'est pas plus brave que moi. (*Haut.*) Un mot, de grâce; de grâce, un seul mot!

FLORVAL, rentrant.

Eh bien! que me veux-tu?

BERTRAND, avec de profondes révérences.

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (Gilles en deuil.)

Salut, honneur à Son Altesse!
Salut, honneur à monseigneur!

FLORVAL.

Eh quoi! c'est à moi qu'il s'adresse?

BERTRAND.

Pourquoi cacher votre grandeur?

FLORVAL.

Mais finis; ce discours me lasse.

BERTRAND.

Vous êtes prince, monseigneur.

FLORVAL.

Je t'assommerai sur la place...

BERTRAND.

Ah! monseigneur, c'est trop d'honneur.

Ensemble.

FLORVAL.

Mais que veut dire ce mystère?
Et d'où peut naître son erreur?
Finis, ou bien crains ma colère,
Crains tout de ma juste fureur.

BERTRAND.

Comment finira ce mystère?
Et que veut dire son erreur?
Monseigneur se met en colère...
Daignez calmer votre fureur.

Mais, encore une fois, pourquoi craindre de vous découvrir? Je connais les motifs qui vous font agir; nous vous sommes tous dévoués; parlez, moi, ma famille, mon argent, tout est au service de Votre Altesse.

FLORVAL.

Ton argent, dis-tu? ton argent! Ah! je suis prince, sans contredit, et j'accepte tout. (A part.) Si j'y comprends un mot... (Haut.) Ce déguisement n'était qu'un jeu, un caprice.

BERTRAND.

Pourquoi feindre encore? Je sais que Votre Altesse ne l'a pris que pour éviter un mariage qui ne lui convenait pas du tout.

FLORVAL, à part.

Ah! diable; Son Altesse ne sait pas son rôle. (Haut.) Un mariage, oui, tu as raison; mais maintenant que je ne crains plus rien...

BERTRAND.

Au contraire, vous avez tout à craindre; et je venais demander l'avis de Votre Altesse.

FLORVAL.

Mon avis? Ah! si j'avais ici mon conseil... Mon avis est d'abord que nous sommes dans un très-grand danger.

BERTRAND.

Extraordinairement bien pensé, monseigneur.

FLORVAL.

Et qu'il faut en sortir au plus vite.

BERTRAND.

Puissamment raisonné, monseigneur. Mais par quels moyens? Songez que Graphanor et Hétéroxène sont armés.

FLORVAL, à part.

Que dit-il? M. et mademoiselle Scudéri, Graphanor et Hétéroxène!... Hétéroxène... mais je connais ce nom; ce sont des personnages du roman d'*Artamène*...

BERTRAND, qui a entendu le dernier mot.

Artamène! justement : ils en ont parlé, et ils vous connaissent bien, car ils disaient :

(Imitant la déclamation de Scudéri.)

Ses traits... son air qui... et surtout son audace,

Sous l'habit d'un... militaire, m'ont découvert Arsace.

FLORVAL, riant.

Ah ! ah ! ah ! (Il se jette dans un fauteuil.) Ah ! ah ! j'y suis ! ils répétaient quelque tragédie... Ah ! ah !

BERTRAND.

Mais il est fou ! Comment ! vous riez quand il y va de votre couronne !

FLORVAL.

Ah ! si tu savais comme j'y tiens peu !

AIR : Dans la vigne à Claudine.

Des biens de la fortune
Mon cœur n'est pas épris ;
Le faste m'importune,
Et j'y mets peu de prix.
Est-ce donc sur le trône
Qu'on trouve le vrai bien ?
Je perdrais ma couronne,
Que je ne perdrais rien. (*Ter.*)

BERTRAND.

Mais vos jours ?

FLORVAL.

Ils en veulent à mes jours ! c'est différent. Voilà mes créanciers bien attrapés : c'est là ce qui te chagrine ?

BERTRAND.

Non, pas du tout. C'est qu'ils en veulent aussi à ma vie.

AIR : Que vois-je ? c'est Voltaire ! (*Voltaire chez Ninon.*)

Détournez la tempête,
Et dans l'événement
Ne perdez pas la tête,
Car la mienne en dépend.

FLORVAL.

Dans la tombe s'il faut me suivre,
Tu sauras sans peine obéir.

BERTRAND.

Il me semble si doux de vivre !
Hélas ! pourquoi faut-il mourir ?

Ensemble.

BERTRAND.

Détournez la tempête,
Et dans l'événement
Ne perdez pas la tête,
Car la mienne en dépend.

FLORVAL.

Détournons la tempête,
C'est le point important :
Ne perdons pas la tête,
Car mon sort en dépend.

BERTRAND.

Monseigneur me prend donc sous sa protection ?

FLORVAL.

C'est le moins que tu puisses attendre : tu peux compter sur mes bienfaits.

BERTRAND.

Mais que résout Son Altesse ?

FLORVAL.

Il faut arrêter les coupables. Rassemble toute ta maison.

BERTRAND.

Vous savez, monseigneur, qu'il n'y a ici que moi et Bastien ; mais je cours répandre l'alarme et rassembler tout le village. (A part.) M'assassiner ! enlever ma fille ! un prince dans ma maison ! Comme je vais en raconter à tous nos voisins !

SCÈNE XIII.

FLORVAL, seul.

La méprise est sans pareille! Je vais faire une peur à Scudéri... Je le connais : il se fâchera, puis s'apaisera; mais sa sœur... comment la contraindre?... Oh! l'excellente idée!... Puisqu'ils travaillent à leur tragédie, ils doivent l'avoir avec eux... Je les tiens; et ce qu'ils refusaient à leur neveu, il faudra bien qu'ils l'accordent à Son Altesse.

(On entend les premières mesures de l'air : *Cocu, cocu, mon père.*)

SCÈNE XIV.

FLORVAL, SCUDÉRI, Mlle SCUDÉRI, BERTRAND, BABET, BASTIEN, VOISINS et VOISINES, PLUSIEURS PAYSANS armés de fourches, de bâtons, de vieilles carabines, etc. Ils entrent sur l'air : *Cocu, cocu, mon père.*

BERTRAND.

Monseigneur, je vous annonce votre armée.

FLORVAL, s'asseyant.

Faites entrer.

BERTRAND.

Par ici.

FLORVAL, à la reprise de l'air.

AIR : Cocu, cocu, mon père. (*Carillon de Dunkerque.*)

Bataillon intrépide,
Que l'honneur seul vous guide!

BERTRAND.

Tâchez d'avoir du cœur,
Et surtout n'ayez pas peur.

LES PAYSANS.

Bataillon intrépide,

Que l'honneur seul nous guide !
Tâchons d'avoir du cœur,
Et surtout n'ayons pas peur.
(Roulements de tambour, et à grand chœur.)
Honneur à monseigneur ! (*Bis.*)

BERTRAND, aux paysans.

Comme je vous le disais donc, ils voulaient l'assassiner, et sans mon courage... Ah çà, vous servirez de témoins, n'est-ce pas ?

LES PAYSANS.

Oui, tous.

FLORVAL.

Qu'on amène les coupables ! (Un villageois entre dans le cabinet.) Vous, Bastien, entrez dans leur chambre, saisissez tous leurs papiers, et apportez-les-moi ; ils doivent contenir les noms de leurs complices, et les preuves de leurs forfaits... Allez !...

LE VILLAGEOIS, sortant du cabinet avec Scudéri.

Suivez-moi, monsieur, la résistance est inutile.

SCUDÉRI.

Voudrait-on se moquer d'un homme comme moi ?

Mlle SCUDÉRI.

Que signifie cette violence ?

AIR : Y' approche un p'tit brin. (*Une Journée chez Bancelin.*)

Pourquoi ces éclats,
Tout ce fracas,
Cet embarras ?
Que nous veut-on ?
Parlera-t-on ?
Me dira-t-on
Par quel mystère ?...
Sont-ce des voleurs,
Des ravisseurs
Ou des brigands,
Ou des amants,

Pour m'éprouver
Ou m'enlever ?

SCUDÉRI.

Puisqu'il y a un prince dans cette maison, présentez-nous à Son Altesse, elle nous reconnaîtra sans doute.

FLORVAL, bas à Bertrand.

Fais-les approcher.

BERTRAND, durement.

Allons, avancez.

SCUDÉRI.

Je suis M. de Scudéri, homme de lettres, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde.

Mlle SCUDÉRI.

Je suis mademoiselle de Scudéri, sa sœur, auteur dramatique.

FLORVAL, détournant la tête et grossissant la voix.

Noms supposés !

BERTRAND.

Noms supposés ! preuve convaincante !

(Pendant toute cette scène, Florval est assis sur le devant du théâtre, à la gauche du spectateur. Un peu plus loin se tiennent M. et mademoiselle de Scudéri, qui ne peuvent voir Florval que par derrière, et que les villageois empêchent d'approcher.)

MORCEAU D'ENSEMBLE de *M.* Doche.

FLORVAL.

Voyez comme ils sont confondus !
Les voilà réduits à se taire.

TOUS.

Voyez comme ils sont confondus !
Les voilà réduits à se taire.

SCUDÉRI.

Téméraire ! téméraire !

FLORVAL.

Moi, je ris de leur colère.

Mlle SCUDÉRI.

Moi, je ne me connais plus.

BERTRAND.

De leur destin que Votre Altesse ordonne ;
Prononcez sur leur sort.

TOUS.

De leur destin que Votre Altesse ordonne ;
Prononcez sur leur sort.

RÉCITATIF.

FLORVAL.

Leur crime a mérité la mort ;
Mais pour les condamner mon Altesse est trop bonne,
Je ne veux la mort de personne.
Dussé-je être puni de ce sublime effort,
O mes amis ! je leur pardonne.

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !
Vive monseigneur !

SCUDÉRI.

Quelle arrogance ! on nous pardonne !

BERTRAND.

Il est fâché qu'on lui pardonne !

Mlle SCUDÉRI.

Mais quel peut être leur espoir ?

FLORVAL, prenant les papiers que lui apporte Bastien.

Écoutez... ce n'est rien encore :
Je veux que la flamme dévore
Les preuves d'un forfait si noir.

Mlle SCUDÉRI.

O ciel ! mon *Cyrus !* ma *Clélie !*

SCUDÉRI.

Mon poëme et ma tragédie !

Mlle SCUDÉRI.

Mon *Cyrus !*

SCUDÉRI.

Ma *Clélie !*

Mlle SCUDÉRI.

Mon poëme !

SCUDÉRI.

Et ma tragédie !

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !
Vive monseigneur !

SCUDÉRI et Mlle SCUDÉRI.

Ah ! grand Dieu !

FLORVAL.

Au feu !

SCUDÉRI.

Arrêtez !

Mlle SCUDÉRI.

Barbare !

TOUS.

Au feu ! au feu ! au feu !

SCUDÉRI, montrant Bertrand.

Ce fourbe vous égare,
Et je suis innocent.

TOUS.

Innocent !

BERTRAND.

O ciel ! la frayeur les égare :
Il perd la tête assurément.

TOUS.

Il perd la tête assurément.

SCUDÉRI.

Arrêtez, arrêtez, un moment.

FLORVAL.

Que l'on m'obéisse à l'instant.

TOUS.

Obeissons tous à l'instant.

SCUDÉRI et Mlle SCUDÉRI.

Un moment ! un moment !

FLORVAL.

C'est différent. (A sa suite.) Retirez-vous, ils ont quelque chose à me communiquer.

(Ils s'éloignent tous, il reste seulement deux villageois à la porte, et l'on aperçoit les autres dans le fond.)

SCÈNE XV.

SCUDÉRI, Mlle SCUDÉRI, FLORVAL, BERTRAND, dans le fond.

SCUDÉRI, à Florval très-humblement.

Monseigneur, d'où provient une pareille rigueur ? certainement... (Levant peu à peu les yeux et le reconnoissant.) Comment ! c'est toi, coquin !

Mlle SCUDÉRI.

C'est toi qui oses nous faire arrêter !

FLORVAL.

Silence ! ou j'appelle mes gardes!

SCUDÉRI.

Malheureux! brûler nos chefs-d'œuvre !

FLORVAL.

Il ne tient qu'à vous de les sauver : mon pardon, vingt-cinq louis pour rejoindre mon régiment, et je vous les rends à l'instant.

Mlle SCUDÉRI.

Votre pardon! est-ce ainsi que vous espérez l'obtenir ?

FLORVAL, avec feu.

Prenez-y garde ; je suis un fou, un étourdi ; je suis capable de tout ; ne souffrez pas que ces chefs-d'œuvre soient la proie des flammes ; ne les dérobez pas à l'admiration des siècles futurs ; je vous parle au nom des beaux-arts, de la nature et de la postérité.

SCUDÉRI.

La postérité, c'est juste ; mais vingt-cinq louis, c'est cher ! Passe encore pour le pardon, ça ne coûte rien ; mais ne pourrais-tu rien rabattre ?

FLORVAL.

Rabattre, c'est impossible ! pour la belle *Mandane*, cent écus.

SCUDÉRI.

Mais tu n'as pas de conscience !...

FLORVAL.

Une jolie femme n'a pas de prix, celle-là surtout !... une femme inconcevable !

Air de Calpigi. (*Tarare.*)

Chaste et pourtant huit fois ravie,
Toujours voulant qu'on la marie,
Mais attendant patiemment :
Chez nous c'est si rare à présent. (*Bis.*)
Sage, vertueuse et fidèle,
A trente ans... encor... demoiselle :
Tous nos jeunes gens comme il faut

Vous le diront,

Cent écus, cela n'est pas trop. (*Bis.*)

Mlle SCUDÉRI.

Allons, passe pour les cent écus.

FLORVAL.

A la bonne heure !... mais vous n'aurez pas la cruauté de la séparer de son époux ; pour le *Grand Cyrus*, même prix.

Mlle SCUDÉRI.

Ah! c'en est trop, et c'est abuser...

FLORVAL.

Oui-da! un cavalier jeune et aimable! on vous en donnera, et surtout comme celui-là!

(Même air.)

Grand spadassin et bonne lame,
Courant toujours après sa femme,
Toujours ardent, toujours brûlant :
Chez nous c'est si rare à présent! (*Bis.*)
Rempli de courage et de grâce,
Sa valeur jamais ne se lasse :
Toutes nos dames comme il faut

Vous le diront,

Cent écus, cela n'est pas trop (*Bis.*)

SCUDÉRI.

Mais songe donc que cent écus et cent écus font six cents livres.

Mlle SCUDÉRI.

Six cents livres!...

FLORVAL.

Le compte est fort juste, et quand pour ce prix-là on sauve du feu deux innocentes victimes, on ne doit pas regretter son argent.

SCUDÉRI.

Allons, puisqu'il faut en passer par là!... mais au moins tu m'expliqueras...

FLORVAL.

Vous allez tout savoir... (S'adressant aux paysans et aux gens de l'auberge qui sont restés dans le fond du théâtre.) Approchez, mes amis : tant de gloire, tant de grandeurs m'importunent.

RÉCITATIF.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
L'éclat de mes trésors n'a point séduit mes yeux,

J'y renonce: et d'un oncle implorant la tendresse,
Je veux que son amour soit ma seule richesse.

SCUDÉRI, parlé.

Comment! comment!

FLORVAL.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

Avant de refuser ma grâce,
Écoutez un neveu soumis :
Vous prétendiez sur le Parnasse
A vos côtés me voir assis.
Trop de gloire excite l'envie;
Et j'aime mieux, pour mon bonheur,
Une place dans votre cœur
Qu'une place à l'Académie.

SCUDÉRI.

Quoi! tu serais...

FLORVAL.

Le héros de votre tragédie, le prince Arsace...

SCUDÉRI.

Mais comment se fait-il?...

FLORVAL, vivement.

Rien de plus simple : Bertrand vous écoutait, parce qu'il est curieux; il a eu peur, parce qu'il est poltron, et il m'a pris pour un prince, parce qu'on a une certaine tournure; j'en ai profité, parce que j'en avais besoin, et je partage ma nouvelle fortune avec Babet et Bastien, parce que, quand je suis heureux, il faut que tout le monde le soit.

BERTRAND.

Ah çà! vous n'êtes donc pas...

FLORVAL.

Je n'ai jamais été prince que de ta façon.

BERTRAND.

En ce cas, voici un petit mémoire...

FLORVAL.

Graphanor et Hétéroxène s'en chargeront.

Mlle SCUDÉRI.

Il faut bien vouloir tout ce qu'il veut, à condition cependant qu'il entendra notre tragédie.

SCUDÉRI.

Point de condition, grâce toute entière !

BASTIEN, à Florval.

Monseigneur, si vous n'avez régné qu'un instant, vous avez bien employé votre quart d'heure de royauté.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Sophie, ou la Malade qui se porte bien.*

FLORVAL.

Amour, sous tes lois je m'engage;
Viens désormais régner sur moi ;
Je suis fier de mon esclavage;
Qui plaît est plus heureux qu'un roi.
Le bonheur est dans la tendresse ;
Et j'aime mieux, en vérité,
Un quart d'heure de ma maîtresse
Qu'un quart d'heure de royauté.

BASTIEN.

Vingt amants brûlent pour Hélène;
Une autre, à sa place, eût choisi,
D'un roi, d'un maître eût pris la chaîne;
Mais Hélène a bien mieux agi :
Entre eux distribuant sa flamme
Avec une stricte équité,
Tour à tour ils ont chez madame
Un quart d'heure de royauté.

BABET.

Le jour, tout fiers de leur puissance,
Nos époux règnent sans pitié :
Par bonheur, de notre existence
Les jours ne font que la moitié ;

Quand la nuit ramène en silence
Les plaisirs et l'obscurité,
Pour nous c'est alors que commence
Le quart d'heure de royauté.

SCUDÉRI.

J'ai vu tomber mon *Orondate;*
J'ai vu tomber mon *Oroxus;*
J'ai vu tomber mon *Tiridate;*
J'ai vu tomber mon *Grand Cyrus*:
Lui qui jusqu'à la cinquantaine,
En Perse régna redouté,
Ne put obtenir sur la scène
Qu'un quart d'heure de royauté.

Mlle SCUDÉRI.

J'ai vu la beauté souveraine,
J'ai vu les plus fiers conquérants
Traiter de princesse et de reine
Des tendrons de quinze ou seize ans.
Hélas! moi, presque douairière,
Je n'aurai pu, tout bien compté,
Attraper dans ma vie entière
Un quart d'heure de royauté.

BERTRAND.

L'avare est roi quand il entasse ;
L'amant quand on reçoit sa foi ;
L'intrigant lorsqu'il est en place;
Pour moi je règne quand je boi.
Si, de mes jours, on n'a plus guère
De quart d'heure de volupté,
On trouve encore au fond du verre
Le quart d'heure de royauté.

BABET, au public.

Le droit de juger un ouvrage
S'achète à la porte en entrant;
Ici vous régnez sans partage
Un quart d'heure, pour votre argent.

Notre bonheur est grand sans doute,
Si nul de vous n'a regretté
Les pas et l'argent que lui coûte
Son quart d'heure de royauté.



THIBAULT
COMTE DE CHAMPAGNE

VAUDEVILLE HISTORIQUE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

Théâtre du Vaudeville. — 27 Septembre 1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THIBAULT, comte de Champagne et roi de Navarre.	MM. HENRI.
JOSSELIN DE MONTMORENCY	ISAMBERT.
GASTON DE LEIRAS, gouverneur de Thibault.	FONTENAY.
DAGOBERT, soldat suisse, blessé.	JOLY.
MARIE DE BRETAGNE, femme de Thibault.	Mlle RIVIÈRE.

CHEVALIERS de la suite de Thibault. — SOLDATS.

Dans un camp, en Bretagne



THIBAULT
COMTE DE CHAMPAGNE

Une campagne. — Une hutte de soldat, à la gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAULT, MONTMORENCY.

MONTMORENCY.

Ma foi, mon prince, je vous conseillerais de vous arrêter. Je ne reconnais plus le chemin, et je ne vois personne qui puisse nous indiquer la route du camp.

THIBAULT.

Vive Dieu ! mon cousin, vous êtes un habile homme ! nous égarer en plein jour !

MONTMORENCY.

C'est votre faute, sire. L'amour nous servait de guide, et un dieu qui n'y voit goutte ne peut être un bon conducteur.

THIBAULT.

Parbleu ! c'est toi qui me conduisais, et certes tu y vois bien !

MONTMORENCY.

AIR de M. Doche.

Lorsque la gloire vous appelle,
Des plaisirs vous suivez les pas.
Vive Dieu ! l'amour d'une belle
Vaut-il l'amour de vos soldats ?
Celle dont vous êtes l'idole,
D'aimer vous a fait le serment ;
Mais vos soldats en jurent tous autant,
Et de plus ils tiennent parole.

Déjà, mon prince, vous avez conquis un royaume et joint la couronne de Navarre à votre comté de Champagne : mais, sire, un bon soldat n'a rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire.... De tous côtés cependant les mécontents se soulèvent... Les Anglais, appelés par Pierre, duc de Bretagne, osent nous menacer encore. A chaque pas, vous pouvez tomber entre leurs mains ; et vous abandonnez votre camp ; vous exposez vos jours, ceux de vos braves Français ! pour qui? pour une femme qui vous trahit peut-être.

THIBAULT.

Monsieur...

MONTMORENCY.

Morbleu ! mon prince, nous ne sommes plus à la cour de France ; et quand on se bat, il faut se battre.

THIBAULT.

Est-ce Josselin de Montmorency que j'entends? Comment! toi que j'ai toujours connu pour un vert-galant, tu ne songes plus aux dames ?

MONTMORENCY.

Jamais, les armes à la main.

THIBAULT.

Si fait bien, moi. Mon cœur n'est jamais si plein de gloire qu'il ne s'y trouve une petite place pour ma maîtresse.

AIR du vaudeville de Gaspard l'avisé.

Aimons et célébrons les belles,

C'est le prix de tous nos travaux,
Tout s'anime ici-bas par elles,
Et leurs regards font des héros.
Soyons à la gloire fidèles ;
Mais à l'amour toujours soumis,
Rendons les armes à nos belles
Et jamais à nos ennemis.

MONTMORENCY.

Encore si mon prince savait dans ce moment quelle est au juste la femme qu'il aime !

THIBAULT.

Vraiment je crois que je les aime toutes.

MONTMORENCY.

Excepté une cependant ; et c'est la seule que vous devriez aimer, vous l'époux de la princesse de Bretagne, de la plus belle femme de France.

THIBAULT.

Je vous ai défendu de jamais prononcer ce nom-là devant moi.

MONTMORENCY.

Pardonnez-moi, sire ; mais, au risque de vous déplaire, j'en parlerai. Elle est la sœur du duc de Bretagne, d'un vassal rebelle, de l'allié des Anglais ; voilà son unique crime. Et cependant, dès la première nuit de ses noces, abandonnée par vous...

THIBAULT.

Eh ! ne te souvient-il plus quelle fut cette nuit désastreuse ? As-tu donc oublié que, sous prétexte de cet hymen, le duc de Bretagne ne m'avait attiré à sa cour que pour se défaire de moi et de tous les miens ? Mes plus braves amis sont tombés sous leurs coups ; Sigefroid, Leïras, mon gouverneur, l'ami de mon enfance ! Moi-même je n'échappai que par miracle... Comment croire que Marie n'était pas d'intelligence avec son frère ?

AIR du vaudeville des Amants sans amour.

Nuit effroyable, nuit de crimes !
Quand l'airain donna le signal,
J'entendis les cris des victimes
Du sein de mon lit nuptial.
Leur politique raffinée
A pu m'abuser sans effort :
Je crus signer un contrat d'hyménée,
Je signais un arrêt de mort.

MONTMORENCY.

Mais encore une fois, songez que Marie...

THIBAULT.

Mais toi qui t'établis son défenseur... Je suis curieux de savoir comment tu la justifieras. On m'écrit du camp du duc de Bretagne qu'elle est partie la nuit... presque sans aucune suite, et l'on ignore où elle porte ses pas.... Son frère est furieux ! Je parierais que c'est une aventure galante. Le ciel est juste, et voilà bien des maris vengés ! Cependant je ne sais si je dois être compté au nombre des maris : à peine ai-je eu le temps de l'être... Et après tout, quand il serait vrai...

MONTMORENCY.

Ah ! sans doute... Et l'on ferait sur votre aventure un fort joli virelai.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Votre muse naïve et franche
En traits malins peignit plus d'un époux :
Comme, en ce jour, ils prendraient leur revanche
Si c'était un autre que vous !
Mais un héros qu'en tous lieux on renomme,
Est au-dessus d'un pareil coup ;
Et sur la tête d'un grand homme
Les lauriers couvrent tout.

THIBAULT.

Ah ! tu veux railler...

SCÈNE II.

LES MÊMES; DAGOBERT.

DAGOBERT, *en dehors.*

AIR du Noël suisse.

Allons donc, princesse,
Un petit regard;
Fous êtes, tigresse,
Pis qu'un léopard.

THIBAULT.

C'est un soldat suisse du corps d'armée du duc de Bourgogne notre allié. Que dit-il là ?

MONTMORENCY.

On ne chante que cela dans le camp : c'est une ronde nouvelle.

DAGOBERT, *entrant en scène.*

Allons donc, princesse,
Un petit regard;
Fous êtes, tigresse,
Pis qu'un léopard.
Ch'ai point d'aiguillette
Ni de galons d'or,
Mais, en amour, Fanchette,
Che vous le répète,
Che vaux mieux encor
Qu'un gros Anglais milord.

MONTMORENCY.

Il pourra nous enseigner le chemin du camp... (*A Dagobert.*) Qui es-tu ?

DAGOBERT.

Foilà teux camarades qui m'hafre vu! Chit donc!

THIBAULT.

Qui es-tu ?

DAGOBERT.

Qui che suis ?... Che suis gris.... Mais chit !

MONTMORENCY.

Pourquoi n'es-tu pas à ton poste ?

DAGOBERT.

Chit ! chit donc... Chustement pas falloir tire... Sous prétexte que che suis blessé... on m'a tonné ordre de rester au quartier de réserve ; moi che fouloir pas... Le bataille ne peut avoir lieu sans moi, et che me rends au camp incognito. Che vous l'dis à fous ; mais faut pas que la général le sache... parce que ce être pas pien di bas être à son poste...

MONTMORENCY, à mi-voix.

De ne pas être à son poste. Sire, vous l'entendez ?

DAGOBERT.

Vive le tiscipline ! Moi ch'aime qu'on aille troit son chemin.

THIBAULT.

Il y paraît.

DAGOBERT.

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça.

Un chose pien singulière,
Qui me passe, sur mon foi,
C'est qu'on dirait que le terre
Semble exprès trembler sous moi.

MONTMORENCY.

Si c'est, comme il faut le croire,
Le vin qui vous fait broncher,
Vous avez grand tort d'en boire.

DAGOBERT.

Non... Mais j'ai tort de marcher. (*Bis.*)

THIBAULT.

C'est sans réplique. Mon ami, pourrais-tu nous conduire ?...

DAGOBERT.

Bas bossible, parce que pour conduire quelqu'un.... Aussi, sans ce maudit vin que j'hafre pris... Quand je dis pris... qu'on m'a tonné... parce que le roi hafre défendu de prendre rien di tout, et moi ch'aime le tiscipline.

THIBAULT.

Laissons cet homme, nous n'en pourrions jamais tirer un mot.

DAGOBERT.

Sans doute, qu'il hafre défendu.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Le roi m'hafre fait la prière,
Par la bouche de la sergent,
De respecter chaque chaumière,
Et de rien prendre sans archent;
Mais lui qui fait la bon apôtre,
A bien un plus filain défaut;
Tarteff! quand il prend femme, il faut
Qu'il prenne la femme d'un autre.

THIBAULT.

Je veux écouter; la conversation devient intéressante.

DAGOBERT.

Celle-là qu'il hafre maintenant, passe encore, si elle n'écoutait que lui; mais on dit qu'elle en écoute d'autres.

THIBAULT.

Oui dà!

DAGOBERT.

Par ainsi, il ferait aussi bien de reprendre la sienne qui est aussi bonne que lui...

THIBAULT.

Ah! ah!

DAGOBERT.

Ils disiont pourtant qu'il l'a abandonnée la première nuit d'leux noces. (S'appuyant sur l'épaule du roi.) Ah! ah! Fous riais.

fous n'en croire rien.... Ni moi aussi, tarteffe! not' Thibault hafre trop d'cœur pour ça.

MONTMORENCY.

Sire, le temps presse. (A Dagobert.) Décidément, tu ne peux pas nous dire où est le camp?

DAGOBERT.

Ah! pour fous dire, ce être différent; il n'est pas loin, car on voit d'ici le bourg de Saint-Valliers...

THIBAULT.

Saint-Valliers... en effet... nous pouvons nous orienter... Adieu. (A part.) Je saurai quel est cet original.

(Il sort avec Montmorency.)

DAGOBERT.

Tenez, à tout hasard, prenez cette route-ci, et après le chemin à gauche ou un autre... et puis à droite, et fous y voilà...

SCÈNE III.

DAGOBERT, seul.

Serfiteur... Cette cabane a été abandonnée... J'hafre bien fait d'y cacher mon feuillette de pon fin fieux! Quoique ça, j'avais eu une bonne idée... Me faire fifantier! J'aurais gagné de l'argent assez plus que beaucoup... Ch'être toujours sûr d'afoir de la pratique; les chours qu'il ne viendrait personne, che vendrais mon vin à moi-même. Ah! fi donc, Tagobert... quelle idée... toi fifantier... vendre à des camarades du vin pris sur l'ennemi... Che pourrais chamais faire payer un camarade qui demanderait à boire à la santé du roi... ou à mon mienne.

(Il va pour ouvrir la porte, et ne peut jamais mettre la clef dans la serrure.)

SCÈNE IV.

LEIRAS, MARIE, DAGOBERT.

(Leïras et Marie paraissent dans le fond sans être vus de Dagobert. Marie est habillée en page, une guitare sur le dos.)

LEÏRAS.

Nous n'avons plus rien à craindre, les troupes anglaises ont perdu nos traces.

MARIE.

Mais de ce côté... ne risquons-nous pas de rencontrer celles du roi de Navarre ? Arrêtons-nous, mon cher Leïras. (Ils descendent la scène, et elle s'assied sur un banc de gazon.) Je suis accablée de fatigue ; notre escorte est prisonnière, et sans vous je tombais entre les mains de mon frère... Je ne suis pas encore remise de ma frayeur ! En vérité, je croyais qu'une princesse de France devait être plus brave ! (Apercevant Dagobert.) Mais quel est cet homme ? nous aurait-il entendus ?

LEÏRAS.

Je ne le crois pas ; je vais m'en assurer.

MARIE.

Cette cabane semble lui appartenir, peut-être pourrait-il nous donner un asile.

LEÏRAS.

Son uniforme annonce qu'il n'est pas Anglais. (A Dagobert.) Mon ami... un mot.

DAGOBERT.

Qui fa là ?... Ah ! fous êtes mon ami ! che crois bien... tout le monde être mon ami depuis que j'hafre mon feuillette de pon fin fieux.

LEÏRAS.

Tu peux nous rendre un grand service.

DAGOBERT.

Chistement, l'y voilà.

LEÏRAS.

Cette cabane t'appartient?

DAGOBERT.

Par droit de conquête.

LEÏRAS.

Permets-nous d'y passer la nuit.

DAGOBERT, à part, le regardant.

Tiaple ! demain le feuillette sera vide... eh ! (A Leïras.) Et qui être toi ?

LEÏRAS.

Mon camarade et moi sommes deux pauvres troubadours sujets du roi de Navarre, et nous nous rendons à Toulouse.

DAGOBERT.

Il être joli homme la camarade ; et moi aussi je sers le roi de Navarre. Quand j'étais Suisse, je m'appelais Schaffouse, et tepuis que je suis allié du roi, che me nomme Tagobert.

MARIE, souriant.

Donnez-lui de quoi boire à la santé de mon mari.

LEÏRAS.

Tiens, voilà de quoi trinquer en son honneur.

DAGOBERT.

Che en vouloir pas. J'y pois pien sans toi, et si chamais lui tomber malade, ce être pas faute de poire à son santé.

MARIE.

Vous nous refusez donc l'hospitalité, puisque vous ne voulez pas en recevoir le prix?

DAGOBERT.

Refuser !... Qui a tit refuser?... che hafre chamais rien refusé ! mais vouloir point d'archent. Vous êtes musiciens,

que la petite camarade paye son écot en musique, ch'ai toujours aimé elle... Allons, tâchez de divertir moi beaucoup.

LEÏRAS, à Marie.

Quoi! madame, Votre Majesté daignerait...

MARIE.

Eh! pourquoi pas? je ne suis pas à la cour, pour me faire prier... (Elle prélude sur sa guitare.) C'est une villanelle composée par Thibault, comte de Champagne.

DAGOBERT.

Tiaple ! ce être le meilleur de nos jongleurs.

(Pendant cet air Dagobert marque le plus vif intérêt et l'exprime par différents lazzis au gré de l'acteur.)

AIR Suisse.

L'opulence,
La puissance,
L'apparence,
Ne sont rien.
Sans sagesse,
Sans simplesse,
Sans tendresse,
Point de bien.

C'est ainsi que jeune Estelle,
Sur l'herbette allait chantant,
Quand soudain le vieil Ancelle,
Haut baron, riche et puissant,

Vient près d'elle,
Disant : belle
Pastourelle,
Aime-moi,
Ma richesse,
Ma noblesse,
Ma tendresse,
Sont à toi.

Non, beau sire, suis fidèle,
Ai juré constante ardeur.

J'ai de l'or, reprit Ancelle
Ton amant n'a que son cœur.

Ma cassette
Joliette
Bien rachète
Ma laideur.
L'amour cesse,
La richesse
Fait sans cesse
Le bonheur.

Tant enfin que pastourelle
Epousa vieux châtelain.
Sur son front l'or étincelle,
Les rubis parent son sein.

Bientôt cesse
Son ivresse;
Car richesse
Et rubis,
D'ordinaire,
Sur la terre,
Ne vont guère
Sans soucis.

Comme un lis meurt et succombe
Sous l'effort cruel du vent,
Elle expire, et sur sa tombe;
On pleurait en répétant :

Sans sagesse,
Sans simplesse,
Sans tendresse,
Point de bien.
L'opulence,
La puissance,
L'apparence,
Ne sont rien.

DAGOBERT.

Tarteffe ! cet histoire il être tiaplement réjouissant ; il m'hafre fait pleurer de tifertissement.

LEÏRAS.

Maintenant que nous avons payé notre écot...

DAGOBERT.

Ce être trop juste, et la petite camarade avoir chanté comme un tiable... je vais un peu ranger ma cabane; car nous ne pourrions pas y tenir quatre.

MARIE.

Comment, quatre !

DAGOBERT.

Sans doute, vous teux, moi, et feuillette... Vous connaissez pas feuillette... je crois pien... Je vous apporterai ensuite un coup à boire... car je partage tout avec mes amis; moi che aime pas le opulence.

(Il sort en chantant.)

L'opulence,
La cassette,
La richesse,
Les rubis,
La feuillette, etc.

SCÈNE V.

MARIE, LEIRAS.

MARIE.

Enfin, grâce à ma guitare, nous voilà sûrs d'un asile pour cette nuit.

LEÏRAS.

Je ne reviens pas de votre complaisance. Une reine chanter pour divertir un simple soldat...

MARIE.

Ce que je faisais à la cour du duc de Bretagne n'était-il pas plus pénible? Être obligée d'entendre maudire mes sujets, mon époux !... Un époux qui me fuit, qui me dédaigne, et

que je devrais haïr autant que je l'ai aimé... Voilà quelle était ma vie... Je n'ai pu y résister.

Air Hongrois.

Cher Leïras, sous leur cruel empire,
Aussi longtemps je n'ai pu demeurer ;
Le cœur chagrin, il me fallait sourire ;
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.

Adieu, grandeurs, déités mensongères,
Adieu vous dis, ce sera pour jamais :
Si le bonheur n'est pas dans les chaumières,
Du moins, hélas ! j'y puis pleurer en paix.

LEÏRAS.

Pardon : mais pourquoi ne demandez-vous pas plutôt un asile à votre époux?

MARIE.

Jamais. Et je crains plus de tomber entre ses mains, qu'entre celles de mon frère irrité... Je pourrais braver sa colère, mais non souffrir le dédain.

LEÏRAS.

Votre époux ne fut qu'abusé. Il vous croyait au nombre de ses ennemis... Mais quand il saura que vous avez sauvé ses plus fidèles serviteurs; que moi-même, qu'il croit mort depuis longtemps, moi son cher Leïras, je dois la vie à votre courage... croyez qu'il oubliera...

MARIE.

Et quand il oublierait ses torts, puis-je ne pas me les rappeler sans cesse?... Je crois lire encore la lettre qu'il m'écrivit le lendemain de cette nuit fatale, en m'envoyant redemander son anneau de mariage...

LEÏRAS.

Et d'après cette lettre vous le haïssez?

MARIE.

Plût au Ciel !

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.* (*Les Scythes et les Amazones.*)

En vain, pour dompter ma faiblesse,
L'orgueil me prête son secours,
Je devrais le haïr sans cesse,
Mais mon cœur l'aimera toujours.
Ses torts, ses trahisons cruelles,
N'ont pu vaincre mes sentiments.
On vante les amants constants,
Et l'on aime les infidèles.

LEÏRAS.

Quel est donc votre projet ?

MARIE.

De me retirer en un monastère éloigné du théâtre de la guerre ; mais l'accident qui vient de nous arriver me fait trembler à chaque instant de nous voir surpris.

LEÏRAS.

Rassurez-vous, Madame... Voici notre hôte qui revient ; je vous laisse avec lui, et je vais voir si quelque danger nous menace encore.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARIE, DAGOBERT.

DAGOBERT.

Toi ne pas faire l'impolitesse de refuser un pon verre de vin ; c'est moi qui régale...

MARIE.

Volontiers ; je meurs de soif... Fi donc ! il est pur.

DAGOBERT.

Che bois pas d'autre ; mais c'est du bon.

MARIE, à part.

Il est détestable...) (Haut. Je te remercie de l'hospitalité que tu veux bien nous donner pour cette nuit.

DAGOBERT.

Ce être rien... Vous serez comme des princes. Allons, encore un coup; ce sera le dernier.

MARIE.

Non.

DAGOBERT, à part.

Il hafre raison, car on dit qu'il n'y a que le dernier coup qui grise... Je ne l'ai pas bu le dernier coup, donc je ne suis point ivre. Fi que c'est filain d'être ivre... Un homme sage ne doit jamais boire le dernier coup. (On entend un roulement de tambour. — Haut.) Avez-vous vu quelquefois le roi de près ?

MARIE.

Oui, quelquefois.

DAGOBERT.

Pas tant que vous auriez voulu, peut-être.

MARIE.

Hélas! non.

DAGOBERT.

Eh bien! fous allez le voir à votre aise, car il vient lui-même avec tous ses chevaliers.

(Roulement plus fort.)

MARIE.

Le roi! je m'enfuis.

(Elle entre dans la cabane.)

DAGOBERT.

Moi, je me saufe, car il faut observer le tiscipline... Fous allez le voir comme je fous vois... Ah! où donc est la camarate ?... La petite camarate... (Il frappe à la porte de la cabane.) Toi oufrir... Tiaple de porte... Fuyons! que le roi ne nous foye point.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

THIBAULT, MONTMORENCY, CHEVALIERS.

THIBAULT.

Messieurs, on vient de m'avertir que nos ennemis quittent la position avantageuse qu'ils occupaient: j'ignore quel peut être leur motif, mais, vive Dieu ! ils s'en repentiront. Brave Lahire, vous allez reconnaître leurs avant-postes sur cette hauteur. Vous, mon cousin, vous disposerez notre armée ainsi que nous en sommes convenus, je vous rejoins à l'instant; et, comme c'est ce point qui doit être attaqué, j'y camperai moi-même, on y établira ma tente.

MONTMORENCY.

Ce sont les derniers ordres de Votre Majesté?

THIBAULT.

Oui, mes amis.

AIR de l'hymne de Roland.

Déjà je vois vos étendards
Parés du chiffre de vos belles;
Courez affronter les hasards,
Preux chevaliers, amants fidèles.
Marchez... Quel que soit votre sort,
Que l'honneur embrase vos âmes!
Il est beau de braver la mort
Pour la patrie et pour les dames !

LES CHEVALIERS.

Au combat nous allons courir,
Preux chevaliers, amants fidèles,
Heureux qui peut vaincre ou mourir
Pour la patrie et pour les belles !

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

THIBAULT, seul.

J'ai songé aux affaires du comte de Champagne ; songeons maintenant à nos amours, et faisons nos adieux à ma chère Armoflède. O France, ô mon heureuse patrie, c'est dans ton sein que devaient naître les premiers troubadours, et désormais chaque peuple répétera et ta gloire et tes chansons !

(Il s'assied, tire de sa poche un crayon et des tablettes.)

SCÈNE IX.

THIBAULT, MARIE, sortant de la cabane.

Il fait nuit, et le clair de lune commence à paraître.)

MARIE.

AIR : Tandis que tout sommeille. (*L'Amant jaloux.*)

Sortons avec prudence
De mon obscur réduit,
Tâchons de voir sans bruit
Si mon guide s'avance,
Je ne vois rien,
Je n'entends rien.
O contrainte cruelle !

THIBAULT, écrivant.

Dieu des amants ! dieu du bonheur,
Près de l'objet de mon ardeur,
Afin de me garder son cœur,
Amour ! fais sentinelle.

MARIE, l'apercevant.

Ciel !...

THIBAULT, *sans la voir, lisant ce qu'il vient d'écrire.*

AIR Suisse.

Adieu, ma belle,
Loin de ces lieux
L'honneur m'appelle
Pour un jour ou deux.
Un jour ou deux, ma mie,
Il faut que je t'oublie,
Si je le peux.

Si gai trouvère,
T'offre ses vœux,
Sois-lui sévère
Pour un jour ou deux.
Un jour ou deux, ma belle,
Tâche d'être fidèle,
Si tu le peux.

MARIE.

C'est le roi!...

THIBAULT.

Qui va là?

MARIE, *interdite.*

Que lui répondre?

THIBAULT, *lui saisissant le bras.*

Eh bien?...

MARIE, *timidement.*

Un page de... (*Vivement.*) un page du seigneur de Montmorency.

THIBAULT.

Un page! Jarnidieu! c'est fort heureux. Mon ami, je puis compter sur ta discrétion, sur ton zèle?

MARIE, *s'inclinant.*

Sire...

THIBAULT.

Va au château de la comtesse Armoflède, et remets-lui ce billet de ma part.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (Les Pages du duc de Vendôme.)

Dis-lui que des palmes nouvelles
Vont parer mes soldats vainqueurs ;
Dis-lui que mes guerriers fidèles
Feront triompher ses couleurs.
Rassure pour moi sa tendresse,
Pourrais-je douter du succès,
Quand je combats pour ma maîtresse,
Quand je commande à des Français ?

MARIE, à part.

Le cruel !... ainsi me trahir !
De douleur je me sens mourir.

THIBAULT.

Oui, je vais vaincre et revenir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MARIE, seule.

Encore une infidélité !... Me voilà chargée d'une jolie commission...

AIR du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Admirez quelle est ma détresse,
D'état je change chaque jour ;
Hier j'étais une princesse,
Me voilà messager d'amour.
Thibault m'a confié sa flamme :
Est-il un plus loyal époux
Que celui qui charge sa femme
D'aller porter ses billets doux ?

Mais le retard de Leïras m'inquiète. Serait-il tombé au pouvoir de nos ennemis? Je crois entendre du bruit... Je ne me trompe pas : c'est lui.

SCÈNE XI.

MARIE, LEIRAS.

MARIE.

Est-ce vous, Leïras? Votre retard m'avait remplie de crainte... Qu'avez-vous appris?

LEÏRAS.

Il faut fuir à l'instant... On connait votre déguisement et le lieu de votre retraite. Les gens de votre suite ont été conduits devant le duc de Bretagne... ils lui ont tout découvert...

MARIE.

Devant nous le camp des Français, derrière nous celui des Anglais. Quel parti prendre? que faut-il faire?...

LEÏRAS.

Les fuir tous deux.

MARIE.

Par quels moyens?

LEÏRAS, vivement.

Reprenez les habits de femme que nous avons apportés avec nous. (Montrant une lettre.) Avec cette lettre vous passerez pour Armoflède, et vous traverserez sans danger le camp des Anglais.

MARIE.

Mais comment?...

LEÏRAS.

Apprenez que cette Armoflède dont Thibault est épris, le trahit indignement; elle révèle à ses ennemis ses desseins les plus secrets, et cette nuit même elle doit avoir une conférence avec le duc de Bretagne. Elle lui a demandé un rendez-vous par cette lettre.

MARIE.

Et de qui le savez-vous?

LEÏRAS.

D'un messager du sire de la Touraille, qui de tout temps vous fut dévoué. Il nous attend aux portes du camp, et se charge de vous dérober à tous les yeux... N'hésitez pas.

(On entend les premières mesures d'une marche.)

LEÏRAS.

Madame, il n'y a pas un moment à perdre : la campagne est couverte de différents partis qui sont à votre poursuite... Allez, je vais veiller sur vous.

(Marie entre dans la cabane, et Leïras sort.)

SCÈNE XII.

MONTMORENCY, DAGOBERT, QUELQUES HOMMES qui portent une tente; CHEVALIERS, SOLDATS.

MONTMORENCY.

C'est ici que le roi doit camper cette nuit; qu'on y élève sa tente, et nous, rendons-nous au poste que Sa Majesté nous a assigné.

(On élève la tente qui doit tenir la plus grande partie du théâtre. Le fond est fermé par des rideaux qu'on relève, et qui laissent voir la campagne.)

DAGOBERT.

C'est chuste. Fife le tiscipline!

MONTMORENCY.

Mais c'est notre soldat de tantôt, et dans un joli état... Que fais-tu là?

DAGOBERT.

Moi, che m'aligne, chénéral.

MONTMORENCY, souriant.

Il ne pourra jamais nous suivre.

DAGOBERT.

Ah ! chénéral...

AIR du vaudeville de Oui ou Non

C'est vrai, che l'avouerai tout bas,
Ch'ai trop caressé le futaille ;
Mais un tel motif ne doit pas
M'empêcher d'être à le bataille.
D'ordinaire che suis frucal ;
Mais quand ch'ai pu du vin que ch'aime ,
Si j'y vois touble, chénéral,
Sachez que je frappe te même.

MONTMORENCY.

N'importe, tu resteras.

DAGOBERT.

Eh bien ! je garderai le tente du roi.

MONTMORENCY.

Libre à toi. Partons, messieurs.

SCÈNE XIII.

DAGOBERT, seul.

Le beau poste ! Il y hafre plus personne... C'est égal, che arrêterai... tout ce qui se présentera... Che veux faire observer le tiscipline... Ah ! Tagobert, quel affront ! ne pas assister à le bataille !... Mais c'est jiste ; le tiscipline !... Il est fâcheux pourtant que le tiscipline empêcher de poire ; c'est un pêtise que fait là le tiscipline.

AIR de M. E. S.

Premier couplet.

Le tiscipline est pas sache,
Elle raisonne bas pien.

Le pon fin fait le courache,
Et nous craindrons chamais rien.
Tant que nous boirons,
Larirette,
Tant que nous boirons,
Larira;
Tant que nous boirons,
Nous tiendrons bon,
Farilon,
Farilon,
Farilette,
Poira qui voudra,
Larirette,
Païra qui pourra,
Larira.

Deuxième couplet.

Quand ch'ai pu, che suis un tiable
Auprès des jeunes tendrons.
Pufons, le fin rend aimable,
Et dans tout temps nous plaîrons.
Tant que nous boirons, etc.

Troisième couplet.

Chacun dit que le fieillesse
Vers nous arrive à grands bas;
Mes amis, puvons sans cesse,
Et nous ne vieillirons bas.
Tant que nous boirons, etc.

La nuit tevient noire comme un tiable .: Pas une étoile qui montre son figure... Qui fife!... Qui marche là?

SCÈNE XIV.

DAGOBERT, MARIE, puis LEIRAS.

MORCEAU D'ENSEMBLE de M. Doche.

MARIE, sortant de la cabane, habillée en femme.

Cher Leïras, est-ce vous?

Déjà la nuit est plus sombre.

DAGOBERT.

Che foir dans l'ombre
Quelqu'un s'avancer vers nous.

LEÏRAS, cherchant.

Madame... est-ce vous ?

MARIE, allent du côté de Dagobert et lui prenant la main.

C'est moi-même, me voilà.

DAGOBERT, saisissant rudement sa main.

Qui va là ?

Ensemble.

MARIE.

Quel contre-temps funeste,
Et que répondre, hélas !
Ce n'est pas
Leïras.

LEÏRAS.

Quel contre-temps funeste.
Et que répondre, hélas !
On arrête nos pas.

DAGOBERT.

J'hafre raison, malpeste !
Qui porte ici ses pas ?
Qui fa là ?
Qui fa là ?

(Tenant toujours la main de Marie.)

Rébondez... rébondez ;
Tairteff ! vous tremblez,
Ce être bas une main ennemie,
Me semble à moi beaucoup fort cholie.

(Marie retire vivement sa main, et fuit de l'autre côté.)

Ah ! toi m'échapper pas.

(Il saisit la main de Leïras qui s'était avancé au milieu.)

Tiaple ! ce être trôle.

(Leïras le serre vigoureusement.

Quel bras !

LEÏRAS.

Tais-toi ; silence !
Parle plus bas.

DAGOBERT.

Che vouloir pas !

LEÏRAS.

Tais-toi, silence !
Crains ma vengeance.

DAGOBERT.

Che ne crains rien !

LEÏRAS.

Reconnais-moi, regarde-bien.

DAGODERT.

Che connais rien.

LEÏRAS.

Dans la fureur qui me domine,
Tu vas connaître qui je suis.

DAGOBERT.

Che connais que le tiscipline.
(Criant.)
A moi, mes amis,
Songez à fous défendre,
Ce être les ennemis.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; SOLDATS.

LES SOLDATS.

Ce sont des ennemis!
Aux armes ! on vient nous surprendre.
En vain vous voulez vous défendre,
Craignez notre courroux ;
Rendez-vous !

MARIE.

Pour nous il n'est plus d'espérance,
Soumettons-nous à notre sort.

LEÏRAS.

Quoi ! nous rendre sans résistance ?

MARIE.

Nous devons céder au plus fort.
Arrêtez! Oui, je vous l'ordonne.

LES SOLDATS.

Depuis trop longtemps on raisonne,
Craignez notre courroux ;
Rendez-vous!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; MONTMORENCY, SUITE.

MONTMORENCY.

Vive Dieu ! Messieurs, d'où vient ce bruit ? et quelle est cette femme ?

DAGOBERT.

Ce être des ennemis que ch'hafre pris tout seul avec les camarates.

LEÏRAS, bas à Marie.

Vous le voyez, madame, nous ne pouvons plus garder l'incognito.

MONTMORENCY, bas à Marie qui a baissé son voile.

Puis-je savoir quels prisonniers le sort remet entre nos mains ?

MARIE.

Je ne puis vous dire mon nom... Je voudrais parler au roi sans témoins ; et pour ce gentilhomme, je demande qu'il soit traité comme vous-même... Me le promettez-vous ?

MONTMORENCY.

Nous n'avons rien à refuser aux dames.

LEÏRAS, bas à Marie.

Quel est votre dessein ?

MARIE.

Je ne sais encore ; mais je tremble comme si j'allais paraitre devant un juge sévère.

LEÏRAS.

Avez-vous des ordres à me donner ?

MARIE.

Aucun. Cependant dans une heure demandez à parler au roi ; vous connaîtrez mon sort.

(Leïras sort.)

MONTMORENCY.

Mes amis, voici le roi.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; THIBAULT.

THIBAULT.

Bien, messieurs, très-bien ; victoire complète ! Le duc de Bretagne nous a abandonné son camp et ses provisions ; c'est fort honnête à lui. Messieurs, je vous invite à souper.

MONTMORENCY.

Sire, quelqu'un m'a prié de vous solliciter.

THIBAULT.

C'est bien prendre son temps.

MONTMORENCY.

C'est une femme.

THIBAULT, vivement.

Voyons-la donc, puisque tu le veux. Mais comment est-elle ? Jeune, jolie, aimable ?

MONTMORENCY.

Sire, la voilà.

THIBAULT.

Pourquoi est-elle voilée ?

MONTMORENCY.

Elle désire rester inconnue, et voudrait parler sans témoins à Votre Majesté.

THIBAULT.

Quoi ! dans ce moment ?

MONTMORENCY.

Dans ce moment. Mais si cela importune Votre Majesté, je puis l'interroger.

THIBAULT.

Non... Un prince qui veut savoir à quoi s'en tenir, doit tout voir, (Il la regarde avec curiosité.) et tout faire par lui-même !

MONTMORENCY.

AIR de la Marche des Janissaires.

Qu'on se retire, plus de bruit,
Et qu'aucun ne soit introduit.
Le roi veut être seul ici.

TOUS.

Déjà la nuit s'avance,
Au camp rentrons tous en silence,
Le roi le veut ainsi.

(Tout le monde sort de la tente, les rideaux du fond tombent, et Thibault reste seul avec Marie voilée.)

SCÈNE XVIII.

THIBAULT, MARIE, dans la tente.

THIBAULT, à part.

Je crois deviner quelle est cette belle inconnue... Ma lettre d'aujourd'hui... Cette entrevue mystérieuse...

MARIE, à part.

AIR : J'ai vu Lise hier au soir.

Las ! en mon cœur éperdu,
La crainte domine.

THIBAULT.

Sans peine j'ai reconnu
Sa taille divine.
En vain un voile envieux
Cache ses traits gracieux ;
Lorsque vous trompez les yeux
Le cœur vous devine.

Quoi ! vous ne répondez pas? est-ce ainsi qu'un vainqueur est reçu?... Vous le savez cependant, tous les lauriers du monde né valent pas un de vos regards... Vous me refusez, Armoflède ?

MARIE, à voix basse.

Ce n'est pas elle, seigneur.

THIBAULT.

Ce n'est pas elle !... Et qui donc êtes-vous?... Vous soupirez... (Avec bonté.) Ah ! pardon... je vous ai peut-être offensée ; mais je sais réparer mes torts... Avez-vous quelque chose à me demander? que voulez-vous? est-ce du secours?... Où faut-il marcher?... Voilà mon épée. Le roi de Navarre ne veut plus être que votre chevalier.

AIR : Prêt à partir pour la rive africaine.

Faut-il combattre un ennemi terrible ?
Parlez, j'y cours et je reviens vainqueur.
Oui, je le sens, il n'est rien d'impossible
A qui combat pour sa dame et l'honneur!

Dans votre espoir ne serez point trompée,
J'en jure ici par ce glaive vengeur !
Dieu dans mes mains a remis cette épée
Pour mon pays, les dames et l'honneur.

Hein... Point de réponse... Vous ne m'entendez pas... En

effet, comment s'entendre d'aussi loin. (Il s'approche.) Allons, ne craignez rien. (Avec douceur.) Vous avez quelque chose à me demander ? (Marie fait signe que non.) Quelque chose à me dire... (Même signe.) Au moins, quelque motif vous amène ?... (Même signe.) Non... toujours non, et pas un mot... (A part.) Voilà la femme la plus inconcevable... C'est qu'elle paraît charmante! autant que ce maudit voile... permet... (Il veut soulever le voile, Marie se retire et met un doigt sur sa bouche.) Elle désire rester inconnue... Cette femme-là n'aime pas les paroles inutiles... (Haut.) Pourquoi me cacher tant d'attraits ? Une jeune et jolie femme telle que vous semblez être, ne doit pas craindre d'être mal reçue par un prince qui n'a jamais manqué de courtoisie envers les dames. — Vous avez sans doute à vous plaindre de quelqu'un.

(Marie fait signe que oui.)

AIR : Vent brûlant d'Arabie.

Premier couplet.

C'est d'un amant peut-être...
Ou plutôt d'un mari !
Il en est de si traître...
Je crois qu'elle a dit oui.
Pour venger votre offense
Aimons-nous tous les deux.
On dit que la vengeance
Est le plaisir des dieux.

Deuxième couplet.

Pour que votre vengeance
Ait un effet soudain,
Souffrez que je commence
Par prendre cette main...
Quoi, point de résistance !

(Il la serre contre son cœur.)

MARIE, à part.

Dans ce moment heureux,

Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux.

THIBAULT, à part.

Pas encore; un mot? (Haut.) Pardon... Mais j'ai toujours remarqué qu'on se faisait bien mieux comprendre d'une jolie femme, lorsqu'on lui tenait la main. (A part.) Elle tremble... Vraiment, jamais on ne m'intéressa aussi vivement... Ce mélange de pudeur et d'abandon... ce mystère qui l'environne... irritent encore plus ma curiosité... Mais, vive Dieu! elle parlera, et j'en sais le moyen. (Haut.)

AIR : Lorsque Zoé quitter case. (*Paul et Virginie.*)

Un silence aussi sévère
Pour moi n'a rien d'offensant,
C'est un aveu qui doit plaire;
Car, dans un pareil moment,
C'est parler que de se taire,
Et qui ne dit mot consent.
(Moment de silence.)
Oui, qui ne dit mot consent.
Que d'amour dans votre silence!
Souffrez que je vous prouve ici
L'excès de ma reconnaissance.
(Il lui baise la main, et dit à voix basse :)
On me laisse faire.

MARIE, à part, finissant l'air.

Après tout, c'est mon mari.

THIBAULT.

Oui, vengeons-nous du mari.
(A part.) Pas un mot... Continuons.
(A haute voix.)
Serez-vous toujours la même?...
Pour sceller notre lien,
De ce joli doigt que j'aime
Que votre anneau passe au mien.
Tout est commun quand on s'aime,

Doit-on se refuser rien ?
(Il lui ôte sa bague et lui met la sienne.)

MARIE, à part, avec joie.

Il me rend son anneau.

THIBAULT, à part.

Comment ? elle ne dit rien...
(Haut.)
Que d'amour dans votre silence !
Qu'un baiser vous atteste ici
Et mes serments et ma constance.
(Il l'embrasse.)

MARIE, à part.

Après tout, c'est mon mari.

THIBAULT.

Oui, vengeons-nous du mari.

(A part.) Elle est toujours muette ! (Avec dépit.) Cette femme-là est d'une obstination (Souriant.) qui m'enchante. (Haut.) Madame, vous êtes sans asile... je vous offre ma tente... et vous l'exigez, je me retire. — Point de réponse? — Prenez garde ! Votre silence va me faire croire que vous ne l'exigez pas... — Elle se tait... O bonheur !

Ensemble.

AIR : Berce, berce, bonne grand'mère. (*La Chaumière moscovite.*)

THIBAULT.

L'amour, la nuit et le silence
D'un doux espoir bercent mon cœur.

MARIE.

L'amour, la nuit et le silence
Font de frayeur battre mon cœur.

THIBAULT.

Ce toit guerrier n'offre rien qui vous tente,
Ces lieux peut-être ont pour vous peu d'attraits ;
Mais le plaisir habite sous la tente,
Lorsque l'ennui veille au sein des palais.

Ensemble.

THIBAULT.

L'amour, la nuit et le silence
D'un doux espoir bercent mon cœur.

MARIE.

L'amour, la nuit et le silence
Font de frayeur battre mon cœur.

(A la fin de ce morceau, Thibault se met à genoux.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; LEIRAS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, en dehors de la tente.

On n'entre pas.

LEÏRAS, levant les rideaux.

J'entrerai... (A part.) Le roi aux genoux de sa femme !... Tout est reconnu...

THIBAULT, se relevant.

Quel est ce bruit? Que vois-je ! Mon cher Leïras... Dieu soit loué !... Voilà encore un brave homme que mes ennemis m'ont laissé. Ma foi, il faut que je t'embrasse... car j'ai l'âme bien joyeuse de te revoir. Mais comment as-tu échappé au duc de Bretagne ?

LEÏRAS, à part.

Marie garde le silence ! (Haut.) Seigneur, le souvenir m'en fait verser encore des larmes d'admiration. — Il vous souvient qu'aux premiers sons du tocsin, vous vous arrachâtes des bras de Marie, la repoussant avec indignation... car vous avez eu l'injustice de l'accuser de perfidie.

THIBAULT.

Vive Dieu ! quelle injustice... (Leïras paraît étonné.) Mais, continue.

LEÏRAS.

J'étais poursuivi par les meurtriers, j'entre dans l'appar-

tement de la princesse. — Au nom du ciel, qui êtes-vous? me dit-elle avec la plus grande terreur. — Madame, parlez bas, je suis Français; ils sont là, ils vont m'atteindre. — Eh bien! je vous sauverai. — Mais, princesse, vous vous exposez vous-même. — Tant mieux; plus de danger, plus de gloire.

THIBAULT.

Vraiment! se pourrait-il? Quoi!... Marie...

LEÏRAS.

Mais, je ne vois point d'asile. — Ici, me dit-elle, en me montrant les rideaux du lit nuptial. — Que dites-vous, madame? répondis-je, stupéfait, cet asile est sacré. — Eh! chevalier, l'est-il plus que la vie d'un de mes sujets?

THIBAULT, avec feu.

Bien, très-bien!

LEÏRAS.

Enfin, j'obéis, et Marie, presque éperdue, approche, joint les rideaux, et debout, attend les assassins.

THIBAULT.

Vrai Dieu! j'ai eu tort.

MARIE, à part.

Ah! quel bien il me fait!

LEÏRAS.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (*Monsieur Guillaume.*)

Dans cet instant un feu sublime
Animait ses regards si doux;
Son aspect désarme le crime,
Les meurtriers sont à genoux.
Oui, de son auguste visage
J'admire encor la majesté,
Et je ne sais que sa beauté
Qui soit égale à son courage.

THIBAULT.

Pauvre Marie! jarnidieu! j'ai regret à ma conduite. M'est

avis que cette femme-là n'était princesse de Bretagne qu'à moitié, et je te chargerai quelque jour de ma médiation avec elle.

LEÏRAS.

Seigneur, il me semble que la médiation est bien avancée.

THIBAULT.

Comment?...

LEÏRAS.

Oui, sire... puisqu'il faut vous le dire, cette femme que vous avez dédaignée et qui n'a payé vos mépris que par le plus tendre amour... cette femme que tout à l'heure encore vous oubliiez aux pieds d'une autre...

MARIE, l'interrompant.

Au nom du ciel, taisez-vous donc!

THIBAULT, la reconnaissant.

C'est ma femme!

MARIE et LEÏRAS, tombant à ses genoux.

AIR : Une fièvre brûlante. (*Richard Cœur-de-Lion.*)

Quels crimes sont les nôtres ?
Seigneur, pardonnez-nous ?

THIBAULT, la relevant.

Quoi! vous à mes genoux,
Quand je dois être aux vôtres.
Oui, puisque Marie est ici,
Pour nous il n'est plus de souci.

Ensemble.

MARIE et LEÏRAS.

Un regard de sa belle,
Dans son cœur en ce jour,
A la haine cruelle
Fait succéder l'amour.

THIBAULT.

Un regard de ma belle,
Dans mon cœur en ce jour,

A la haine cruelle
Fait succéder l'amour.

(Allant vers le fond.)

Venez tous, mes braves amis.

(Les rideaux du fond se lèvent.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES; MONTMORENCY, CHEVALIERS, SOLDATS.

THIBAULT.

Vous comptiez souper ce soir avec votre compagnon d'armes, un plus grand honneur vous attend. . c'est une princesse de France, c'est une reine de Navarre qui veut bien vous admettre à sa table ! et vrai Dieu ! Messieurs, jamais gentilshommes n'auront vu si jolie reine seoir à leur banquet. Madame, vous n'aurez point ici luxe et abondance comme à la cour, mais braves amis, bons serviteurs et amour toujours constant.

MARIE.

Toujours constant, cela vous est-il possible ?

THIBAULT, souriant.

Mais oui... du moins dans ce moment-ci, j'en jurerais.

MARIE.

Ne jurez pas, mon ami, prenez garde, j'ai des preuves...

THIBAULT.

Je n'oublierai jamais les aventures de cette nuit, et je veux dire à tous les maris de France qu'il n'y a rien de tel que d'être en bonne fortune avec sa femme.

MARIE, au public.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles. (*Le Mariage de Figaro*)

Thibault aimait trop les dames,
(Si l'on peut les aimer trop)
Il brûlait pour toutes les femmes ;

On dit que c'est un défaut.
Ah ! pardonnez-lui, mesdames,
Les autres défauts qu'il a,
En faveur de celui-là. (*Bis.*)

TOUS.

AIR : La beauté fait toujours le charme de la vie.

La beauté dans ce jour s'unit à la vaillance,
Et parmi nous vient habiter nos camps ;
Braves guerriers, nous savons qu'en tout temps,
Mars, l'Amour et Vénus furent d'intelligence.



LE BACHELIER
DE SALAMANQUE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET G. DELAVIGNE.

Théatre des Variétés. — 18 Janvier 1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GONZALÈS, barbier chirurgien	MM. TIERCELIN.
CARAMBOLA, bachelier	BOSQUIER.
TORRIBIO, alcade.	LEFÈVRE.
SCIPION, son fils	VERNET.
L'ALGUAZIL PACHÉO.	MELCOURT.
Mme GONZALÈS, femme de Gonzalès . . .	Mmes MENGOZZI.
CHRISTINA, fille de Gonzalès.	ALDEGONDE.

En Espagne, à quelques lieues de Salamanque.



LE BACHELIER
DE SALAMANQUE

Un appartement meublé dans le goût espagnol. — Une porte au fond ; deux portes latérales ; un cabinet à gauche ; une croisée et un balcon saillant à droite. — Il est sept heures du soir ; il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINA, SCIPION.

SCIPION, en dehors.

Christina, est-ce toi?

CHRISTINA, à la croisée.

Scipion !... oui, c'est moi... mais prends bien garde.. attends, je tiens l'échelle.

SCIPION, paraissant.

Tiens bien au moins !... je suis si maladroit !

CHRISTINA.

Ce pauvre petit cousin !... Il y a donc bien longtemps que tu es sous le balcon?

SCIPION, *d'un ton pleureur.*

Je le crois bien. Ce matin, je me suis échappé de l'Université, et j'ai quitté Salamanque au point du jour, comme tu me l'avais indiqué par ta lettre.

AIR : Ermite, bon Ermite. (*L'Ermite de Sainte-Avèle.*)

Depuis une heure entière,
Je grelottais là-bas,
J'ai si peur de ta mère !

CHRISTINA.

Tais-toi, parle plus bas.

SCIPION.

Mes peines sont finies,
Je revois tant d'appas.

CHRISTINA.

Mais, vraiment, tu t'oublies.

SCIPION.

Mon Dieu ! les jolis bras !

CHRISTINA.

De semblables folies
La nuit ne se font pas.

SCIPION.

C'est la nuit, au contraire,
Qu'il faut en faire,
Puisqu'on ne les voit pas.

Dis-moi, ce n'est pas que j'aie peur... mais sommes-nous bien en sûreté ?

CHRISTINA.

Et qui peut nous surprendre ? Le seigneur Gonzalès, mon père, l'unique et sans contredit le plus habile barbier de ce village, va partir pour Cuença, où il faut qu'il soit demain matin, ma mère doit l'accompagner, nous serons seuls... J'ai fait une petite galette, et nous la mangerons ensemble.

SCIPION.

Ce sera charmant! avec ça, moi qui aime tant la galette!

AIR : On se chagrine trop vite. (Le Mameluck.)

La galette a ma tendresse.
Pourtant je t'aime encor mieux,
Et voudrais pouvoir sans cesse
Vous dévorer tous les deux.

CHRISTINA.

A peine te reconnais-je,
Dieu! quel changement subit!

SCIPION.

C'est que trois mois de collége
Vous ouvrent bien l'appétit.

CHRISTINA.

Mais sais-tu que ça ouvre aussi l'esprit!

SCIPION.

Ils se sont tant moqués de moi!

CHRISTINA.

Comment, ils ont osé... pauvre Scipion! conte-moi donc ça; il est vrai qu'en partant tu étais sage, comme une jeune fille.

SCIPION.

Voilà pourquoi on me traitait d'hypocrite... Heureusement j'ai fait connaissance avec un nommé Carambola, un bachelier de Salamanque, qui va bientôt commencer son tour d'Espagne, et qui même passera peut-être par ce village; c'est un drôle de corps qui rit sans cesse, et qui m'a pris en amitié parce que je pleurais toujours; mais cette amitié-là ne me consolait pas d'être séparé de toi... aussi, c'est ton père!...

CHRISTINA.

Eh! non, ce n'est pas lui; ton père et le mien avaient formé le projet de nous marier un jour; c'est ma belle-mère seule qui s'y est opposée.

AIR du vaudeville de Irons-nous à Paris.

Elle aime à faire des conquêtes :
Pour plaire elle a plus d'un moyen.
Aux autres conte-t-on fleurettes ?
C'est autant de pris sur son bien.
Non que je l'accuse d'envie ;
Mais elle veut, chacun le voit,
Parce qu'elle est encor jolie,
Que personne ici ne le soit.

Et puis, je crains qu'elle ne me destine au vieux corrégidor.

SCIPION.

Et quand la femme a dit : je ne veux pas, le mari doit donc se taire?

CHRISTINA.

C'est toujours comme cela dans les ménages bien organisés; mais je n'ai pas perdu l'espérance, et je me flatte...

Mme GONZALÈS, *en dehors.*

Christina ?

SCIPION.

O ciel ! voilà madame Gonzalès!

CHRISTINA.

Où te cacher ?... tiens, dans ce cabinet ; ce ne sera pas pour longtemps.

(*Scipion entre dans le cabinet, à gauche.*)

SCÈNE II.

Mme GONZALÈS, CHRISTINA.

Mme GONZALÈS.

Voyez si cette petite fille me répondra !... Allez aider votre père à faire sa valise.

CHRISTINA.

Comment? vous allez donc partir!... Qu'est-ce que je vais faire ici, toute seule à la maison?

Mme GONZALÈS.

Mon départ te fait donc bien de la peine? Eh bien, console-toi, je reste; j'ai changé d'idée, je n'accompagnerai pas mon mari.

CHRISTINA, stupéfaite.

Comment? vous restez?

Mme GONZALÈS.

Sans doute, on dirait que vous en êtes fâchée.

CHRISTINA.

Moi? au contraire. Ah! que je suis contente! (A part.) Ah! mon Dieu! quel contre-temps! quel contre-temps!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Mme GONZALÈS, GONZALÈS.

GONZALÈS.

Eh bien! madame Gonzalès, tout est prêt pour mon voyage?

Mme GONZALÈS.

Encore voyager!

GONZALÈS.

Ma femme, il y a trois choses nécessaires en ménage: de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent.

Mme GONZALÈS.

Ce procès-là ne t'en rapportera pas, puisqu'il ne finit pas.

GONZALÈS.

Dame, tu crois qu'on expédie un procès comme un ma-

lade; c'en est un qui ne veut pas payer, cependant il en est revenu ; une autre fois ça sera une leçon. A propos, j'ai vu ce matin le compère Torribio, qui m'a encore parlé du mariage de son fils Scipion avec ma fille. (Madame Gonzalès fait un mouvement d'impatience.) Je l'aime mieux que ton corrégidor Inigo Riolès della Plata, qui a bien des noms, mais qui n'a pas un maravédis.

Mme GONZALÈS.

Ne me parle pas de cela dans ce moment-ci, ton départ me fait trop de peine.

GONZALÈS.

Dis-moi pourquoi tu pleures comme ça quand je m'en vais, et pourquoi, quand je reste, tu n'as pas l'air de t'amuser.

Mme GONZALÈS.

C'est bien facile à expliquer.

AIR du vaudeville de Partie carrée

Lorsqu'ici je te vois sans cesse,
Je ne sens pas tout mon bonheur ;
Mais quand tu pars, j'éprouve à ma tristesse
Combien pour toi j'avais d'ardeur :
C'est là l'effet de l'amour véritable ;
Et je le sens, jamais, hélas !
Tu ne me sembles plus aimable
Que lorsque tu t'en vas.

ONZALÈS.

C'est là aimer !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; CHRISTINA.

CHRISTINA, apportant un manteau et une canne.

Mon père, voilà tout ce qu'il vous faut.

GONZALÈS.

Adieu, ma femme, adieu, ma fille.

Ensemble.

AIR : Fragment du *Tableau parlant.*

GONZALÈS.

Il faut, hélas ! que je te quitte,
Quoiqu'à rester l'amour m'invite.
Sèche tes larmes,
J'ai pris mes armes ;
Je reviens bientôt près de toi.

Mme GONZALÈS.

Eh ! pourquoi donc partir si vite ?
Sur tes dangers mon cœur palpite,
Hélas ! hélas ! me séparer de toi !
Ah ! peux-tu t'éloigner de moi !

CHRISTINA.

Pauvre Scipion ! tâchons bien vite,
Qu'il puisse au moins prendre la fuite.
Hélas ! hélas, je meurs d'effroi !
Plût au ciel qu'il fût loin de moi !

(Gonzalès et Christina sortent.)

SCÈNE V.

Mme GONZALÈS, seule.

Ce bon Gonzalès est bien le meilleur des maris !... Il a mille qualités, et n'a qu'un seul défaut ; c'est de trop aimer son état, et parce qu'il aime son état, il aime l'argent, et parce qu'il aime l'argent, il est avare, et parce qu'il est avare, il est quinteux, bizarre, et ne se permet aucun plaisir ; enfin, c'est aujourd'hui ma fête, il n'y a seulement pas pensé ; aussi je crois que je n'ai pas mal fait d'accepter la proposition de notre voisin Pachéco, l'alguazil, et du compère Torribio, qui doivent, ce soir, venir souper ici.

Air : Je n'aimais pas le tabac beaucoup. (Le Diable à quatre.)

On peut accepter un tel régal
Sans offenser le nœud conjugal;
Et je ne sais quoi me dit tout bas
Que ce souper sera plein d'appas;
Non que j'aime un repas,
Moi, gourmande à ce point?
Point!
Je n'y songeai jamais;
Mais.
Un souper vaut son prix, (*Bis.*)
Pris
En dépit des maris.

SCÈNE VI.

Mme GONZALÈS, CHRISTINA.

CHRISTINA.

Mon père est parti. (A part.) Comment éloigner ma bellemère?

Mme GONZALÈS, à part.

Il faut renvoyer cette petite fille, elle nous gênerait. (Haut.) Allons, mademoiselle, il se fait tard, prenez une lumière, et rentrez dans votre chambre.

CHRISTINA.

Mais, maman...

Mme GONZALÈS.

Eh bien! m'avez-vous entendue?

CHRISTINA, prend un bougeoir et s'en va bien lentement.

J'y cours, vous le voyez. (A part.) Ah! mon Dieu! ce pauvre Scipion mourra de faim!

(Christina va pour entrer dans sa chambre, lorsqu'on entend Carambola qui chante.)

CARAMBOLA, en dehors.

AIR de Toberne.

Écoutez la prière
Du pauvre bachelier,
Donnez à sa misère
L'asile hospitalier.
O toi que je supplie,
Daigne être mon soutien.
Sourire à la folie,
Parfois faire du bien ;
D'embellir cette vie,
Voilà le vrai moyen.

CHRISTINA, revenant.

Ah ! maman, on chante dans la rue.

Mme GONZALÈS.

Vous voilà, toujours curieuse !... Vois donc un peu quel est ce musicien ? (Christina sort.) Il a une fort jolie voix... C'est peut-être une sérénade, une galanterie de mes convives.

SCÈNE VII.

Mme GONZALÈS, CHRISTINA, CARAMBOLA.

CHRISTINA.

Par ici, monsieur, par ici.

CARAMBOLA.

(Même air.)

Je fais, dans mon voyage,
Plus d'un repas frugal ;
Mais il faut prendre en sage
Et le bien et le mal.
Moi, la philosophie
Est mon unique bien.
Chanter quand on s'ennuie,

Rire quand on n'a rien;
D'être heureux dans la vie,
Voilà le vrai moyen.

Recevez les remercîments du bachelier Carambola.

CHRISTINA, à part.

Si c'était l'ami de Scipion?

Mme GONZALÈS.

Trève de chansons! Ne peut-on savoir qui vous êtes et ce que vous désirez?

CARAMBOLA.

Qui je suis, Madame? je viens de vous le dire, bachelier par état, voyageur par goût, gai par caractère, et désirant, sur toutes choses, obtenir un asile ici pour cette nuit.

Mme GONZALÈS.

On ne reçoit pas ainsi des gens qu'on ne connaît pas.

CARAMBOLA.

Oh! vous allez me connaître, mon histoire n'est pas longue.

AIR du vaudeville de *Une heure de folie.*

Dès ma jeunesse, j'ai vécu
Comme un vrai sage de la Grèce;
Aussi, j'ai rarement connu
Les embarras de la richesse.
Mais, du destin bravant les coups,
La gaîté me reste en partage;
Et c'est le seul bien, entre nous,
Que je n'ai pas pu mettre en gage.

Aussi, depuis que je suis parti de Salamanque...

CHRISTINA, à part.

De Salamanque... C'est lui!

CARAMBOLA.

J'ai vécu avec ma guitare et mes chansons, et j'espère bien qu'elles me procureront encore un gîte pour cette nuit.

Mme GONZALÈS.

Je ne le crois pas.

CARAMBOLA.

Et moi j'en suis sûr; une jolie femme a toujours un bon cœur, et vous devez avoir le meilleur cœur du monde.

Mme GONZALÈS, à part.

Il est galant... (Haut.) Je suis fâchée de ne pouvoir justifier vos conjectures... mais, mon mari étant absent, je ne puis vous recevoir.

CHRISTINA.

Allons, maman, laissez-vous attendrir!

Mme GONZALÈS.

Je vous prie de ne pas m'en vouloir...

CARAMBOLA.

Fi donc! je n'ai pas de rancune, et la preuve, c'est que je veux boire à votre santé; faites-moi seulement donner à souper, et le vin me fera tout oublier, excepté vos charmes.

Mme GONZALÈS.

Pour le souper, encore passe, mais pour le logis...

CARAMBOLA, prenant sa guitare.

Allons, il faut avoir recours aux grands moyens.

RÉCITATIF.

Fille des cieux, céleste Polymnie!
De tes accents prête-moi l'harmonie.

AIR du boléro de *Ponce de Léon.*

Premier couplet.

Hélas! pour fléchir votre cœur,
Pour calmer votre rigueur,
Dites-moi, que faut-il faire?
Près de vous prompt à s'enflammer,
Chacun apprend l'art d'aimer;
Apprenez-moi l'art de plaire.

Oui, pour vous plaire,
Que faut-il faire?
Un mot de vous,
Et je tombe à vos genoux.
Lorsque l'on a des yeux si doux,
Devrait-on être aussi sévère?
Allons, ma belle, rendez-vous
A ma prière.
Allons, allons, ma belle, à mes vœux rendez-vous !

Deuxième couplet.

Je sens déjà qu'il est si doux
De rester auprès de vous.
Allons donc, beauté tigresse,
Par mes chants laissez-vous fléchir;
Me laisserez-vous mourir...
Et de faim et de tendresse?

Cessez, ma belle,
D'être cruelle;
Un mot de vous,
Et je tombe à vos genoux.
Lorsque l'on a des yeux si doux.
Devrait-on être aussi sévère!
Allons, ma belle, rendez-vous
A ma prière.
Allons, allons, ma belle, à mes vœux rendez-vous!

Mme GONZALÈS.

Ma foi, seigneur bachelier, vous vous installez si gaîment chez les gens, qu'on n'a pas la force de vous chasser, j'accepte vos services. (A part.) Il a l'air d'un galant homme, quel risque de lui découvrir?... il est gai, aimable; d'ailleurs, il part demain. (Haut.) Vous commenceriez bien par boire un coup, n'est-ce pas?...

CARAMBOLA.

Deux, quatre, six, huit.

Mme GONZALÈS.

Christina...

CHRISTINA.

J'y vais, maman. (A part.) Bon ! il reste.

SCÈNE VIII.

CARAMBOLA, Mme GONZALÈS.

Mme GONZALÈS, mystérieusement.

Vous vous attendez peut-être à passer une soirée bien triste... mais si vous voulez promettre d'être discret, on pourra vous procurer des instants plus agréables.

CARAMBOLA, à part.

Oh ! oh ! mon mérite aurait-il déjà fait son effet ordinaire? (Haut.) Vous pouvez vous fier à moi, je sais garder un secret.

AIR : L'Amour est de tout âge. (*La Belle au bois dormant.*)

Il faut de la discrétion,
Et pour moi jamais je n'y manque.
J'avais fait une passion...
Une veuve de Salamanque;
Et malgré l'éternel caquet
Des bavards dont la ville abonde,
Cet amour fut toujours secret :
Demandez à tout le monde !

Mme GONZALÈS.

Motus, au moins, sur ce que vous verrez... Apprenez que ce soir... Mais on vient, c'est Christina, silence !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; CHRISTINA, avec une bouteille, dont elle verse à Carambola.

CARAMBOLA, buvant.

A la santé de mes aimables hôtesses !

Mme GONZALÈS.

Allons, petite fille, rentrez. Vous, seigneur bachelier, je vais voir où l'on pourra vous loger.

CARAMBOLA, à part.

Très-prudent d'éloigner la petite fille!

CHRISTINA, s'approchant de Carambola, au moment où sa mère tourne la tête pour s'en aller.

Pourrait-on vous dire deux mots en particulier?

CARAMBOLA, étonné.

Hein! la petite aussi!

Mme GONZALÈS, se retournant.

Eh bien! Christina, m'avez-vous entendue?

(Christina rentre lentement dans sa chambre, en lançant à Carambola un coup d'œil expressif.)

CARAMBOLA, à part.

Qui m'eût dit en entrant, que j'allais être le héros de deux aventures galantes? (A madame Gonzalès.) Ah! madame, comment vous exprimer le bonheur que... Vous disiez donc?...

Mme GONZALÈS.

Que mon mari était absent.

CARAMBOLA, à part.

C'est délicieux! en l'absence du mari... Ces bonnes fortunes-là n'arrivent qu'à moi.

Mme GONZALÈS.

Que c'est aujourd'hui ma fête, et que nous avons le projet de faire un souper charmant.

CARAMBOLA, déconcerté.

Ah!

Mme GONZALÈS.

Nous allons avoir bon vin, bonne compagnie; il ne tient qu'à vous d'être des nôtres... Mais voici l'instant du rendez-

vous, nos convives sont sans doute à la petite porte du jardin, et je vais leur ouvrir.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

CARAMBOLA, CHRISTINA, marchant sur la pointe des pieds.

CARAMBOLA.

Ah! rien qu'un souper! c'est dommage. Mais, ma foi, la petite est charmante, et vaut bien... (L'apercevant.) Ah!

CHRISTINA.

Vous venez de Salamanque... Connaissez-vous mon cousin Scipion?

CARAMBOLA.

Un garçon d'une sensibilité... Il pleure toujours.

CHRISTINA.

Eh bien!... pardon si je vous dis ces choses-là... Nous nous aimons tous deux.

DUO de l'Arbre de Vincennes.

Ma mère, hélas! blâme notre tendresse;
Changez pour nous le destin rigoureux,
Qu'à notre amour l'amitié s'intéresse :
Il est si doux de faire des heureux!

CARAMBOLA, à part.

Parbleu! la fille et la mère,
C'est jouer de malheur!
Le petit dieu de Cythère
Aujourd'hui me tient rigueur.
Au moins le souper
Ne peut m'échapper.
Oublions gaîment
L'amour en trinquant,
Et contentons-nous de faire
Le rôle de confident.

Ensemble.

CHRISTINA.

Ma mère, hélas ! blâme notre tendresse, etc.

CARAMBOLA.

Parbleu ! la fille et la mère, etc.

CHRISTINA.

Oui, seigneur bachelier, et Scipion est ici.

CARAMBOLA.

Il est ici... Parbleu ! je partage bien votre joie, et, dans mon ravissement, il faut que je vous embrasse.

(Christina s'enfuit près de la porte du cabinet où est Scipion ; Carambola l'embrasse, et dans ce moment Scipion passe sa tête par la lucarne.)

SCIPION.

Eh bien, à votre aise... faites comme si je n'y étais pas.

AIR : Quand Dieu, pour peupler la terre. (*Haine aux femmes.*

C'est indigne, la traîtresse !
Oser me trahir ainsi !

CHRISTINA.

Mais je ne t'ai point trahi ;
Pour te gagner un ami
Mon cœur employa l'adresse.

SCIPION.

Quoi ! c'est pour nos intérêts...

CARAMBOLA.

Oui, comptez sur mes bienfaits.
N'accuse donc plus sa flamme,
Et sache qu'en tout pays,
Va, c'est toujours par sa femme
Que l'on se fait des amis.

Je possède le secret de madame Gonzalès, et demain je veux que vous soyez mariés.

CHRISTINA.

Vraiment, mariés?

CARAMBOLA.

Oui mariés... dans toute la force du terme.

SCIPION.

Si vous pouviez aussi me faire souper?

CARAMBOLA.

On vient... Prends patience.

SCIPION.

C'est que je n'ai encore pris que cela d'aujourd'hui.

(Christina rentre et Scipion referme le rideau de la lucarne.)

SCÈNE XI.

Mme GONZALÈS, TORRIBIO, L'ALGUAZIL, entrant par le fond.

(Carambola est sur le devant, et les autres ne l'aperçoivent pas d'abord. Torribio et l'alguazil portent un grand panier dans lequel il y a un pâté et divers autres plats.)

TORRIBIO et L'ALGUAZIL.

Air du vaudeville de Comme ça vient, comme ça passe.

Vive la bonne chère,
Et vive les vins délicats !
Nous allons, je l'espère,
Ce soir, faire un charmant repas.

TORRIBIO.

Certaine frayeur m'arrête
Au milieu de mon bonheur :
Je crains le vin pour ma tête,
La voisine pour mon cœur.

TORRIBIO et L'ALGUAZIL.

Vive la bonne chère, etc.

TORRIBIO, riant.

Ah! ma voisine, il vient de nous arriver la plus plaisante aventure ! Ah ! ah ! nous allons vous la raconter.

L'ALGUAZIL, froidement.

Dansons et réjouissons-nous, car le temps passe et ne revient plus.

Mme GONZALÈS.

Dites-moi donc enfin ce qui vous fait tant rire.

TORRIBIO.

Ah ! ah ! un *bandoléro* que nous avons bâtonné en chemin... (Apercevant Carambola.) Mais quel est cet homme-là ?

Mme GONZALÈS.

Un pauvre bachelier de Salamanque, qui a demandé l'hospitalité pour cette nuit.

TORRIBIO.

De Salamanque !... Ce doit être un camarade de mon fils Scipion... Mais ce drôle-là m'a l'air d'avoir une mauvaise physionomie...

L'ALGUAZIL.

Ne peut-on pas lui donner deux ou trois réaux... et qu'il poursuive son chemin ?

TORRIBIO.

En effet, il ne me convient pas.

CARAMBOLA.

Laissez donc ! nous nous convenons à ravir. Vous avez faim, j'ai bon appétit ; vous avez de l'esprit, je n'en manque pas ; vous aimez la joie, je ne demande qu'à rire. Vous voyez donc que nous sommes faits l'un pour l'autre. (Montrant l'alguazil.) Je m'en rapporte à ce gros réjoui.

L'ALGUAZIL, froidement.

Ah ! il me trouve gros réjoui? Cet homme-là est badin ; nous serons bien ensemble.

CARAMBOLA.

D'ailleurs je chante, je bois, je danse, j'accommode une *olla podrida* à miracle, et je la mange encore mieux ; laissez faire.

TORRIBIO, riant.

Ah ! il a le mot pour rire? tu seras des nôtres.

L'ALGUAZIL.

Il sera des nôtres; c'est dit... Dansons et réjouissons-nous.

Mme GONZALÈS.

Mais que disiez-vous donc en entrant ?

TORRIBIO.

Vous allez le savoir. En allant chez le rôtisseur, qui demeure à l'autre bout du village, nous avons rencontré dans le chemin creux qui longe le petit bois, une espèce d'homme qu'à sa tournure nous avons pris pour un bandoléro. En nous voyant deux, le coquin a voulu tourner bride et nous éviter; mais sans lui donner le temps de se reconnaître, nous sommes tombés sur lui. Ah ! ah ! lui de crier... et son cheval de s'enfuir... Ah ! ah ! il fallait voir !

L'ALGUAZIL, froidement.

C'était en effet très-plaisant, et je ris encore rien que d'y penser, eh ! eh ! eh !

TORRIBIO.

Vous voyez que nous nous en sommes bravement tirés, nous et nos provisions.

(Il montre le panier où sont les provisions, les bouquets, les verres, etc.)

Mme GONZALÈS.

Que vois-je? Ah ! quelle aimable galanterie !

TORRIBIO, lui offrant un bouquet.

N'est-ce pas aujourd'hui votre fête ?

AIR : Traitant l'Amour sans pitié. (Voltaire chez Ninon.)

Trois fleurs forment ce bouquet,
Acceptez-le, je vous prie ;
Car c'est une allégorie
Qui peint un amour discret.
Ce myrte-là se propose
De célébrer cette rose.

Vient l'Iris qui lui dit : ose.
Il s'approche avec effroi...
Aisément on le devine,
La rose, c'est vous, voisine,
Le tendre myrte, c'est moi.

Mme GONZALÈS.

Ah ! que c'est délicat !

CARAMBOLA.

Allons, seigneur...

(Il verse à boire à l'alguazil.)

AIR de Six mois d'absence.

La folie est de tous les âges ;
De jouir soyons donc jaloux :
Il est toujours temps d'être sages,
Quand on ne peut plus être fous.

L'ALGUAZIL, plaçant une chaise.

Ici je vais être à merveille.

TORRIBIO.

Je veux m'enivrer en ce jour
Entre l'amour et la bouteille,
Entre la bouteille et l'amour.

TOUS.

La folie est de tous les âges, etc.

L'ALGUAZIL.

Ce petit doigt de vin m'a tout émoustillé... Si je m'y mets une fois, comme nous allons rire ! Allons, ma voisine, un petit air de fandango... je me sens en gaîté.

Mme GONZALÈS.

Seigneur bachelier, jouez-nous un boléro ou une danse française ?

CARAMBOLA.

Volontiers. Voulez-vous un rigodon ? j'en ai un de ma composition que j'ai arrangé...

L'ALGUAZIL.

Va pour un rigodon!

CARAMBOLA, chante en s'accompagnant de la guitare.

AIR : Lon, lan, la derirette.

Premier couplet.

Pour fléchir la plus cruelle,
Amour fit le rigodon ;
C'est par lui que mainte belle
S'trémousse sur le gazon.
Et zon, zon, zon, zon,
Mademoiselle,
Allez donc,
Un rigodon.

Deuxième couplet.

Dame que l'plaisir enflamme,
Parfois danse à l'unisson ;
Mais lorsque danse la femme,
Le mari paye le violon.
Et zon, zon, zon, zon,
Sautez, madame,
Allez donc,
Un rigodon.

(Ils dansent.)

Troisième couplet.

Sur la fin de sa carrière,
Cherchant à r'prendre le ton,
On voit l'antique douairière
Dire encore au vieux barbon :
Et zon, zon, zon, zon,
Sautez, cher père,
Allons donc,
Un rigodon!

(Au milieu de la danse, on entend frapper rudement. — Grand silence.)

GONZALÈS, en dehors.

Holà ! ho! ma femme, c'est moi.

Mme GONZALÈS.

Ah! malheureuse que je suis... c'est mon mari!

AIR : Au clair de la lune.

Quel retour funeste !
Cachez-vous céans ;
Quant à moi, je reste
Pour gagner du temps.

TORRIBIO.

Le diable l'emporte!

CARAMBOLA.

J'avais si beau jeu !

GONZALÈS

Ouvre donc la porte,
Pour l'amour de Dieu!

CHRISTINA, en dehors.

Est-ce que vous n'entendez pas? On frappe ; ça m'a réveillée en sursaut.

Mme GONZALÈS.

A l'autre, maintenant! Eh ! c'est bon. (Se mettant au balcon.) Qui est-ce qui est là?

GONZALÈS, en dehors.

Le seigneur Gonzalès.

Mme GONZALÈS.

Ah! c'est toi, mon ami ! (A part.) Quel contre-temps!

(Pendant ce colloque, Torribio et l'alguazil ont porté la table dans la pièce du fond, et y restent cachés. Carambola, après avoir quelque temps cherché, se cache dans le cabinet où est déjà Scipion.)

SCÈNE XII.

Mme GONZALÈS, CHRISTINA, GONZALÈS.

Mme GONZALÈS.

AIR. Voyage, voyage désormais qui voudra. (*Azémia.*)

Ah ! que j'avais d'impatience,
Mon cher époux, de te revoir !
Mais, cependant, sur ta présence
J'étais loin de compter ce soir.
Quel accident contraire
Rend tes pas superflus ?
Dis-moi par quel mystère...

GONZALÈS, se jetant dans un fauteuil.

Je n'en puis plus !
Laisse-moi respirer, ma chère.
Va, de longtemps on n'en verra
Comme celui-là.

CHRISTINA.

Qu'est-ce donc cela ?
Mon petit papa,
Contez-nous donc ça.

Mme GONZALÈS.

Paix là ! paix là !

GONZALÈS.

Que sais-je ? des bandoléros, des bâtons... C'est décidé, je ne quitte plus mes foyers.

Voyage, voyage désormais qui voudra.

Mme GONZALÈS.

Ah ! mon Dieu ! comme te voilà fait !

(Gonzalès est dans le plus grand désordre, crotté, poudreux, etc.)

GONZALÈS.

Fait ! dis donc plutôt défait... Ne suis-je pas bien pâle, dis-moi ?

Mme GONZALÈS.

Mais, enfin, que t'est-il arrivé ?

GONZALÈS.

Je passais tranquillement dans le chemin creux, lorsque je vis venir à moi deux hommes, qu'à leur physionomie je pris pour des bandoléros : je voulais les éviter ; ma bête ne le voulut pas, et alla droit à eux.

Mme GONZALÈS, à part.

O ciel ! mais c'est l'aventure de Torribio !

GONZALÈS.

Alors, sans aucune conversation préliminaire, ils tombent sur mon cheval.

Mme GONZALÈS.

Que sur le cheval ?

GONZALES.

Et sur moi, puisque j'étais sur lui.

AIR : L'hymen est un lien charmant. (Léonce.)

Sur le maître et sur le cheval,
Sur le cheval et sur le maître,
Ils frappent, sans vouloir connaître
Quel est le maître ou l'animal.
Entre les deux tout se partage
Avec une telle équité,
Que, grâce à leur aveugle rage,
Je n'ai pas été mieux traité
Que mon compagnon de voyage.

Mme GONZALÈS et CHRISTINA.

Ah ! Dieu !

GONZALÈS.

Voilà mon aventure en gros. (Remuant les épaules.) Je te passe les détails. Mais toi, qu'as-tu fait en mon absence? Personne n'est-il venu te voir ?

Mme GONZALÈS.

Oh ! personne, depuis ton départ.

CHRISTINA, bas à sa mère.

Ah! cependant, ce bach...

Mme GONZALÈS.

Taisez-vous, péronnelle!

(On entend tomber un meuble dans le cabinet où sont Carambola et Scipion.)

Mme GONZALÈS et CHRISTINA, à part.

L'imprudent!

GONZALÈS.

Quel est ce bruit?... Quelqu'un est dans le cabinet... N'as-tu pas entendu comme moi?...

Mme GONZALÈS, tremblante.

Moi?... non; et toi, Christina?

CHRISTINA.

Ni moi.

GONZALÈS.

Cependant je suis bien sûr...

CHRISTINA.

Peut-être la fenêtre est-elle ouverte, et le vent aura renversé...

GONZALÈS.

Il est vrai qu'il fait un vent affreux.

(On entend Carambola qui s'embarrasse dans une chaise, et qui dit :)

CARAMBOLA.

Maudite chambre! on n'y voit goutte.

CHRISTINA, à part.

C'est Scipion!

Mme GONZALÈS, à part.

C'est Carambola!

GONZALÈS, tremblant et s'efforçant de paraître en colère.

Cette fois, ce n'est point le vent... c'est bien la voix d'un homme.

Mme GONZALÈS.

Mon ami, je puis t'assurer que j'ignore...

GONZALÈS, à Christina.

Et vous, mademoiselle, parlerez-vous?

CHRISTINA, tremblante.

Allons, puisqu'il faut tout avouer, c'est moi qui, ce soir, ai reçu, malgré votre défense... Oh! je vous en prie, ne me grondez pas.

Mme GONZALÈS, vivement et avec un coup d'œil expressif.

Comment ! ce bachelier auquel j'avais refusé un asile?

CHRISTINA, saisissant promptement son idée.

Oui... oui, maman, ce bachelier; c'est lui-même. Comme il me faisait pitié, je l'ai fait entrer là sans vous en prévenir.

Mme GONZALÈS, bas.

Charmante enfant! (Haut.) Voyez la petite sotte! Mais où est-il, ce bachelier?

GONZALÈS.

Oui, où est-il? J'aime à exercer l'hospitalité, et si... C'est qu'il m'a fait presque peur!

CHRISTINA, allant vers le cabinet.

Venez, seigneur Carambola; on ne m'en veut pas de ce que je vous ai fait entrer sans permission. (Bas.) Vous m'entendez?

CARAMBOLA, paraissant.

J'entends.

SCÈNE XIII.

Les mêmes; CARAMBOLA.

CARAMBOLA, à part.

Le maudit homme! Il avait bien besoin de venir pour nous empêcher de souper. (Haut.) Si j'avais su, seigneur,

que le maître de cette maison fût céans, je me serais empressé... (A part.) Oh! j'en tâterai à quelque prix que ce soit!

GONZALÈS.

Mais, il a bonne tournure.

CARAMBOLA, regardant Gonzalès.

Eh! mais, ne me trompé-je point? je vous ai vu à Salamanque.

GONZALÈS.

Il est vrai que j'y ai été deux fois.

CARAMBOLA.

Eh! oui... cet air distingué... cette physionomie savante... J'y suis! vous êtes sans doute un des docteurs de la Faculté de médecine.

GONZALÈS.

Ah! c'est trop d'honneur... je suis Gonzalès, barbier chirurgien, tout simplement.

CARAMBOLA.

C'est ce que je voulais dire. Quoi! vous seriez ce fameux Gonzalès dont tout Salamanque vante les cures merveilleuses... l'esprit... l'érudition...

GONZALÈS.

Eh! eh! eh! la ville de Salamanque est mille fois trop honnête... Du reste, je suis ce Gonzalès dont vous parlez... (A part.) Ce jeune homme-là a une manière de s'exprimer qui prévient en sa faveur.

CARAMBOLA.

Parbleu! monsieur, je serais charmé de posséder votre amitié.

GONZALÈS.

Et moi, ravi... Mais si vous voulez, nous allons faire plus ample connaissance le verre à la main... Je me sens là un appétit...

CARAMBOLA.

Monsieur a fait de l'exercice?

GONZALÈS.

Mais on m'en a fait faire pas mal. (A sa femme.) Ma femme, donne-nous donc quelque chose à manger?

Mme GONZALÈS.

Mon ami, tu sais bien que je n'attendais pas... et je n'ai rien.

GONZALÈS.

Voilà qui est fâcheux... A l'heure qu'il est tout est fermé.

CARAMBOLA.

Ma foi, mon cher hôte, puisque vous n'avez rien à me donner, il faut que ce soit moi qui vous régale : apprenez qu'il ne tient qu'à moi d'avoir en ce moment un repas complet et un vin délicieux.

Mme GONZALÈS, à part.

O ciel ! que veut-il dire ?

GONZALÈS.

Et qui vous donnera tout cela?

CARAMBOLA.

Qui? Mon art ; mais la crainte de la justice me lie les mains.

GONZALÈS, effrayé.

La justice !... Serait-ce encore un bandoléro ?

CARAMBOLA.

Eh ! non, apprenez que je suis un fameux nécromancien, et si vous voulez, je vais me faire apporter ici par deux diables une table garnie de provisions.

CHRISTINA.

Des diables ici ! Jésus Maria ! quelle horreur !

Mme GONZALÈS, à part.

J'ai le sang tout glacé en pensant à ce qu'il veut faire.

GONZALÈS.

Oh ! pour moi, je n'oserai jamais...

Mme GONZALÈS.

Sans doute, seigneur bachelier... il doit y avoir trop de danger...

CARAMBOLA, bas.

Aucun, si vous êtes discrète.

GONZALÈS, indécis.

Cependant, s'il n'y a pas de danger, je serais curieux de voir quelle figure ont les dîners de ces messieurs... Vous m'assurez que les mets sont copieux et délicats ?

CARAMBOLA.

Nous pouvons demander la carte... ou plutôt, c'est aujourd'hui la fête de madame, voulez-vous un pâté superbe, garni de fleurs ?

GONZALÈS.

Me voilà presque déterminé... mais pourvu que vos diables n'aient rien d'affreux dans la physionomie...

CARAMBOLA.

Voulez-vous que je les fasse paraître sous la figure de l'alcade de ce village et de l'alguazil son ami ?

Mme GONZALÈS, à part.

Je suis morte ! il va tout découvrir... (Bas à Carambola.) Monsieur, vous avez donc juré de...

CARAMBOLA, à part.

Eh ! non, je veux vous sauver.

GONZALÈS.

Les pauvres gens ! Quoi ! il serait permis à des diables d'emprunter leur figure ?

CARAMBOLA.

Sans doute. Une autre forme leur serait peut-être plus difficile à prendre, mais de diable à alguazil il n'y a que la

main ; et cela va se faire presque sans métamorphose. Silence ! je commence.

AIR : Noirs habitants de la nuit éternelle. (Le Sorcier. — PHILIDOR.)

Noirs habitants de la nuit infernale,
Farfadets joyeux et friands ;
Vous qui protégez les gourmands,
Les sous-fermiers et les traitants,
C'est un ami que ce soir je régale.
Entrez. (*Quater.*)
Dans un instant vous les verrez :
Ils s'élancent,
Ils s'avancent :
Rien ne balance
Ma puissance.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; TORRIBIO, L'ALGUAZIL.

(Ils ouvrent tout à coup la porte du fond, et apportent la table servie et éclairée.)

CARAMBOLA.

AIR des Sauvages. (Les Indes galantes.)

Bon !
Messieurs les démons !

GONZALÈS, regardant à travers ses doigts.

Mais ce régal
N'est pas trop mal;
Ceci, surtout,
Serait de mon goût,
Ah ! si j'osais,
J'en tâterais :
Ce mets friand
N'a pas l'air effrayant.

TORRIBIO et L'ALGUAZIL, dansant devant la table, en diables d'Opéra.

Gniac !
J'ai dans mon bissac
Plus d'un micmac...
De Rome à Cognac...

CARAMBOLA.

C'est assez, c'est assez!

GONZALÈS.

Comme ils ressemblent à l'alcade et à l'alguazil !

CHRISTINA.

Mais ils ne sont pas trop laids.

GONZALÈS.

Oui, pas mal... la beauté du diable ! Voilà qui est vraiment admirable.

CARAMBOLA.

A boire!

(L'alcade et l'alguazil versent à boire à Gonzalès, qui fait divers lazzis avant d'accepter.)

AIR : Dans la paix et l'innocence. (Le Club des bonnes gens.)

Notre vin est loin, sans doute,
De celui qu'on boit chez eux ;
Et l'enfer que l'on redoute
N'est que la cave des cieux.
(A part.)
Il est dupe de la fraude...

GONZALÈS, après avoir bu.

Ce qu'on ne croira jamais,
C'est qu'une cave aussi chaude
Puisse tenir le vin frais.

CARAMBOLA.

Allons, mettons-nous à table.

GONZALÈS.

Est-ce qu'ils vont souper avec nous? Ce n'est pas que je sois fier...

CHRISTINA.

Est-ce que les diables mangent ?

TORRIBIO.

Oui, vraiment, il y en a qui mangent ; et nous sommes de ceux-là.

L'ALGUAZIL.

Pour moi, j'ai une faim d'enfer.

GONZALÈS.

Je le crois bien.

(Ils vont pour s'asseoir.)

CARAMBOLA.

Un instant ! il me vient une idée. Ce n'est là qu'un simple souper ; si nous en faisions un repas de noces?

TOUS.

Comment ça?

CARAMBOLA.

En mariant votre fille ; car je m'intéresse à elle, ainsi qu'à toute la famille, et je veux terminer cette affaire avant mon départ.

GONZALÈS.

Quelle bonté !

CARAMBOLA.

Mon art m'apprend qu'elle aime Scipion Torribio... Je les unis ensemble. (A madame Gonzalès.) Je sais ce que vous allez dire : Scipion est trop jeune, il n'a pas d'état ; mais je promets de faire quelque chose pour eux, et vous sentez qu'avec ma protection...

GONZALÈS.

Il n'y a pas de doute : avec une protection comme celle-là, on peut aller à tout...

Mme GONZALÈS, bas.

Mais, monsieur, quel motif peut vous engager?...

CARAMBOLA.

Silence ! ou je vais parler... et si je prononce certaines paroles...

Mme GONZALÈS.

Mais on ne traite pas ainsi ces sortes d'affaires. Certainement je ne refuse pas, mais encore faut-il que le fils soit ici... (Avec intention.) que le père y soit, qu'on puisse avoir son consentement.

GONZALÈS.

Elle a raison... il faut la vraie signature, et monsieur ne peut pas avec sa griffe...

CARAMBOLA.

Si ce n'est que le consentement du père, la présence du fils ; tout cela n'est qu'un jeu pour moi, et d'un coup de baguette...

Mme GONZALÈS.

Je vous prends au mot ; et puisque rien ne vous est impossible, si vous pouvez, à l'instant, mais je dis à l'instant même, remplir ces deux conditions, je donne mon consentement.

TORRIBIO, à part.

Voilà le sorcier un peu embarrassé.

CARAMBOLA.

J'accepte.

L'ALGUAZIL, à part.

Comment va-t-il faire ?

CARAMBOLA, à Torribio.

Alla Boraka Astaroth, mon génie familier, je vous ordonne de vous rendre à l'instant chez Torribio, et d'en rapporter le contrat tout dressé et tout signé : allez !...

(Musique. — Torribio entre dans le cabinet.)

GONZALÈS.

J'aurais bien voulu le voir sortir par le trou de la serrure.

CARAMBOLA.

Il fallait donc le dire ; ça ne me coûtait pas plus.

Mme GONZALÈS.

A la bonne heure ! mais il nous faut Scipion, et il est à Salamanque.

CARAMBOLA.

Dix lieues ! c'est une bagatelle.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la Vielleuse.*

Il est amoureux et tendre
(Haussant la voix.)
Et sans peine il doit m'entendre.
Turc, Indien, Persan, Chinois
Obéissent à ma voix.
Ma puissance est infinie ;
Et fût-il au Kamtchatka,
L'amour ainsi qu' la magie
N'connaissent pas ces distanc's-là.

(Musique. — Torribio sort du cabinet, le contrat à la main.)

GONZALÈS.

Ma foi ! c'est l'écriture du compère !

CARAMBOLA.

Maintenant...

Mme GONZALÈS.

Son assurance m'effraie.

CARAMBOLA.

AIR du *Port Mahon.*

Toi dont l'obéissance
Prouva
Déjà
Ma toute-puissance,
Montre par sa présence
Comme en un tour de main
Un lutin
Fait soudain
Du chemin.

Que Scipion à l'instant
Paraisse... ou, par Satan!
Redoute ma colère;
Mais... oui,
C'est lui!
Le charme s'opère.
Sous moi tremble la terre,
Belzébuth me dit là:
Le voilà!

SCÈNE XV.

LES MÊMES; SCIPION.

SCIPION.

Me voilà!

TOUS, dans le plus grand étonnement.

Le voilà!
Le voilà!

Ensemble.

AIR : O ciel! la plaisante aventure! (*La Belle au bois dormant.*)

Mme GONZALÈS, TORRIBIO, L'ALGUAZIL, GONZALÈS.

O ciel! quel est donc ce mystère
Qu'en vain je cherche à concevoir?
Il parle, et la nature entière
Semble obéir à son pouvoir.

SCIPION et CHRISTINA, à part.

Je comprends fort bien ce mystère;
Rien ne résiste à son pouvoir,
Il parle, et la nature entière
Semble obéir à son pouvoir.

CARAMBOLA, gravement.

Un tel prodige est un mystère
Qu'en vain on voudrait concevoir;

Je commande au ciel, à la terre,
Rien ne résiste à mon pouvoir.

Mme GONZALÈS, réfléchissant.

Oui, l'aventure est incroyable.

GONZALÈS.

De Scipion c'est bien le portrait.

TORRIBIO, à part.

Serait-ce un sorcier véritable ?

L'ALGUAZIL, à part.

Et serais-je un diable en effet ?

TOUS.

O ciel ! quel est donc ce mystère
Qu'en vain je cherche à concevoir ?
Il parle, et la nature entière
Semble obéir à son pouvoir.

CHRISTINA et SCIPION, à part.

Grands Dieux ! protégez son audace.

CARAMBOLA, à Mme Gonzalès.

Hésiteriez-vous, à présent ?

Mme GONZALÈS, à part.

Il faut céder de bonne grâce,
Quand on ne peut faire autrement.

(Unissant Scipion et Christina.)

TOUS.

Formez donc cet hymen prospère ;
Ce qu'il veut, il faut le vouloir,
Puisque dans la nature entière
Rien ne résiste à son pouvoir.

CARAMBOLA.

Je vous demande le plus profond secret sur tout ce qui vient de se passer.

GONZALÈS.

Je vous le promets.

VAUDEVILLE

AIR du vaudeville des *Baladines*.

CARAMBOLA.

Malgré l'envie
Et ses traits,
Gai, gai, vive la magie !
Je veux chanter désormais :
Gai, gai, vive ses secrets.

TOUS.

Malgré l'envie, etc.

SCIPION.

Grâces à votre art tutélaire,
Je vais enfin me marier.
Pour être heureux que faut-il faire ?
Dites-le moi, seigneur sorcier.

CARAMBOLA.

De peur d'accidents fâcheux,
Gai, gai, tiens-toi ferme, ferme ;
Et si tu fais encor mieux,
Gai, gai, ferme les deux yeux.

TOUS.

Honneur à ce grand sorcier !
Gai, gai, vive la magie !
Désormais je veux crier :
Gai, gai, vive le sorcier !

GONZALÈS.

Mais cependant, daignez m'entendre,
Si l'on y voyait malgré soi,
Alors quel moyen faut-il prendre ?
Seigneur sorcier, dites-le-moi.

CARAMBOLA.

Il faut prendre, mon ami,
Gai, gai, vite prendre, prendre
Sans regret et sans souci,
Gai, gai, prendre son parti.

TOUS.

Honneur à ce grand sorcier! etc.

CHRISTINA.

Vous dont le rare savoir-faire
Range l'univers sous sa loi,
Comment captiver le parterre?
Seigneur sorcier, dites-le-moi.

CARAMBOLA, à Christina.

Le plus grand magicien,
Ma chère,
C'est le parterre;
Hélas! mon pouvoir n'est rien,
Si de lui je ne le tien.

TOUS.

Honneur à ce grand sorcier! etc.



LA MORT

ET

LE BUCHERON

FOLIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 20 Mai 1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN, bûcheron*	MM. Laporte.
LE MARQUIS DE BETACORNELIO	Édouard.
COBARDO, médecin du marquis	Réné.
PEDRILLO, lazzarone	Justin.
LE GÉNIE	Mmes Arsène.
ZERBINE, nièce du médecin Cobardo	Minette.

Lazzaroni. — Chasseurs. — Paysans, etc.

En Italie.

* Ce rôle était joué par *Laporte* avec le masque traditionnel d'Arlequin. — En province, ce rôle peut être joué sans masque par un comique.



LA MORT

ET

LE BUCHERON

L'amour s'en va toujours trop vite,
Et la mort vient toujours trop tôt.

ACTE PREMIER

Une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, arrivant avec des fagots sur le dos.

AIR : Votre pavillon m'enchante. (*Monsieur Guillaume.*)

Je tombe de lassitude,
Je suis peu fait à ce poids,
Et trouve qu'il est bien rude
De porter ainsi du bois.
Tant d'autres que je vois,
Ce que c'est que l'habitude,

En portent ici-bas,
Que ça ne fatigue pas !

A peine aurai-je la force de regagner ma chaumière... ces fagots, c'est lourd... c'est dur comme du bois... (Il s'assied et se met à pleurer.) Hi ! hi ! hi !... Pauvre Arlequin, je ne fais que pleurer, c'est mon seul amusement ; moi le fils du plus célèbre médecin de Bergame, me voilà devenu homme des bois... un garçon d'esprit comme moi, obligé de vivre avec des bêtes!... Dans le monde on me trouvait aimable, toutes les femmes disaient que j'étais joli garçon ; j'étais bien de leur avis... Mais quand j'ai eu mangé la succession de mon père, elles ont prétendu que je n'avais plus d'esprit et que j'étais laid.

AIR de Une Heure de mariage.

Quand les destins me souriaient,
Quand ma cave était bien garnie,
Mes bons amis entretenaient
Et mon ivresse et ma folie ;
Mais quand mon bonheur fut usé,
Je vis partir leur troupe avide,
Et je me trouvai dégrisé
Lorsque la bouteille fut vide.

Tout le monde me fuyait... excepté mes créanciers, qui, au contraire, mettaient tant d'assiduité dans leurs visites, que j'ai été obligé de leur faire dire par le portier que je n'y étais pas, et de venir me cacher dans ces bois, où je voudrais en vain les oublier ; car j'ai toujours conservé leur mémoire... dans ma poche... C'est tout ce qui me reste de mes richesses... Voici la note du traiteur : Fourni à M. Arlequin, pour macaroni au parmesan, deux mille francs. (Flairant le papier.) Il était bien bon, et tant que j'ai eu de l'argent, il a été le premier payé... Mémoire du rôtisseur : Fourni pour ortolans, quatre mille francs... Ils étaient bien gras... Mémoire du pâtissier : Pour tartes aux confitures, six mille francs... Je l'ai bien mangée, ma for-

tune... Ah! si l'on pouvait vivre de souvenir!... Mais non, et sans cette petite fille qui, l'autre jour, partagea son déjeuner avec moi... Elle est bien jolie, et si je n'avais pas tant de chagrins, je serais bien tenté d'en devenir amoureux... mais, est-ce que j'ai le temps?... Vivre sans joie, sans amour, autant mourir... Eh bien, oui, mourons! Qu'est-ce que je fais ici-bas? Il se trouvera toujours assez de gens sans moi qui feront des fagots.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra comique.*)

Oui, je vais quitter à l'instant,
Sans regrets, ce monde perfide!
D'ailleurs un motif important
A m'en séparer me décide:
Il faut, ici, bon gré mal gré,
Travailler la journée entière;
Quand je serai mort, je pourrai
Passer mes jours à ne rien faire.

Allons! c'est décidé... Ne m'en veux pas, mon pauvre Arlequin, donne-moi une poignée de main.

AIR : Allons chercher fortune ailleurs.

Afin d'oublier à jamais
L'ingrate beauté que j'aimais,
Pour attraper mes créanciers
Et dérouter tous les huissiers,
Pour me donner un instant de repos,
Me dispenser de porter mes fagots,
O mort, ma voix t'implore ici!
O mort, viens finir mon souci!

SCÈNE II.

ARLEQUIN, LE GÉNIE, sous la figure d'une belle femme, une faux d'argent à la main.

LE GÉNIE, achevant l'air.

Me voici! (*Bis.*)

ARLEQUIN.

Ohimè ! c'est fait de moi...

LE GÉNIE.

AIR de la Belle Fermière.

Tu réclames mon secours
Pour sortir de ton esclavage,
A ta voix soudain j'accours
Et j'applaudis à ton courage.
Avec soin l'on fuit mes pas ;
Et j'ai peu d'amants, hélas !
Pourtant des beautés d'ici-bas
Je suis la moins cruelle,
Je viens toujours quand on m'appelle. (*Bis.*)

Cette vie est un bal que le hasard commence, que l'amour embellit, et que la mort termine.

ARLEQUIN.

Je n'aurais pas été fâché de danser encore un peu.

AIR : On se déguise à la ronde.

L'affaire devient très-grave.

LE GÉNIE.

Tu baisses les yeux, je crois ?

ARLEQUIN, à part.

On en a vu de plus braves
Y regarder à deux fois.

LE GÉNIE.

Mais quelle est donc ton envie ?
Pourquoi m'appeler si haut ?

ARLEQUIN.

C'est pour m'aider, je vous prie,
A recharger mon fagot. (*Bis.*)

LE GÉNIE.

Très-volontiers.

(Elle lui remet le fagot sur les epaules.)

ARLEQUIN.

Prenez garde, ne me touchez pas... Rien que de sentir les approches de la mort, ça me donne le frisson... A présent, je vous en prie, que je ne vous retienne pas... Vous devez avoir des affaires.

LE GÉNIE.

Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Mais je vais me promener, et je vous conseille d'en faire autant... (A part.) Je n'ose la regarder... (Il fait quelques pas pour sortir ; en se retournant il aperçoit la Mort, et s'arrête tout à coup.) Oh! sango lémi, la belle femme !... Vous qu'on disait si laide !

LE GÉNIE, souriant.

Tu ne sais donc pas qu'il y a bien des espèces de mort ?

AIR : J'aime ce mot de gentillesse. (*Gentil-Bernard.*)

Pour une âme peu généreuse,
La mort a des traits effrayants ;
Elle est terrible, elle est affreuse
Pour les pervers, pour les méchants ;
Elle est douce quand on l'éprouve
Pour sa maîtresse et ses amis,
Elle est belle quand on la trouve
Pour son prince et pour son pays.

ARLEQUIN.

Mais pour moi, qui voulais mourir par misère, pourquoi avez-vous fait tant de frais de toilette ?

LE GÉNIE.

Toi, c'est différent, c'est par reconnaissance : ton père était médecin, et il a tant fait pour moi, que je puis bien faire quelque chose pour son fils ; voyons, qui t'obligeait à implorer mon secours ?

ARLEQUIN.

J'ai des créanciers qui me poursuivent, car il semble que ces coquins-là ne prêtent de l'argent que pour avoir le plaisir d'en demander.

LE GÉNIE.

J'entends, tu leur as fait durer le plaisir longtemps.

ARLEQUIN.

Du reste, je n'ai pour tout bien que l'existence.

LE GÉNIE.

C'est bien peu.

ARLEQUIN.

C'est beaucoup pour moi, qui n'ai que cela pour vivre.

LE GÉNIE.

Tu voulais cependant t'en débarrasser.

ARLEQUIN.

C'est que je croyais que vous ne me prendriez pas au mot.

LE GÉNIE.

Je vois que tu es franc, et je veux bien t'accorder ma protection.

ARLEQUIN.

Une belle protection que la vôtre ! Tout ce que vous pouvez faire, c'est de ne pas me tuer !

LE GÉNIE.

Ah ! tu crois? je veux bien te prouver le contraire. Écoute, prends l'état de ton père, fais-toi médecin; étant protégé par moi...

ARLEQUIN.

Diavolo ! il est vrai qu'ayant la Mort dans ma manche...

LE GÉNIE.

J'épargnerai tes malades.

ARLEQUIN.

Mais encore, faut-il qu'un docteur sache un peu de médecine, ne fût-ce que pour le décorum !

LE GÉNIE.

AIR : Femmes voulez-vous éprouver. (*Le Secret.*)

On peut s'en passer aisément.
Tous ces grands docteurs que l'on cite,
Au hasard seul doivent souvent
Et leur succès et leur mérite;
Aussi j'ai toujours approuvé
Ces médecins pleins de droiture
Qui, lorsqu'un malade est sauvé
En rendent grâce à la nature.

ARLEQUIN.

Il faut au moins pouvoir donner quelques recettes.

LE GÉNIE.

N'est-ce que cela?

(Elle frappe avec sa faux, il sort de terre un sac.)

AIR du vaudeville de *Nice.*

Pour briller dans ce nouvel art,
Prends ce sac d'ordonnances,
Tu n'as qu'à puiser au hasard,
Et moque-toi des chances.

ARLEQUIN.

Oui, s'il vient un malade, crac,
Je mettrai la main dans le sac.
Et je lui dirai sans mic-mac,
Dieu te la donne
Bonne !

Ainsi, quoi qu'il arrive, me voilà sûr que mes malades ne mourront jamais ?

LE GÉNIE.

Jamais !... non pas, et que diraient leurs héritiers ?... Il faut de la justice.

ARLEQUIN.

C'est vrai, il faut que tout le monde vive.

LE GÉNIE.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, le moment arrive où chaque mortel me voit paraître à son chevet.

ARLEQUIN.

Ah ! quand vous paraissez au chevet, c'est mauvais signe.

LE GÉNIE.

C'est fini, le médecin n'a plus rien à faire ; et quand tu me verras paraître à la tête d'un de tes malades... ton sac te deviendra inutile.

ARLEQUIN.

Eh bien, tâchez de venir à mon oreiller le plus lentement qu'il vous sera possible. Un mot encore : si jamais vous rencontrez Zerbine...

LE GÉNIE.

Qu'est-ce que Zerbine?

ARLEQUIN.

C'est ma bonne amie, la nièce del signor Cobardo, qui demeure au château d'un grand seigneur, ici près.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Faites que votre faux terrible,
Épargne le fil de ses ans ;
Et que l'amour, s'il est possible,
Avec nous demeure longtemps.
Tous deux vous nous rendez visite,
Mais rarement comme il le faut :
L'amour s'en va toujours trop vite,
Et la mort vient toujours trop tôt.

LE GÉNIE.

Eh bien, je te promets de tarder longtemps.

Ensemble.

AIR : Mais enfin après l'orage.

ARLEQUIN.

Plus de soins, plus de murmures !
Par vous me voilà docteur,
Et de mes brillantes cures,
Je vous devrai tout l'honneur.

LE GÉNIE.

Plus de soins, plus de murmures,
Par moi te voilà docteur,
Et de tes brillantes cures,
Tu me devras tout l'honneur.

ARLEQUIN.

Frappez sur les ingrats,
Les méchants, les parjures,
Et l'ouvrage, ici bas,
Ne vous manquera pas.

Ensemble.

LE GÉNIE.

Plus de soins, plus de murmures, etc.

ARLEQUIN.

Plus de soins, plus de murmures, etc.

(Le génie sort.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, seul.

Ah ! la mort m'a rendu la vie. Sangodémi ! quel plaisir ! quelle joie ! j'en ai la fièvre. (Se tâtant le pouls.) Attendez donc... non, ça ne sera rien... Mais, j'y pense, elle a oublié de m'envoyer des pratiques. (On entend le son du cor.) C'est le seigneur du château voisin, le marquis de Betacornelio.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE MARQUIS, CHASSEURS.

LES CHASSEURS.

AIR de chasse.

Mes amis, redoublons d'adresse ;
Sur ce coteau que l'on voie affluer
Tout le gibier que Son Altesse
Veut bien avoir la bonté de tuer.

(On entend plusieurs coups de fusil.)

LE MARQUIS, arrivant, avec frayeur.

Ne tirez plus.

Pour les chasseurs, le plus beau de la fête
Est le moment où j'ai le plus d'effroi;
Quand ils sont prêts à tirer sur la bête,
J'ai toujours peur qu'ils ne tirent sur moi.

J'ai assez de chasse comme cela... Laissez-moi.

LES CHASSEURS.

Mes amis redoublons d'adresse, etc.

LE MARQUIS.

Je veux promener en ces lieux mes rêveries mélancoliques, cela me guérira peut-être !

(La suite du marquis sort.)

ARLEQUIN, à part.

Oh ! oh ! serait-ce déjà un malade que le sort m'envoie !

LE MARQUIS.

Ce ruisseau... ce bocage... le gazouillement des oiseaux; tout cela ne laisse pas de me faire faire des réflexions sur mon ménage.

AIR : Il faut qu' ça finisse comme ça.

Oiseaux, que votre sort est doux !

Vous êtes les maîtres chez vous !
Quand votre femme vous querelle,
Vous volez pres d'une autre belle.
Vous changez en toutes saisons,
Ou bien vous demeurez garçons,
Tandis que moi, dans mon ménage,
Depuis vingt ans j'enrage !
Oiseaux, que votre sort est doux!
Vous êtes les maîtres chez vous !

(Apercevant Arlequin.)

Mais quel est cet homme ?

ARLEQUIN, à part.

Allons, du front ! (Haut.) Monseigneur, je ne fais pas ordinairement mon éloge, mais comme il n'y a là personne pour le faire... je suis obligé de vous dire que je suis un célèbre docteur... et que j'ai des recettes pour toutes les maladies physiques et morales.

LE MARQUIS.

Toutes... Diable ! le médecin de mon château n'en sait pas si long... Je veux en essayer... Moi, par exemple, pourriez-vous me guérir?

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. (Lui prenant le pouls.) Je vous dirais bien ce que vous avez ; mais j'aime mieux que ce soit vous qui m'expliquiez vous-même...

LE MARQUIS.

Monsieur, j'ai une grande maladie... j'ai une femme...

ARLEQUIN.

Et y a-t-il longtemps que cette maladie-là vous tourmente ?

LE MARQUIS.

Jugez-en vous-même.

AIR du Ballet des Pierrots.

Souvent, le long de la semaine,

Je ne puis placer quatre mots !
Je mange peu, je bois à peine,
Et je n'ai jamais de repos.
Enfin, sauf une maladie
Dont ma femme pensa mourir,
Il n'est pas un jour de ma vie
Où j'aie un peu pris de plaisir.

Puisque vous avez des recettes contre tous les maux, ne pourriez-vous m'en enseigner une pour faire taire ma femme, et pour être le maître chez moi ?

ARLEQUIN, à part.

Ah, diable !... Il faut être plus que médecin pour cela, et cette ordonnance-là ne sera pas dans mon sac !

LE MARQUIS.

Si vous pouvez réussir, je vous promets deux cents écus d'or.

ARLEQUIN.

Deux cents écus d'or ! Attendez, vous me demandez une recette pour faire taire une femme. (Tirant un papier du sac.) Tenez, faites-lui prendre ceci.

LE MARQUIS.

Voyons, voyons. (Lisant.) Du cornouiller... Comment, le cornouiller a cette vertu-là ? Qui se serait attendu qu'un remède aussi simple... Ah ! le grand homme !... Mais comment le prendre ?

ARLEQUIN, à part.

Si j'en sais un mot... (Haut.) Il faut le prendre en bâton... J'ai justement là ce qu'il vous faut. (Lui donnant sa batte.) C'est d'une espèce de cornouiller que je me suis appliqué à composer moi-même.

LE MARQUIS.

Que de remerciements !... Et quelle est, s'il vous plaît, la manière de s'en servir ?

ARLEQUIN.

Au premier mot que dira votre femme, vous reculerez d'un pas, vous sortirez cet admirable spécifique, et en levant le bras droit bien haut, le bras droit, prenez bien garde, c'est nécessaire, vous lui en administrerez deux coups, zig, zag; et aussitôt elle se taira.

LE MARQUIS.

Voilà qui est prodigieux!... Et si elle ne se taisait pas?

ARLEQUIN.

Il faudrait redoubler la dose; si même elle tombait en pâmoison, il faudrait appliquer encore le remède; et elle reviendrait, vous entendez bien... Si vous craignez d'oublier, je vais vous écrire l'ordonnance...

LE MARQUIS.

Non, non, vous dites qu'il faut reculer d'un pas, lever le bras bien haut, et puis toucher. (Il frappe Arlequin.) Est-ce comme cela?

ARLEQUIN.

Prenez donc garde, je n'ai pas envie de devenir muet...

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Pardon, j'oubliais de vous dire
Qu'il faut le plus profond secret.
Si la moindre chose en transpire.
Le remède perd son effet.
Je crains quelque langue indiscrète.
Et si vous en disiez deux mots,
J'aurais grand'peur que ma recette
Ne me retombât sur le dos.

LE MARQUIS.

Je jure de n'en parler à personne, mais vous ne me quitterez pas; je veux que vous veniez avec moi au château.

ARLEQUIN à part.

Quel bonheur! je verrai Zerbine.

LE MARQUIS.

Si le spécifique produit l'effet que j'en attends, je ne mettrai pas de bornes à ma reconnaissance... et je veux d'abord vous présenter à mon médecin ordinaire, le seigneur Cobardo.

ARLEQUIN, *à part.*

L'oncle de Zerbine.

LE MARQUIS.

C'est un homme qui n'est jamais de l'avis de personne, excepté du mien, et qui a tant d'attachement pour mes intérêts qu'il dit du mal de tout le monde, excepté de moi... et tenez, c'est lui-même entouré de mes paysans.

SCÈNE V.

LES MÊMES; COBARDO, PAYSANS.

LES PAYSANS.

AIR : Ah! le bel oiseau, maman.

Écoutez-moi, grand docteur!
Je souhaite
Une recette.
Daignez, monsieur le docteur,
Compatir à mon malheur.

COBARDO.

Je ne traite que les grands;
Laissez vos jérémiades,
C'est bien à des paysans
Qu'il convient d'être malades!

LES PAYSANS.

Écoutez-moi, grand docteur, etc.

LE MARQUIS, *à Arlequin.*

Quand je vous le disais, il ne veut traiter que moi. (A Co-

bardo.) Mon cher Cobardo, je vous présente un grand homme, que mon étoile m'a fait rencontrer, c'est un confrère.

COBARDO.

Un confrère !...

LE MARQUIS.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

J'estime beaucoup sa science,
De son art je veux essayer.

COBARDO.

Qu'ai-je fait à Votre Excellence,
Pour me voir ainsi renvoyer !
Je cesse donc d'être votre Esculape ?

LE MARQUIS.

Non, je prétends vous garder tous les deux.

COBARDO.

Deux médecins!

ARLEQUIN.

Parbleu ! s'il en réchappe,
Il sera bien heureux.

COBARDO.

Mais je ne me trompe pas, c'est un homme qui fait des fagots; je l'ai rencontré deux ou trois fois dans la forêt.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas vrai, je suis bûcheron pour mon plaisir; ce sont des fagots de cornouiller.

COBARDO.

De cornouiller ou de chêne, qu'importe ?

LE MARQUIS.

Oh ! c'est bien différent.

ARLEQUIN.

Monseigneur sait bien que je suis médecin.

COBARDO.

Un médecin dans un pareil accoutrement, un habit de pièces et de morceaux... où est sa robe?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que je suis pauvre, et l'on juge ici les hommes sur leur habit. Eh bien! pour vous prouver que je ne tiens pas à l'argent, je veux obliger ces braves gens que vous avez rebutés, et je fais cadeau d'un petit écu à chacun de ces messieurs qui me fera l'honneur de l'accepter.

LES PAYSANS, *l'entourant et tendant la main.*

Nous le voulons bien.

COBARDO.

Serait-il vrai?

LE MARQUIS.

C'est un grand homme!

ARLEQUIN.

Voici comment. Je vends ordinairement toutes mes ordonnances six francs; mais, en considération de monseigneur, je les passerai toutes à trois livres : c'est un petit écu que je mets dans votre poche.

LES PAYSANS.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Quel désintéressement!

LES PAYSANS.

AIR du Nouveau Seigneur de village.

A moi monsieur, servez-nous à la ronde.

PREMIER PAYSAN.

V'là mon écu.

DEUXIÈME PAYSAN.

Monsieur, voilà le mien.

TROISIÈME PAYSAN.

Mon fils est mal.

QUATRIÈME PAYSAN.

Ma femme n'est pas bien.

CINQUIÈME PAYSAN.

Mon ane est mort.

SIXIÈME PAYSAN.

Moi j'ai perdu mon chien.

ARLEQUIN.

Rassurez-vous, j'en ai pour tout le monde.

LES PAYSANS.

Vraiment, c'est un autre docteur
Que le docteur de monseigneur,
Honneur (*Bis.*)
Au grand docteur!

COBARDO.

Paix, insolents!...

LES PAYSANS, à voix basse.

C'est vraiment un grand docteur.

LE MARQUIS.

C'est bon, c'est bon! rentrons au château! ma femme doit être levée. (A part.) Et je suis impatient d'appliquer le spécifique!

FINALE.

LES PAYSANS.

AIR de BOIELDIEU.

Eh! gaîment mes amis, chantons joyeux refrain,
Ranimons l'allégresse au son du tambourin.
Dès longtemps ce village
Veut un grand médecin.
Reprenons tous courage,
Puisqu'ici le destin
Amène enfin
Ce médecin.

ARLEQUIN.

Vouloir quitter la vie,

Ah ! ma foi, c'est folie ;
Souvent, je le vois bien.
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

Ensemble.

LES PAYSANS.

Eh ! gaîment mes amis, chantons joyeux refrain, etc.

COBARDO.

Hélas ! ils sont contents, et leur joyeux refrain
Ne fait en ce moment que doubler mon chagrin.
Dès longtemps ce village
Veut un grand médecin.
Ah ! j'étouffe de rage,
Quel bizarre destin
Amène enfin
Ce médecin !





ACTE DEUXIÈME

Une salle dans le château du marquis.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINE, seule.

Ah! mon Dieu! quel tapage dans le château! Monseigneur vient de revenir avec un célèbre docteur qu'il a ramassé dans les bois. Je ne sais ce qui va arriver; mais il s'est enfermé avec madame, et il a ordonné qu'on ne vînt pas l'interrompre. Monseigneur rit, mon oncle enrage; il a fait venir quatre lazzaroni; et je gagerais qu'il complote contre le nouveau venu. Ah! il a un bien mauvais caractère!

AIR : J'ai vu le Parnasse des Dames. (Rien de trop.)

Mon oncle jamais ne pardonne,
Et s'en va toujours se fâchant.
Je trouve si doux d'être bonne,
Pourquoi donc est-il si méchant?
Mon Dieu! riches comme nous sommes,
Doit-il se tourmenter ainsi?
Il veut du mal à tous les hommes...
Ah! je ne suis pas comme lui.

Tout le monde s'occupe ici de ce nouveau médecin. Si je pouvais pendant ce temps me rendre à la forêt!... Voilà bientôt six jours que je n'ai vu mon pauvre Arlequin. Il croira que je l'ai oublié... et cependant j'aime bien mieux

causer avec lui que de rester au château à étudier avec mon oncle !

AIR du Ménage de Garçon.

Fable, histoire, musique, danse,
Il m'apprend tout avec succès ;
Mais l'amour est une science,
Dont il ne me parle jamais...
Il ne peut donc voir avec peine
Qu'Arlequin veuille m'éclairer,
Il faut bien qu'un autre m'apprenne
Ce qu'il ne peut pas me montrer.

SCÈNE II.

ZERBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, à la cantonade.

C'est bon ! c'est bon, mon ami ! faites ce que je vous dis. Mettez six cailloux dans un seau d'eau fraîche, et prenez-en un verre tous les jours ; ça ne peut pas vous faire de mal. (Avançant et comptant de l'argent.) Ça va fort bien. J'ai déjà visité deux ou trois malades... Ah ! seigneur Cobardo, nous verrons qui des deux l'emportera dans la lutte que vous m'avez proposée.

ZERBINE, à part.

C'est, sans doute, ce grand docteur ?

ARLEQUIN, à part.

Sangodémi ! c'est ma jolie Zerbine.

ZERBINE, à part.

Ah ! mon Dieu, comme il lui ressemble !

ARLEQUIN.

Qu'est-ce, qu'y a-t-il ? Vient-on me consulter ?

ZERBINE.

Pardon, monseigneur; mais j'ai cru que c'était toi... que c'était vous qui étiez... (A part.) C'est la même voix... le même teint... (Haut.) Ah ! je t'en prie, dis-moi si c'est toi... si c'est vous qui êtes Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cet Arlequin ?

ZERBINE.

Un fort joli garçon.

ARLEQUIN.

Écoutez donc; ça pourrait bien être moi.

ZERBINE.

Et qui était amoureux !

ARLEQUIN.

Je le suis d'une charmante personne.

ZERBINE, baissant les yeux.

Et peut-on savoir, monsieur le docteur, de quel pays est cette personne ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas aisé à vous dire.

AIR : Dans ce salon où du Poussin. (*Florian.*)

On n'a jamais su, par malheur,
Quelle patrie était la sienne;
A ses yeux noirs, pleins de douceur,
On la croirait Italienne.
De la Française elle a l'esprit,
De l'Anglaise la taille fine,
Mais elle a le pied si petit
Qu'on peut la croire de la Chine.

(Prenant la main de Zerbine.)

AIR : L'avez-vous vu mon bien-aimé. (*La Fée Urgèle.*)

Ma bien-aimée est près d'ici ;
Ma main presse la sienne.

ZERBINE.

Quoi ! c'est toi ?... d'où vient, aujourd'hui,
Ta fortune soudaine ?

ARLEQUIN.

Par mes amis je suis trahi,
Par mes créanciers poursuivi,
Le genre humain
Me jure enfin
La haine la plus franche,
Et je me suis fait médecin
Pour prendre ma revanche !

ZERBINE.

Comment, tu as assez de talent pour être médecin ?

ARLEQUIN.

Tu vas en juger.

(Lui prenant le pouls.)

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

Votre pouls me dit, ma chère,
Que vous brûlez en secret.

ZERBINE.

Monsieur, je vois, s'y connaît ;
Eh bien, que faudra-t-il faire ?
Ordonnez, et vos avis
Par moi seront tous suivis.

ARLEQUIN.

J'ai pour cette maladie,
Plus d'un remède assuré
Et je vous en guérirai.

ZERBINE.

Oh ! non, je vous remercie,
Ce mal-là fait tant plaisir
Que j'aime mieux en mourir
Que d'en guérir.

SCÈNE III.

Les mêmes; COBARDO, il entre avec quatre LAZZARONI qu'il fait cacher dans un cabinet à gauche, et auxquels il a l'air de donner des instructions.

COBARDO, apercevant Arlequin.

Ce charlatan auprès de ma nièce!

ZERBINE, s'enfuyant.

Ah! mon Dieu, mon oncle!

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, COBARDO.

ARLEQUIN.

Elle est bien jolie, votre nièce... si vous vouliez seulement me la donner un peu en mariage...

COBARDO.

Quoi! vous l'aimez? (A part.) Ah! que je suis content, je pourrai donc lui faire de la peine! (Haut.) Touchez là, mon ami, mon cher confrère, vous pouvez vous vanter que vous ne serez jamais mon neveu.

ARLEQUIN.

Comment! et pourquoi donc ça?

COBARDO.

Pourquoi?... c'est que je ne puis souffrir de concurrents, et que je vous apprendrai à venir m'enlever mes pratiques... Ah! vous ne me connaissez pas!

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

Un rien me fait prendre la chèvre.
Un rien me fait sécher d'ennui,

Et je suis sûr que j'ai la fièvre
Quand je vois les succès d'autrui;
C'est avec dépit que je lorgne
Leur bonheur... et je sens qu'enfin,
Volontiers je deviendrais borgne,
Pour rendre aveugle mon voisin.

SCÈNE V.

LES MÊMES; LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Arlequin.

AIR : Verse encor.

Ah! docteur, docteur,
Mon cher docteur!
A vos soins je devrai le repos de ma vie.
Ah! docteur, docteur,
Mon cher docteur!
C'est à votre génie
Que je dois mon bonheur.

Ma femme, qui l'eût dit,
A perdu la parole.

COBARDO.

J'en perdrai l'appétit...

LE MARQUIS.

Ah! j'en perdrai l'esprit;
Elle n'ose crier,
Et c'est là le plus drôle.

COBARDO.

L'empêcher de crier!
Il faut qu'il soit sorcier.

Ensemble.

LE MARQUIS.

Ah! docteur, docteur, etc.

ARLEQUIN.

Ah! docteur, docteur,

Heureux docteur!
Tes richesses bientôt vont exciter l'envie.
Ah! docteur, docteur,
Heureux docteur!
C'est ton rare génie
Qui fera ton bonheur.

COBARDO.

Ah! docteur, docteur,
Maudit docteur!
Ta présence a détruit le repos de ma vie.
Ah! docteur, docteur,
Maudit docteur!
Ton prétendu génie
Excite ma fureur.

ARLEQUIN.

Ça a donc bien été?...

LE MARQUIS.

Elle a d'abord mal pris la chose.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle n'a pas l'habitude.

LE MARQUIS.

Mais j'ai redoublé la dose... et le remède a fait effet... ah! c'est fatigant.

COBARDO.

Pour elle?...

LE MARQUIS.

Non, pour moi.

CABARDO.

Que diable ça peut-il être?

LE MARQUIS.

C'est égal, je lui en ferai prendre souvent, car ce qu'il y a de drôle, c'est que ce remède-là m'amuse. (A Arlequin.) Aussi je vous prie d'accepter ces deux cents écus d'or.

COBARDO.

Aïe! ça m'arrache le cœur! (Il prend la bourse que le marquis

va donner à Arlequin.) Un moment, seigneur, cet homme n'est peut-être qu'un charlatan... parce qu'il a réussi une fois par hasard !...

LE MARQUIS.

Eh !... eh !... c'est vrai... c'est vrai.

COBARDO.

Je ne vous empêche pas de le récompenser, je vous demande seulement de l'éprouver. Il s'est vanté de guérir en un quart d'heure le malade le plus désespéré.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! il s'est vanté de cela ?

COBARDO.

Dieu merci, je ne manque pas chez moi de malades, j'ai là un échantillon de ce qu'il y a de mieux en fait de maladies incurables ; et s'il n'en vient pas à bout, c'est qu'il vous aura trompé, et je vous supplierai de le renvoyer.

LE MARQUIS.

A la bonne heure !

COBARDO.

Seigneur, j'entends mes malades, laissons-les ensemble.

LE MARQUIS.

Oui, nous reviendrons dans un quart d'heure, et s'il m'a trompé, je le ferai chasser du château avec les étrivières.

COBARDO.

C'est trop juste. (A part.) Nous allons voir comment il s'y prendra pour guérir des gens qui se portent bien.

(Le marquis et Cobardo sortent.)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, PEDRILLO, LAZZARONI, tous droits et bien portants.

LES LAZZARONI.

AIR : Gai, gai, mariez-vous!

Gai, gai, bravons le sort!
En cadence,
Qu'on s'avance,
Gai, gai, bravons le sort,
Dansons jusqu'à notre mort.

PEDRILLO.

On vient de nous arracher
De notre lit de souffrance,
Et si chacun de nous danse,
C'est qu'il ne peut pas marcher.

LES LAZZARONI.

Gai, gai, bravons le sort, etc.

ARLEQUIN.

Voilà des malades bien gais!... (A Pedrillo.) Dites-moi un peu, mon ami, qui semblez si gras et si vermeil, qu'est-ce que vous avez?

PEDRILLO.

Monsieur, je bois, je mange, je dors à merveille... mais, du reste, je suis très-malade, très-malade, très-malade.

ARLEQUIN.

Et où avez-vous mal?

PEDRILLO.

Je n'en sais rien; cela ne me regarde pas... C'est à vous, qui êtes le médecin, à savoir ces choses-là...

ARLEQUIN.

Il a raison, c'est au médecin... (A un second lazzarone.) Et vous, mon autre ami, qu'est-ce que vous avez?

PEDRILLO.

Monsieur, il est muet.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'est différent : vous avez là une maladie qui me gênerait bien. Et comment cela vous est-il arrivé ?

PEDRILLO.

Un jour qu'il voulait parler en mangeant il s'est coupé la langue tout net.

ARLEQUIN.

Ah ! il a la langue coupée ?

DEUXIÈME LAZZARONE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?... Je vous entends.

PEDRILLO.

Oui, parce que vous êtes le médecin... Mais, faites venir une autre personne... monseigneur, par exemple, et vous verrez qu'il ne peut pas parler.

ARLEQUIN.

Mais ces messieurs l'entendent ! (A un troisième lazzarone.) N'est-ce pas, mon ami, vous l'entendez ?...

TROISIÈME LAZZARONE.

Je ne peux pas, puisque je suis sourd.

ARLEQUIN, à part.

Ils s'entendent tous... (Montrant le quatrième lazzarone.) Et lui, qu'est-ce qu'il a ?

(Le lazzarone rit bêtement.)

PEDRILLO.

Lui, il est dans un état d'imbécillité.

ARLEQUIN.

Il en a tous les symptômes... (A part.) Ah ! c'est une ruse... Je suis joué.

PEDRILLO.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Nous n'avons qu'une heure à vivre ;
Et, cher docteur, nous partons
Si votre art ne nous délivre
Des maux que nous ressentons !

ARLEQUIN, à part.

Volontiers d'une gourmade
J'assommerais ce coquin ;
Je vois que le plus malade.
Est ici le médecin.

LES LAZZARONI.

Nous n'avons qu'une heure à vivre, etc.

ARLEQUIN, à part.

Ah! le coquin de Cobardo... Je crois bien qu'il est sûr de les guérir d'un seul mot. Allons, cherchons dans mon sac... Mais il ne peut pas y avoir des remèdes pour des malades qui ne le sont pas! N'importe... (Il tire une ordonnance. — Il lit.) « Moyen de guérir quelqu'un qui se porte bien... Faites-le infuser dans de l'eau bouillante avec de la bourrache. » Ah!... je n'ai pas grande idée de ce moyen-là. Oh!... (Haut.) Mes amis, comme vous êtes dans un état désespéré, je vous préviens que monseigneur m'a permis de tout employer. J'ai une recette immanquable ; c'est de prendre le plus malade d'entre vous, et de le faire infuser dans de l'eau bouillante.

LES LAZZARONI.

Dans de l'eau bouillante !

ARLEQUIN.

Avec de la bourrache, et, moyennant cette décoction, je réponds de vous guérir tous.

LES LAZZARONI.

Ah! mon Dieu !

ARLEQUIN, à part.

Il ne reste plus qu'à connaître le plus malade ; ce qui ne sera pas bien difficile. (A Pedrillo.) Vous, mon ami, vous avez

l'air d'être bien mal, et vous ne perdrez pas grand'chose à être infusé.

PEDRILLO.

Moi, monsieur, ça va beaucoup mieux.

ARLEQUIN.

J'en étais sûr, la chaleur vous a fait du bien... Ce sera donc vous, monsieur le muet, qu'il faudra que je choisisse...

DEUXIÈME LAZZARONE.

Moi, monsieur, je parle à merveille ; ces messieurs peuvent vous l'attester.

TROISIÈME LAZZARONE.

Sans contredit... puisque, moi qui étais sourd, je l'entends très-distinctement.

ARLEQUIN, désignant le quatrième lazzarone.

A l'exception de monsieur, je vois alors que vous êtes tous guéris.

LES LAZZARONI.

AIR : Les coucous sont gras.

Depuis un instant,
O rare merveille !
Depuis un instant,
Je suis bien portant !
Ah ! plus de soucis,
Cure sans pareille ;
Oui, mes chers amis,
Nous sommes guéris.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je !...

ARLEQUIN.

Vous le voyez, monseigneur, un quart d'heure est à peine expiré, et ils sont tous guéris.

LE MARQUIS.

Guéris ! Ah ! le grand homme ! Il faudra bien que Cobardo lui rende la bourse.

AIR : Un cordelier de sa voix fait parure.

Il est beaucoup de savants qu'on révère,
Mais le plus grand des docteurs de la terre,
C'est Arlequin !

TOUS.

Il est beaucoup de savants qu'on révère, etc.

LE MARQUIS.

En ces lieux que sa gloire éclate !
C'est l'héritier, le rival d'Hippocrate !
C'est, c'est, c'est Arlequin,
C'est Arlequin,
Le plus grand médecin !

TOUS.

C'est, c'est, c'est Arlequin, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; ZERBINE.

ZERBINE, pleurant et criant de toute sa force.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, ne criez pas si fort !

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille-là ?

ZERBINE, pleurant plus fort.

Mon oncle était là, dans la chambre à côté :

AIR : Daignez m'épargner le reste. (*Les Visitandines.*)

En entendant ce bruit soudain,
D'abord son trouble fut extrême ;
On a crié : vive Arlequin !
Il est demeuré pâle et blême ;

On l'a nommé grand médecin,
Voilà que soudain il se pâme ;
Puis enfin, quand il a fallu
Rendre l'argent, nous avons cru
Qu'il allait rendre l'âme.

Et il est là, à moitié mort.

LE MARQUIS.

Diable ! ça me contrarie... Moi qui voulais m'amuser de sa colère... Il prend bien son temps... (A Arlequin.) Mon ami, il faut que vous me rendiez un service... puisque tout vous est possible, rappelez-le à la vie.

ARLEQUIN.

Non.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi non, puisque ça me plaît ?

ARLEQUIN.

Parce qu'entre confrères, il faut des égards ; je ne veux pas aller sur ses brisées ; c'est une maladie à lui ; chacun les siennes... Et puis, s'il en revient, il m'empêchera d'épouser Zerbine.

ZERBINE, pleurant.

Et s'il n'en revient pas, je ne t'épouserai jamais.

LE MARQUIS.

C'est ça ; ils y mettent de la mauvaise volonté... (A Arlequin.) Si Cobardo meurt, je m'en prends à toi et je te fais pendre.

ZERBINE, pleurant.

Pen-endre !

ARLEQUIN.

Hein !... comment dites-vous ?... Ah çà ! ne plaisantez pas comme ça ; car enfin, si sa maladie est mortelle, je ne saurais qu'y faire.

LE MARQUIS.

Ça m'est égal... arrangez-vous avec lui... (A part.) Comment va-t-il s'en tirer ?... ça va m'amuser.

ARLEQUIN.

Diable ! pendu, allons donc... puisqu'il le faut... (Au marquis.) Mais ce que j'en fais, c'est pour vous obliger, et parce que vous m'en priez ainsi, car sans cela... Où est-il, ce médecin malade ?

ZERBINE, pleurant.

Le voici... hi ! hi ! hi !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; COBARDO endormi ; on l'apporte sur un fauteuil.

AIR du vaudeville de l'Avare et son ami.

ARLEQUIN.

C'est prendre une inutile peine,
En vain mon art le guérirait,
Comment veut-on qu'il en revienne,
Avec l'humeur qu'on lui connaît ?
Quand il saura que mon génie
Au trépas vient de le ravir,
Il est capable de mourir
De chagrin d'être encore en vie.

LE MARQUIS.

Eh bien ! comment le trouvez-vous ?

ARLEQUIN, éloignant tout le monde.

Laissez-moi un peu méditer et combiner le genre de médicament. (Regardant si on l'observe et fouillant dans son sac pendant longtemps. — A part.) En voilà une qui était au fond... (A Cobardo.) Tenez, mon ami, grand bien vous fasse !

(Le Génie, caché par un voile de gaze qui le rend invisible pour tous sauf Arlequin, paraît à la tête de Cobardo.)

ARLEQUIN.

Aïe... je suis perdu !

LE MARQUIS.

Est-ce qu'il va plus mal?

ZERBINE.

Quel trouble l'agite !

LE GÉNIE, à Arlequin.

Tu sais nos conventions.

LE MARQUIS.

Prenez garde, ne le laissez pas mourir.

ARLEQUIN, à part.

Il est impossible qu'il en réchappe... Ah! mon Dieu! Oh! la plus jolie petite idée... Si je pouvais... Oui, oui, elle m'a dit que lorsqu'elle se trouverait à la tête du malade...

AIR : Il faut que l'on file, file.

Un malheur vient nous surprendre,
Ayons courage et gaîté,
Il ne s'agit que de prendre
Les choses du bon côté.
La girouette au beau séjourne ?
Si par hasard elle tourne,
Sans en prendre de souci,
Il faut que l'on tourne, tourne, tourne,
Il faut que l'on tourne aussi.

(Il retourne le fauteuil de Cobardo, de manière que la Mort se trouve aux pieds.)

COBARDO, se levant.

Je me sens beaucoup mieux.

ARLEQUIN, au Génie.

Vous ne vous attendiez pas à celui-là... mais vous savez nos conditions...

LE GÉNIE.

Le tour est assez gai : je fais grâce pour cette fois, et cesse d'être invisible.

(Le voile de gaze tombe et laisse apercevoir le Génie.)

TOUS.

AIR de La Belle au bois dormant.

O ciel ! quelle est donc cette femme,
Qui soudain paraît à nos yeux ?
Amis, quelle céleste flamme
Brille sur son front radieux !

LE GÉNIE, à Arlequin.

C'est moi, je suis ton bon génie,
Sous un nom trompeur, aujourd'hui
J'ai voulu te sauver la vie.

ARLEQUIN.

Ah ! trompez-moi toujours ainsi.

TOUS.

O ciel ! quelle est donc cette femme, etc.

LE GÉNIE, à Cobardo.

J'espère maintenant que vous ne refuserez pas votre nièce à mon protégé.

LE MARQUIS.

Oui, d'abord moi, je le veux, nous ferons une grande noce, et ça m'amusera.

COBARDO.

Ils feront mauvais ménage.

LE MARQUIS.

Tant mieux, je ne serai pas le seul au château.

LE GÉNIE.

AIR : Un homme pour faire un tableau. *(Les Hasards de la guerre.)*

Tu peux vivre heureux désormais,
Et compter sur ton bon génie.
Cher Arlequin, je te promets
De veiller toujours sur ta vie.

ARLEQUIN.

Rien alors ne peut m'effrayer,
Sous les lois d'hymen je m'engage.

LE MARQUIS, lui rendant sa batte.

Puisque tu vas te marier,
Je te rends la paix du ménage.

ZERBINE.

Qu'est-ce donc?

ARLEQUIN.

Tu le sauras, tu le sauras.

FINALE.

TOUS.

AIR : Honneur à la musique. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Honneur à sa science!
Mais avant de partir,
Encore une ordonnance
Pour les maux à venir.

COBARDO.

AIR du vaudeville de *Madame Scarron.*

Je renonce à la science,
Pour se fixer près des grands,
Auriez-vous quelqu'ordonnance?

ARLEQUIN.

Prenez ces huit grains d'encens.
Tant que le malade engraisse,
Doublez la dose souvent.
Dès que son crédit cesse,
Cessez le traitement.

TOUS.

Honneur à sa science, etc.

LE MARQUIS.

Auriez-vous quelques recettes
Qui puissent calmer assez
Toutes les haines secrètes
Et tous nos malheurs passés?

ARLEQUIN.

Prenez cette eau souveraine,

A tous je l'ordonne ici,
Buvez à tasse pleine
Dans le fleuve d'oubli.

TOUS.

Honneur à sa science, etc.

ZERBINE, à Arlequin.

Toi dont l'heureuse planète
Brave tout noir pronostic,
Aurais-tu quelque recette
Pour contenter le public ?

ARLEQUIN.

Il faudrait ici, ma chère,
Quelque bon tour de jarnac ;
Car, dès qu'il faut lui plaire,
(S'apercevaut que son sac est vide.)
C'est là le fond du sac.

LE GÉNIE, au public.

Que ce soir l'indulgence
Agisse en sa faveur.
Messieurs, votre ordonnance
Peut sauver le docteur.

TOUS.

Que ce soir l'indulgence, etc.



UNE NUIT

DE

LA GARDE NATIONALE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON.

Théatre du Vaudeville. — 4 Novembre 1815.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE CAPITAINE.	MM.	St-Léger.
SAINT-LÉON, caporal		Isambert.
DORVAL, garde national		Guénée.
PIGEON, garde national.		Hippolyte.
LE PÈRE LAQUILLE, caporal-instructeur.		Philippe.
ERNEST DE VERSAC.		Henry.
Mme DE VERSAC, sa femme.	Mmes	Desmares.
L'ÉVEILLÉ, tambour		Minette.
LA MÈRE BRISEMICHE, marchande de petits gâteaux.		Bodin.

un Caporal du poste voisin. — plusieurs Gardes nationaux un Sergent formant le poste.

A Paris.



UNE NUIT
DE
LA GARDE NATIONALE

L'intérieur d'un corps-de-garde. — A droite un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine; à gauche, des fusils rangés sur le râtelier; une porte au fond et deux grandes croisées à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue. En dehors, un réverbère allumé; une guérite à la porte et une sentinelle en faction. Sur le premier plan, un poêle; sur le second, une table, un banc, des chaises : sur la table un chandelier en fer, du papier, des livres, un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes sur lesquelles on lit en grosses lettres : GARDE NATIONALE. ORDRE DU JOUR. CONSIGNE GÉNÉRALE, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON et PLUSIEURS GARDES NATIONAUX.

(Au lever du rideau, les personnages sont groupés différemment : Saint-Léon, en dehors, relève un factionnaire; Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc. ; quelques-uns sont sur le lit de camp.)

DORVAL.

Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et la dernière quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, monsieur Pigeon.

PIGEON.

Soit! je ne suis pas fâché que la partie soit finie. Je m'en vais dormir.

DORVAL.

Bah! déjà

PIGEON.

Écoutez donc, ma faction est à trois heures du matin; il est bien naturel que je me repose d'avance. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL.

Dame! Quand on est biset.

SAINT-LÉON.

Vous, un riche marchand!

PIGEON.

Ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue : j'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LÉON.

A la bonne heure!

AIR : Ainsi jadis un grand prophète. (Piron avec ses amis.)

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,
Quand parmi nous il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter!
Non, je ne connais pas, en somme,
D'habi plus noble et plus brillant,
Puisqu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.

DORVAL.

Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron.

PIGEON, *à part.*

Ils ont raison; il est de fait qu'avec un habit marron...

J'aurais mieux fait de prendre ma redingote. La nuit sera froide. (Il se couche.) Ah ! ah !

DORVAL, à Saint-Léon.

C'est fort bien, chacun est au corps de garde comme chez soi : M. Pigeon dort, moi je m'ennuie ; ces messieurs jouent ; et toi, tu rêves sans doute à tes amours, car tu fais une mine...

SAINT-LÉON.

C'est vrai, je suis furieux ; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL.

Il y en a si peu qui se présentent ainsi !

SAINT-LÉON.

Au moins doit-on le refuser poliment !... La lettre la plus impertinente ! Écoute seulement cet endroit-là, je t'en prie : (Lisant.) « Je n'aime pas les fats, et je crains que ma sœur « ne pense comme moi. Que voulez-vous ? c'est un goût de « famille. »

DORVAL.

Comment ! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi... à toi, qui es la modestie même !

SAINT-LÉON.

Que veux-tu ? elle a su que j'étais ton ami intime, voilà ce qui m'a perdu !

DORVAL.

Ingrat ! cela t'a servi auprès de tant d'autres ! D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac ? Parle à son mari, à Versac, qui est notre ami. Il y a deux mois encore qu'il était garçon :

Il saura compatir aux maux qu'il a soufferts !

SAINT-LÉON.

Bah ! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir depuis qu'elle le lui a défendu. (En confidence.) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL.

Voilà bien le comble de l'injustice!

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive?

UN CAPORAL, en dehors.

Patrouille!

LA SENTINELLE, criant.

Halte là! Caporal, hors la garde!... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, à deux gardes qui sortent avec lui.

Allons, messieurs.

PIGEON.

Voilà les rondes qui commencent! Il n'y a rien qui vous réveille comme ça en sursaut.

(On entend chanter en dehors.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; LAQUILLE.

LAQUILLE, entrant.

AIR : Au clair de la lune.

C'est un' bonn' grivoise
Que mamselle Fanchon,
Alle vous emboise,
Et s' rend sans façon.
Un jour à Cythère,
Cupidon disait...

DORVAL.

Eh! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE.

Oui, le vieux père Laquille! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur encore.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets;
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français;
A mon pays, que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir;
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL.

Vous êtes un brave.

LAQUILLE.

Prendrons-nous leçon ce soir ?

DORVAL.

Ma foi non... tantôt. Mais, tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le distraira.

SAINT-LÉON.

Ma foi non, père Laquille, je ne suis pas en train; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE.

Morbleu! qu'est-ce que ça veut dire ? amoureux !

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs*)

Vous, caporal, est-c' possible?
Du désord' donner le signal !

DORVAL.

Mais, pour être caporal,
Faut-il donc être insensible?

LAQUILLE.

Oui, le service d'abord,
Fût-on même sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre,
Et des feux les plus ardents;
Car on était, de mon temps,
Amoureux tout comme au vôtre;

Mais j' nous arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.

Ainsi, décidez-vous!

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Il faut, c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse;
Il faut, c'est là ma loi,
Choisir entre l'amour et moi.

A ce chef plein de malice,
Dès que vous vous adressez,
Gnia plus besoin d'exercice,
L'amour en fait faire assez.

Il faut, c'est là ma loi, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES; L'ÉVEILLÉ, chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : On dit par tout le monde. (Santeuil et Dominique.)

A vos désirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux;
Je vais, grâce à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.
(Donnant à l'un le journal.)
Voilà ce qu'on annonce.
(A un autre.)
Voilà votre billet.
(A un autre.)
Voilà votre réponse.
(A M. Pigeon, en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.)
Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos désirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux,
Tu vas, grâce à ton zèle,
Nous rendre tous heureux.

PIGEON.

Allons ! tu as oublié mon bonnet de coton ; tout est conjuré contre mon repos.

SAINT-LÉON.

Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

J'avais tant de choses à faire ! L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes, et de l'oreille donc !...

PIGEON.

C'est juste, faut être musicien.

L'ÉVEILLÉ.

Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi. Ce n'est pas moi qui prendrai un *ffla* pour un *rrra ;* et ça, sans avoir étudié au Conservatoire encore !

DORVAL.

Dis donc, petit joufflu, c'est toi qui portes les billets de garde ?

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

DORVAL.

Eh bien ! tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi. Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes difficile. Il y a bien des belles dames de votre quartier qui me paieraient pour apporter des billets à leurs maris.

DORVAL.

Bah !

L'ÉVEILLÉ.

AIR : Du froid avec courage. (Gaspard l'avisé.)

Quand l'heureuse missive
Arrive un beau matin,
Crac... l'épouse attentive
L'envoie à son voisin.
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous ;
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste. Le facteur du quartier ne fait plus rien ; mais moi, c'est différent.

AIR du vaudeville de Lantara.

Si monsieur craint ma visite,
Madam' la trouve d' son goût ;
L'un m' paîrait pour v'nir plus vite,
L'autre pour ne pas v'nir du tout !
D' sorte qu' j'arrive ou que j' tarde,
Toujours on donne au facteur ;
Et pour moi z-un billet d' garde
Est un billet z-au porteur.

SAINT-LÉON, à part.

Parbleu, il me vient une idée. (Haut.) Messieurs, quelle heure est-il?

PIGEON.

Est-ce que vous voudriez vous aller coucher? Pas de ça, au moins!

SAINT-LÉON.

Eh ! non, soyez tranquille. Est-ce qu'un caporal quitte son poste? (A un garde.) Camarade, voulez-vous me céder la table un instant?

LE GARDE.

Bien volontiers.

(Saint-Léon se met à la table et écrit.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ.

Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie? la mouche ou la brisque?

LAQUILLE.

J'aime mieux les jeux de combinaison, la drogue, la bataille. (S'adressant au capitaine.) Salut à notre digne capitaine !

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon brave. Mes amis, sommes-nous au complet?

SAINT-LÉON.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure! (Sévèrement.) Messieurs...

AIR du vaudeville de Lasthénie.

Oui, je vous le dis sans détours,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours;
Point d'excuse pour le service.
A la rigueur je suis enclin,
Qu'à ma voix tout le monde tremble !
Ce soir obéissez,
(Riant.)
Demain
Nous déjeunerons tous ensemble.

SAINT-LÉON.

Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ.

Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE.

Et six bouteilles de vin de Sauterne, qui nous attendent en faction.

DORVAL.

Capitaine, si vous renforciez le poste?

LE CAPITAINE.

C'est juste. Il y en aura douze; mais, messieurs, je vous le demande en grâce, des bonnets à poil! Il nous en manque encore dans la compagnie.

(On entend en dehors : *Buvez la goutte, cassez la croûte!*)

SCÈNE V.

LES MÊMES; LA MÈRE BRISEMICHE, avec des petits pains.

DORVAL.

Eh! c'est la mère Brisemiche.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Allons, mes enfants, buvez la goutte, cassez la croûte. De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tout chauds.

UN GARDE, sur le lit de camp.

Laissez-nous dormir.

LE CAPITAINE.

Bah! elle en a réveillé bien d'autres!

(Pigeon et Laquille prennent de ses petits pains.)

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

Tiens, il faut à l'instant porter cette lettre à son adresse; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ.

Et si le capitaine me demande?

SAINT-LÉON.

Je m'en charge. Va vite; mais ne dis pas que ça vient du corps de garde.

L'ÉVEILLÉ.

Soyez tranquille.

LA MÈRE BRISEMICHE, l'arrêtant.

Dites donc, mon petit, vous ne me prenez rien? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par-dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ.

Volontiers, la mère, si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté l'Éveillé.

LAQUILLE.

Cette mère Brisemiche, c'est bien la doyenne des marchandes.

LA MÈRE BRISEMICHE, lui versant à boire.

Dame! voilà bientôt dix ans que j'ai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, essayant d'en manger.

En voilà un qui date de l'ouverture.

LA MÈRE BRISEMICHE, versant à Laquille.

Bah! c'est fait d'hier.

LAQUILLE, qui a bu.

Je le vois bien.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Eh bien! v'là comme ils sont tous!

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Sur moi la médisanc' s'exerce,
Car, voyez-vous, j'ons des enn'mis ;
On veut fair' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris.

Quand on a d' la conduite et d' l'ordre,
On est au-dessus des propos ;
Et j'défions qu' jamais on puiss' mordre
Ni sur moi, ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE.

Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez ?

LA MÈRE BRISEMICHE.

Oh ! nous avons eu un mauvais moment à passer.

AIR : Sans mentir. (*Les Habitants des Landes.*)

Pendant c' temps pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d' vendus,
On n' faisait rien à Nanterre,
Le commerce n'allait plus ;
Maint'nant contre un' présidente
Je n' changerions point d'emploi :
On dirait qu' la soif augmente
Et tout l' mond' veut boire, j' croi,
D'puis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d' not' bon roi !

LE CAPITAINE.

S'il en est ainsi, je me dévoue.

TOUS.

Et nous aussi, nous boirons à la santé du roi !

LE CAPITAINE, qui a bu.

Diable ! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, avalant un grand verre.

Bah ! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, tirant sa montre.

Eh ! eh ! messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Adieu, mes enfants, je m'en vas au poste voisin, bonne nuit. *Buvez la goutte, cassez la croûte !*

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté la mère Brisemiche.

LE CAPITAINE, lisant sur la feuille.

Le caporal Saint-Léon, Dorval et cinq hommes.

SAINT-LÉON, à part.

Ah diable! et l'Éveillé qui n'est pas revenu!

LE CAPITAINE.

Allons, messieurs, il faut vous disposer.

SAINT-LÉON.

Oui, mon capitaine; allons, messieurs!

DORVAL, à Saint-Léon.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

SAINT-LÉON.

Ce que j'ai?... Sais-tu à qui j'ai écrit? à Versac.

DORVAL.

A Versac!

SAINT-LÉON.

Oui, un billet doux, un rendez-vous que je lui donne de la part d'une jolie dame de ce quartier, qu'il courtisait avant son mariage.

DORVAL.

Et tu crois qu'il y viendra?

SAINT-LÉON.

Il se ferait pendre plutôt que d'y manquer. A minuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa belle, qui demeure en face.

DORVAL.

Eh bien?

SAINT-LÉON.

Eh bien! eh bien! tu ne comprends rien? Nous nous mo-

querons de lui, et nous lui ferons passer au corps de garde une nuit qu'il croyait mieux employer.

DORVAL, vivement.

C'est charmant! il nous paiera du punch.

SAINT-LÉON.

Et conçois-tu la colère!... les soupçons!... la jalousie de sa femme!... Car elle est jalouse, ah! c'est une bénédiction!

DORVAL.

Ah! elle ne veut pas que nous voyions son mari, et elle nous refuse sa sœur!... nous verrons.

SAINT-LÉON.

Et ce l'Éveillé qui ne vient pas!

LE CAPITAINE, lisant près du poêle.

Eh bien! messieurs, cette patrouille?

SAINT-LÉON.

Voilà, voilà, mon capitaine!

AIR : Ma belle est la belle des belles. (*Arlequin musard.*)

L'ordre en ce moment vous réclame,
Allons, messieurs, disposez-vous.
(Bas à Dorval.)
Juge du dépit de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes, la vengeance est cruelle.

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, messieurs, disposez-vous. Monsieur Pigeon!

PIGEON.

Ce n'est pas encore mon heure de faction.

DORVAL.

C'est une patrouille, entendez-vous?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, bas à Saint-Léon.

J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON.

A lui?

L'ÉVEILLÉ.

Non, à la femme de chambre. Monsieur n'était pas rentré, et madame l'attendait avec impatience.

DORVAL.

Et on la lui remettra?

L'ÉVEILLÉ.

Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON.

Bon! il ne se couchera pas. Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

Le temps de changer. Est-ce que je pouvais y aller en militaire? J'ai mis ma veste, pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, les passant en revue.

C'est bien, fort bien! Eh bien, monsieur Pigeon, et votre giberne? Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans giberne.

DORVAL.

On ne doit même pas la quitter; c'est de rigueur.

PIGEON, au capitaine.

Eh bien! et la vôtre? Ah! pardon.

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

AIR : Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?

Surtout le plus grand silence!

Pas un mot, souviens-t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en réponds d'avance,
Primo d'abord, je n'sais rien !
Mais ma renommée est faite,
Et l'on sait qu'en fait d'amour,
J' sis galant comme un trompette
Et discret comme un tambour.

DORVAL, bas à Saint-Léon.

Et s'il devançait l'heure, s'il venait avant notre retour ?

SAINT-LÉON, bas à Dorval.

Je vais dire un mot à la sentinelle. (Haut.) Allons, partons !

LE CAPITAINE.

AIR du *Branle sans fin.*

Allons, partez tous enfin.
En silence,
Qu'on s'avance,
Et que sur votre chemin
Règnent l'ordre et la prudence !

SAINT-LÉON, à Dorval.

Versac en ces lieux conduit...
Nous allons, tout à notre aise,
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mauvaise.

TOUS.

Allons, partons tous enfin !
En silence,
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence
Règnent sur notre chemin.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LAQUILLE et L'ÉVEILLÉ sur le lit de camp ; LA SENTINELLE à la porte du fond ; LE CAPITAINE achevant de lire la feuille.

LAQUILLE.

Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à leur retour.. Bonne nuit, mon capitaine!

LE CAPITAINE.

Bonsoir, mon brave!

L'ÉVEILLÉ.

Prends garde au serein, malin.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; ERNEST passant dans la rue.

LA SENTINELLE.

Qui vive?

ERNEST.

Bourgeois.

ERNEST, entrant. Il est en costume de bal, bas de soie blancs, etc., et porte la croix d'honneur.

Salut, camarades! Pourriez-vous avoir la bonté de me dire qui est-ce qui commande ici?

L'ÉVEILLÉ.

C'est le capitaine lui-même.

ERNEST.

Me serait-il permis de lui parler?

LE CAPITAINE.

C'est moi, monsieur : que puis-je faire pour vous?

ERNEST.

Monsieur, je viens vous prier... de vouloir bien m'arrêter.

LE CAPITAINE.

Comment, monsieur !

ERNEST.

C'est un service que j'attends de votre obligeance.

LE CAPITAINE.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable ; mais ne puis-je savoir ?...

ERNEST.

C'est trop juste. Je vous avouerai donc que, bien que je sois militaire et que j'aie vingt-cinq ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE.

Voilà qui est bien étonnant !

ERNEST.

Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE.

Et cela ne vous amuse pas ?

ERNEST.

Au contraire, monsieur, la plus jolie petite femme ! gentille, aimable, spirituelle, qui m'aime, qui m'adore ; il y a deux mois que je l'ai épousée.

LE CAPITAINE.

Tant que cela ?

ERNEST.

Tout autant. Mais ce qui va bien plus vous surprendre, c'est que moi... Ah ! pour ça, je vous demande le plus grand secret... C'est que j'en suis amoureux fou !

LE CAPITAINE.

Bah !

ERNEST.

Mais qui n'a pas eu de faiblesses? Vous-même! les plus grands capitaines!... et la mienne va au point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous les soirs à neuf heures.

AIR du Verre.

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole;
Et jugez de son désespoir,
Car soit amour, soit habitude,
Ma femme, à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée, mais que voulez-vous? Un dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies femmes. On dîne si tard à présent! et puis, il y a eu un petit bal.

LE CAPITAINE.

Oh! je me mets bien à votre place.

ERNEST.

Vous voyez, d'après tout cela, que si je ne suis pas arrêté, je suis un homme perdu! tandis que si demain matin on me voit arriver au logis, conduit par deux gardes nationaux!... « Comment! ce pauvre mari!... il a passé la nuit au « corps de garde!... et moi qui osais l'accuser!... » Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE.

C'est même une spéculation. Mais vous allez passer une mauvaise nuit!

ERNEST.

Bah! l'autre sera meilleure. D'ailleurs, demain, après-demain, ne puis-je pas être des vôtres?

LE CAPITAINE.

Ah! vous etes aussi de la garde nationale?

ERNEST.

Je m'en fais un devoir.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir;
Ah! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir!
Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop bon! mais je serais charmé de faire plus ample connaissance, et de savoir le nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST.

Ah! volontiers : je suis...

Il le tire du côté opposé à l'Éveillé et à Laquille, et lui parle bas à l'oreille.)

LE CAPITAINE.

Comment! je l'ai vue autrefois chez son père. Elle était bien jeune alors! Mais donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon appartement.

AIR : Nous verrons à ce qu'il dit. (*Une Journée chez Bancelin.*)

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente ;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.

Ah! d'ici je vois
Son joli minois ;
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh bien !
Vous ne voyez rien.

Ensemble.

LE CAPITAINE.

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente ;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, une offre qui m'enchante,
Puisque ma femme est absente,
De ses attraits nous parlerons.

SCÈNE XI.

L'ÉVEILLÉ, LAQUILLE, endormis ; puis Mme DE VERSAC.

LA SENTINELLE, à la porte.

Qui vive ?... qui vive?... Qui vive ? ou je tire.

Mme DE VERSAC, paraissant à la porte du corps de garde, en habit de garde national.

Garde national !

LA SENTINELLE.

Comment, garde national! Soldat du poste, vous voulez dire?

Mme DE VERSAC.

Oui, monsieur, soldat du poste.

LA SENTINELLE.

Comment! sans sabre ni giberne? (Vivement, à part.) Et cet homme suspect dont parlait le caporal... (Haut.) Entrez vous expliquer.

Mme DE VERSAC.

Ne vous fâchez pas, je reste... il n'y a que manière de prier.

SCÈNE XII.

LAQUILLE, L'ÉVEILLÉ, endormis ; LA SENTINELLE, dans le fond ; Mme DE VERSAC.

Mme DE VERSAC.

Ah ! mon Dieu ! et ma femme de chambre... (Apercevant Laquille.) Ah ! il m'a fait une peur ! Non, il dort... Mais qui m'aurait dit que jamais!... Aussi, conçoit-on rien à mon aventure !... Le perfide ! à minuit n'être pas rentré ! (Montrant une lettre.) Et il arrive pour lui un rendez-vous, quand peut-être il est déjà à un autre ! Cette lettre que m'a donnée ma femme de chambre... ce n'est pas bien à moi de l'avoir décachetée, c'est vrai, mais enfin, pour qui me trahit-il ? pour une madame de Sénanges, la plus grande prude, ou plutôt la plus grande coquette !... Fiez-vous donc aux femmes ! Que j'aurais eu de plaisir à la confondre, à me trouver à ce rendez-vous ! c'est pour cela que j'ai pris l'habit de mon mari ; et encore, à peine suis-je descendue de ma voiture, où m'attend ma femme de chambre, que je me trouve arrêtée ici, dans un corps de garde ! (Regardant autour d'elle.) Ça n'est pas beau du tout. Des bancs, une table, ah ! des cartes, des papiers, des livres. Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent bien le dire, et s'ennuient moins au corps de garde que nous à les attendre ! C'est là sans doute que, tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent peut-être des moyens de nous tromper.

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Hélas ! crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux !
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,

Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus,
Que d'époux se perdraient, je gage...
S'ils n'étaient pas déjà perdus!

Aussi ma sœur ne se mariera pas, et quoi qu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille, et à être heureuse malgré elle.

SCÈNE XIII.

Mme DE VERSAC, LAQUILLE se réveillant.

LAQUILLE, à part.

Si je n'y avais pas pris garde, j'allais m'endormir. Ah! voilà un camarade. (Haut.) Allons, camarade, voyons, la leçon!

Mme DE VERSAC.

Quelle leçon?

LAQUILLE.

D'exercice, apparemment; est-ce que j'en donne d'autres!

Mme DE VERSAC, à part.

Comment me tirer de là?

LAQUILLE.

Allons, prenez votre fusil. Eh bien! ne savez-vous pas où est votre fusil?... là... avec les autres. Est-ce que vous êtes aussi amoureux? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

Mme DE VERSAC, à part.

Allons, de la hardiesse! Je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces messieurs.

LAQUILLE.

Bien, tenez-vous droit, l'œil fixe, les épaules effacées: rentrez-moi cet estomac. Comme c'est gauche, un soldat

qui n'a pas vu le feu ! Attention au commandement ! Portez... Au commandement de portez, vous élevez l'arme vivement vers l'épaule gauche ; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie. Portez armes ! (Madame de Versac porte armes.) Pas mal, mais ça pourrait être mieux. Ah ! j'oubliais de vous dire, ainsi qu'à ces messieurs, que je ne pourrai pas cette semaine aller donner de leçons chez vous.

Mme DE VERSAC, à part.

Je n'y tiens pas du tout.

LAQUILLE.

AIR du vaudeville de Sophie ou de l'Auberge.

N'allez pas perdre, en mon absence,
La leçon qu'vous r'cevez ici.

La tête haute.

Mme DE VERSAC.

Je vous en donne l'assurance ;
Je n'oublîrai pas celle-ci !

(A part.) J'enrage !

LAQUILLE.

Jugez pour vous quel avantage,
D'être au poste venu coucher !
Vous n'auriez pas eu d' leçon, j' gage,
Si vous n'étiez v'nu la chercher.

Mme DE VERSAC.

Il a raison.

LAQUILLE.

Allons... présentez armes ! Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là?

Mme DE VERSAC, qui a reposé son fusil à terre.

C'est qu'aussi c'est trop lourd.

LAQUILLE.

Bah ! vous vous y ferez ; et sur le champ de bataille donc

dix coups à la minute ! Pif, paf ; on tire, on tue, on est tué : la seconde fois on n'y fait pas attention.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

SAINT-LÉON, en dehors.

Patrouille rentrante.

LAQUILLE.

C'est notre ronde qui revient avec le caporal ; je vais en prévenir le commandant.

(Il entre chez le capitaine.)

Mme DE VERSAC.

Si je pouvais parler à ce caporal, et obtenir de lui la liberté et le secret ! Mais comment répondre aux premières questions ? Feignons de dormir.

(Elle s'assied sur une chaise, et tourne le dos à ceux qui arrivent. On relève la sentinelle du fond ; les autres déposent leur fusil, ou se couchent sur le lit de camp.)

SCÈNE XIV.

LA SENTINELLE, SAINT-LÉON, DORVAL, Mme DE VERSAC, PIGEON et autres GARDES NATIONAUX qui dorment.

TOUS.

AIR du vaudeville Le Vaudeville en Vendanges

Nous voilà tous de retour,
Nous avons fini la ronde ;
Quand on fait dormir le monde,
On peut dormir à son tour.

DORVAL.

Notre zèle fait merveille,
Et l'on doit être content ;
Dans le quartier tout sommeille...

PIGEON.

Moi, je vais en faire autant.

TOUS.

Nous voilà tous de retour, etc.

LA SENTINELLE, bas à Saint-Léon.

J'ai fait entrer un homme au corps de garde ; je ne sais pas si c'est votre homme. Tenez, il est là qui dort.

SAINT-LÉON.

C'est bien. (Bas à Dorval.) Versac est arrêté. (Ils s'avancent tous deux, pas à pas, et aperçoivent madame de Versac qui dort.) Que vois-je? c'est sa femme !

DORVAL.

Quelle rencontre !

SAINT-LÉON.

Ma foi, je n'y conçois rien. Mais ce tour-ci vaut mieux que le nôtre. Dors, et laisse-moi parler. (Haut.) Voyons donc ce garde national que l'on a arrêté. (Feignant d'apercevoir madame de Versac.) En croirai-je mes yeux!

Mme DE VERSAC.

Monsieur de Saint-Léon !

SAINT-LÉON, à voix basse.

Quoi! c'est vous, madame, à la caserne, en uniforme? Auriez-vous, par hasard, reçu un billet de garde? Notre sergent-major en envoie à tout le monde; ou plutôt ce qu'on disait des dames de Paris serait-il vrai?

AIR : Tu vois en nous le régiment. (Une Journée au camp.)

Ces dames avaient le projet
De former plusieurs compagnies ;
Pour les commander on devait
Choisir, dit-on, les plus jolies.
Mais je vois que c'est une erreur ;
Si la nouvelle était certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame serait capitaine !

Mme DE VERSAC, à voix basse.

Vous triomphez, monsieur, vous pouvez m'accabler.

SAINT-LÉON.

Moi ! ah ! vous me connaissez bien mal. (Avec intention.) Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

Mme DE VERSAC, confuse.

Ah ! monsieur, combien je suis honteuse !

SAINT-LÉON.

Non, je sais que vous ne les aimez pas. On ne peut pas disputer des goûts ; mais un fat peut quelquefois être utile. Que puis-je faire pour vous ?

Mme DE VERSAC.

Vous le savez, me faire sortir d'ici.

SAINT-LÉON.

Impossible pour le moment, à moins d'en parler au sergent, qui en parlerait au capitaine, qui en parlerait...

Mme DE VERSAC, avec impatience.

A toute la légion.

SAINT-LÉON.

Non, pas tout à fait, mais qui en ferait son rapport, et vous sentez que demain cela irait à l'état-major. J'aime mieux, sans en rien dire, saisir la première occasion... D'ailleurs, déjà nous quitter, cela n'est pas galant.

Mme DE VERSAC.

Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari ? que lui dire ?

SAINT-LÉON.

Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas.

Mme DE VERSAC.

Oh ! les maris ne manquent jamais d'excuses ; ils s'entendent avec le capitaine ; ils disent qu'ils sont de garde, et tout finit par là : mais moi, quel prétexte prendre ? Encore, s'il y avait bal à l'Opéra.

SAINT-LÉON.

C'est si commode les bals de l'Opéra !

DORVAL, à part.

C'est la garde nationale des dames.

Mme DE VERSAC.

Et d'ici là, si quelqu'un de connaissance, si quelqu'un moins discret que vous?...

SAINT-LÉON.

Il n'y en a pas. Personne ici ne vous connaît, à moins cependant que le jeune Dorval... N'avez-vous pas idée ?...

Mme DE VERSAC.

Oui, oui, je l'ai vu une ou deux fois en société; et peut-être aura-t-il remarqué ma figure.

SAINT-LÉON.

Il serait difficile qu'il ne l'eût pas fait. Mais rassurez-vous, je vais parer le coup. (Frappant sur l'épaule de Dorval.) Hé ! Dorval, Dorval !

Mme DE VERSAC.

Quoi ! vous le réveillez ?

SAINT-LÉON, à Dorval.

Ne connais-tu pas madame de Versac?

DORVAL, feignant de s'éveiller.

Oui, parbleu ! la plus jolie femme du monde ; un peu maligne, un peu prude, un peu...

SAINT-LÉON.

Je te présente M. Dorlis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance ; comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre.

Mme DE VERSAC.

Monsieur...

DORVAL, *à madame de Versac.*

C'est qu'en effet vous ressemblez beaucoup à votre sœur ; charmante petite femme, qui ne peut pas me souffrir! c'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde. Parbleu ! vous devriez bien nous raccommoder avec elle.

SAINT-LÉON.

Je n'osais vous en prier, mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Parfois malin, mais toujours généreux...

DORVAL.

De faux rapports nous ont noircis près d'elle,
Des étourdis ne sont pas dangereux.

SAINT-LÉON.

Daignez, pour nous, employer vos prières.
De vos bontés c'est peut-être abuser ;
(*Avec intention, et lui prenant la main.*)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

DORVAL, SAINT-LÉON et Mme DE VERSAC.

Oui, l'on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.*

Silence ! voici le capitaine.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! messieurs, vous voilà de retour. Qu'avez-vous vu pendant la patrouille?

SAINT-LÉON.

Oh ! rien de nouveau, capitaine.

PIGEON.

Excepté la pluie.

LE CAPITAINE.

Encore faut-il que je sache...

SAINT-LÉON.

Oh ! très-volontiers.

AIR de la Valse du Havre.

Je pars ;
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.
Chez vous
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original,
Qui, d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse... et se plaint
D'un reverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Un luron,
Que l'instinct gouverne,
A défaut de sa raison,
Va frappant à chaque taverne,
La prenant pour sa maison.

J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine

Un rouge bord ;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.

Je vois
Revenir un grivois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre ;
Il chante, et plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boïeldieu.

Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière ;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.

A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est pas un voleur.

Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant ;
(A voix basse.)
Car la belle,
Peu cruelle,
Était celle
Du sergent.

Jugeant,
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent
Quand la ville

Est tranquille,
Je rentre; et voici, général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

LE CAPITAINE.

Bien! fort bien!

PIGEON.

Et ce qui m'en plaît, à moi, c'est que, grâce à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la ferai pas.

DORVAL.

Laissez donc, votre tour va revenir.

PIGEON.

Comment, mon tour va venir! il y en a donc qui manquent? On devrait avoir l'œil à cela. Je ne ferai pas ma faction avant qu'on ait fait l'appel.

LE CAPITAINE.

C'est juste; aussi bien je ne l'ai pas encore fait.

Mme DE VERSAC, à Saint-Léon.

Il va tout découvrir!

LE CAPITAINE.

Vous devez être dix, y compris le caporal.

PIGEON.

Voyez-vous! et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE.

Tambour, réveillez tout le monde.

L'ÉVEILLÉ, fait un roulement.

Allons, messieurs, à l'appel, à l'appel!

PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, sortant de la chambre du capitaine, ou venant du fond.

Présent, présent!

TOUS.

Présent, présent.

LE CAPITAINE.

Rangez-vous : je vais commencer par vous compter.

PIGEON.

On va bien voir.

(Ils se rangent tous sur la même ligne ; Pigeon est à la tête, madame de Versac est à l'extrémité ; après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Éveillé regardent.)

LE CAPITAINE, comptant.

AIR : Un bandeau couvre les yeux. (Richard Cœur-de-Lion.)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et sept, et huit, et neuf, et dix :
Ma surprise est extrême,
Sur ma liste, j'ai bien compté,
Notre nombre à dix est porté :
D'où vient donc le onzième ?

TOUS.

Un onzième !

LE CAPITAINE, qui a examiné madame de Versac.

Et mais !... cela serait trop singulier !

LAQUILLE.

Eh bien ! vous voyez, monsieur Pigeon, il y en a un de trop, au contraire. Qu'est-ce que vous disiez donc !

PIGEON.

Je dis... je dis que s'il y en a un de trop, je m'en vais. Mais aussi... qui diable avait vu monsieur ? (Montrant madame de Versac.) Je ne l'ai pas encore aperçu.

SAINT-LÉON, faisant signe à l'Éveillé de dire comme lui.

Bah ! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL.

Moi de même.

L'ÉVEILLÉ.

Moi de même.

LAQUILLE.

Pardi ! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, même jeu.

Vous lui avez donné une leçon ?

LAQUILLE.

Et bonne encore.

SAINT-LÉON.

C'est monsieur Dorlis.

DORVAL.

Notre ami intime.

LE CAPITAINE, avec surprise.

Dorlis !

PIGEON.

D'ailleurs, s'il est de garde aujourd'hui, son nom doit être sur la feuille ; on peut bien voir.

Mme DE VERSAC, bas à Saint-Léon.

Je suis perdue !

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine. Vous dites Dorlis ?... Oui, je me le rappelle... c'était le troisième sur la liste ; je l'ai vu.

SAINT-LÉON.

Ah ! vous l'avez vu ?

LE CAPITAINE.

Oui, j'en suis sûr à présent.

DORVAL, à part, à Saint-Léon.

Il est bon enfant, le capitaine !

LE CAPITAINE.

Oh ! oh ! voilà le jour qui paraît. (A Saint-Léon.) Caporal, je voulais vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin : c'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il faut reconduire chez lui ; vous l'escorterez vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON.

Ce n'est pas moi, d'abord.

(Il se met sur une chaise et se rendort.)

LE CAPITAINE, montrant madame de Versac.

Mais peut-être pourriez-vous demander à monsieur Dorlis...

SAINT-LÉON, bas à madame de Versac.

Acceptez vite.

Mme DE VERSAC.

Oui, volontiers, capitaine.

LE CAPITAINE, à part.

Ma foi, je ne m'attendais pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, bas, à madame de Versac.

Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous; cela vous convient-il?

Mme DE VERSAC.

A merveille! et je ne sais comment reconnaître...

LE CAPITAINE, à Saint-Léon et à madame de Versac.

Ah ça, je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme; il se peut qu'il m'ait dit la vérité. Imaginez-vous qu'il est amoureux fou de sa femme...

TOUS, se rassemblant près du capitaine.

Ah! ah!

LE CAPITAINE.

Et qu'il est venu me prier de l'arrêter... ah!... ah!... afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin... ah!... ah!... sans être grondé.

TOUS.

Ah! ah!

DORVAL.

Le moyen est délicieux!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; L'ÉVEILLÉ, sortant de la chambre du capitaine.

L'ÉVEILLÉ.

Grande nouvelle ! ce monsieur. . vous savez bien... ce malin qui est là-dedans, veut, avant son départ, payer du punch à tout le corps de garde, et je vais en chercher.

(Il sort.)

TOUS.

Comment, du punch! du punch !

PIGEON, s'éveillant et se levant.

Présent! présent! Qu'est-ce que c'est?

DORVAL.

Bravo ! il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON.

C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

AIR du vaudeville de *Haine aux femmes*.

Cet air et modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse.
Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Que ce discours vous persuade,
Allons, prenez ce parti-là ;
Vous n'y perdrez rien, camarade,
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ERNEST, sortant de la chambre du capitaine, un peu endormi.

ERNEST.

Eh bien! capitaine, vous me laissez là? (A madame de Versac et à Saint-Léon.) Ah! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. (Prenant la main de madame de Versac.) Touchez là, camarade.

Mme DE VERSAC, le regardant.

Ciel! mon mari!

ERNEST.

Ma femme!

PIGEON.

Tiens, le camarade est sa femme.

Air : On m'avait vanté la guinguette. (*Gilles en deuil.*)

Quelle aventure surprenante!
Comment croire que deux époux,
Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous?

Mme DE VERSAC, donnant une lettre à son mari.

Eh quoi! me tromper de la sorte!

ERNEST, prenant la lettre.

Eh quoi! c'est vous sous cet habit!

Mme DE VERSAC.

Je devais vous servir d'escorte.

ERNEST.

J'étais vraiment fort bien conduit!

TOUS.

Quelle aventure surprenante! etc.

(Pendant la reprise du chœur, Saint-Léon et Dorval ont eu l'air d'expliquer à Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.)

Mme DE VERSAC, *à son mari.*

Si vous étiez chez vous, monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serais pas obligée d'y aller à votre place.

ERNEST.

Comment, un rendez-vous?

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.*

Rassurez-vous, ce rendez-vous, adressé à votre mari, était de ma façon.

ERNEST.

Comment, ma bonne amie, vous osiez soupçonner?

Mme DE VERSAC.

J'avais tort en effet; toute une nuit dehors!

SAINT-LÉON.

Qu'avez-vous à dire, vous l'avez passée ensemble? c'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

Mme DE VERSAC.

Et qu'en dira-t-on, s'il vous plait?

SAINT-LÉON.

AIR du Pot de fleurs.

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veillait avec nous,
Et que sa femme, aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars était de faction,
Vénus venait à la caserne.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; L'ÉVEILLÉ, avec un bol de punch allumé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR du vaudeville des Baladines.

Qu'on se mette
Tous en train!
Gai, gai! voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train! etc.

DORVAL, à Ernest.

A toi je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

ERNEST.

A toi!... c'est ça.

C'est toujours, en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train!
Gai, gai! voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

En quittant l'habit militaire,
Daignerez-vous vous souvenir
Des promesses de votre frère?

Mme DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST.

Bien, ma femme.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train ! etc.

ERNEST, au capitaine.

AIR : Bouton de Rose.

Mon capitaine,
De vous je m'éloigne à regret,
Un autre sous ses lois m'enchaîne;
(Montrant sa femme.)
J'y reste, et voilà désormais
Mon capitaine.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train ! etc.

(On entend le tambour.)

LE CAPITAINE.

Déjà la garde montante ! on vient relever le poste. Allons, messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, à l'Éveillé, qui est occupé à boire.

Eh bien, joufflu, n'entends-tu pas l'appel ? Allons donc, à ton instrument... le chef d'orchestre.

(L'Eveillé, prenant son tambour.)

RONDE.

AIR : P'tit bonhomme prend sa hache.

LAQUILLE.

Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ, accompagnant avec son tambour.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra :

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne? etc.

LAQUILLE.

Parfois un buveur sommeille,
Près d'un flacon qu'il vida;
Mais quand d'une autre bouteille
Le doux glou-glou lui dira :

Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que Bacchus donne,
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne? etc.

SAINT-LÉON.

Goûtant, après tant d'alarmes,
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes,
Mais quand l'honneur lui dira :

Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

SAINT-LÉON.

Au signal que l'honneur donne,
Toujours le Français répondra. (*Bis.*)

L'ÉVEILLÉ.

Hier près de nymphe mignonne,
J' m'embarquais dans l' sentiment ;
J' triomphais quand la friponne,
Me repousse en me disant :

Entends-tu l'appel qui sonne?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa;
Lorsque le devoir l'ordonne,

Faut toujours qu'un tambour soit là. (*Bis.*)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne? etc.

(Pendant ce couplet, tous se sont mis sous les armes, et sur deux rangs.)

LE CAPITAINE.

Portez armes!

Mme DE VERSAC, au public.

A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manqua;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambourin vous dira :

Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, rangeons-nous sous ses lois.

Mme DE VERSAC.

Au signal que l'on vous donne,
Daignez répondre quelquefois. (*Bis.*)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne? etc.

LE CAPITAINE.

Présentez armes!

(Ils présentent les armes au public. — Roulement.)



ENCORE UNE NUIT
DE LA GARDE NATIONALE

OU

LE POSTE DE LA BARRIÈRE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON.

Théatre de la Porte-Saint-Martin. — 15 Décembre 1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'OFFICIER du poste	MM. THIBOUVILLE.
LE SERGENT	BURSAY.
LE CAPORAL.	BAUDOT.
UN CAPORAL d'un autre poste.	VISSOT.
M. PATTU, pâtissier.	ÉMILE.
M. LOISEAU, tailleur.	PASCAL.
LE PÈRE VIEILLE-LAME.	BOURDAIS.
BENJAMIN.	PIERSON.
M. CASSIS.	DUCHAUME.
RLI, RLAN, } tambours	Mmes JENNY-VERTPRÉ. MARIANY.

GARDES NATIONAUX formant le poste. — MILITAIRES. — PEUPLE.

A Paris.



ENCORE UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE

OU

LE POSTE DE LA BARRIÈRE.

Le poste d'une Barrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARDES NATIONAUX, PATTU, LOISEAU, L'OFFICIER, LE SERGENT, LE CAPORAL.

(Au lever du rideau, ils sont différemment groupés ; les uns sont sur le lit de camp, les autres dorment ou lisent; plusieurs sont autour de M. Pattu qui achève un récit.)

PATTU.

Et l'inconnu ne répondit rien, mais continua toujours à marcher devant lui...

L'OFFICIER, en riant.

Ah çà, monsieur Pattu, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous contez là ?...

PATTU.

Comment? si j'en suis sûr... c'est de notre portière que je le tiens...

L'OFFICIER.

De votre portière?...

PATTU.

Si vous voulez bien permettre...

LOISEAU, aux autres.

Eh! sans doute; laissez donc achever!

PATTU.

Il faut vous dire qu'il faisait un temps affreux; la pluie, le vent... bou, bou... et le tonnerre qui faisait un effet... Je ne peux pas vous rendre cet effet-là. Ils marchaient donc tous deux en silence au milieu du tapage, lorsqu'au détour d'une petite rue bien noire, l'inconnu s'arrête; et, tout à coup, voilà que le jeune homme entend...

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive?...

LOISEAU et PATTU.

Ah! mon Dieu!

UNE VOIX, en dehors.

Patrouille!

LA SENTINELLE.

Caporal, hors la garde, reconnaître patrouille!

PATTU.

C'est étonnant qu'à la barrière on ait autant de patrouilles... voilà la seconde qui m'interrompt... Mais, comme je vous disais, il entend donc...

L'OFFICIER.

Et cette patrouille qu'il faut reconnaître, au lieu d'être là à causer...

(Tous s'éloignent.)

PATTU.

Il entend donc... (Regardant autour de lui.) Eh bien! ils ne m'entendent plus... C'est égal, il faut que je leur achève... (A un garde qui dort sur le lit de camp.) Dites donc, ca-

marade, vous savez que c'est là ma place... oui, là, à côté de vous, si vous voulez bien permettre. Vous direz qu'elle est retenue. (Le garde ronfle.) C'est bon, dès que vous me promettez... Je m'en vais leur achever...

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN CAPORAL d'un autre poste, LES SOLDATS du poste qui rentrent.

LE CAPORAL du poste.

Camarade, voulez-vous entrer signer la feuille ?

LE CAPORAL étranger.

Très-volontiers, nous avons fait une fameuse ronde ! Je vous demanderai à me chauffer un instant.

(Il s'approche du poêle ; l'officier veut lui céder sa place qu'il refuse.)

PATTU, à Loiseau et aux autres.

Ah çà, je vous disais donc... Nous étions dans le moment où il entend...

L'OFFICIER.

C'est bon, c'est bon ; une autre fois... (Au caporal étranger.) Est-ce que vous venez de loin, camarade ; quel est votre poste ?

LE CAPORAL.

Bonne-Nouvelle...

PATTU.

Ah ! contez-nous donc ça... Je vous dirai la mienne après, si vous voulez bien permettre.

LE SERGENT.

Quartier Bonne-Nouvelle, on vous dit...

PATTU.

Ah, ah ! eh bien ! justement, j'ai un cousin qui y demeure... Oui, monsieur, mon propre cousin, si vous voulez bien permettre.

L'OFFICIER.

Comment va la nuit, camarade ?

LE CAPORAL.

Fort bien; tout est tranquille, et nous n'avons rien rencontré.

LE SERGENT.

Ce n'est pas comme la dernière fois. Nous avons eu une alerte... c'était un de mes créanciers qui était mêlé dans une querelle.

PATTU.

Et vous l'avez arrêté ?

LE SERGENT.

C'est là le meilleur...

AIR du vaudeville de l'Écu de six francs.

Il était bien loin, je vous jure,
De soupçonner un pareil tour.

LE CAPORAL.

Eh bien ! plus plaisante aventure
A moi m'arriva l'autre jour :
Jugez de ma surprise extrême :
A mon poste, un mien créancier
S'adresse à moi pour me prier
De venir m'arrêter moi-même !

Il prenait un garde national pour un huissier !

TOUS.

Ah, ah ! celui-là est trop fort !

LOISEAU.

Pardi, c'est vrai, car c'était moi.

LE CAPORAL.

Ah ! c'est vous, monsieur Loiseau, le plus honnête tailleur de Paris. C'est lui qui demeure aux *Ciseaux-Volants*.

L'OFFICIER.

Et il tient ce que promet l'affiche.

LE CAPORAL.

Ah! monsieur n'est pas charlatan. Ah çà, vous ne m'en voulez plus depuis que mon mémoire est soldé...

LOISEAU.

Comment donc! vous avez de trop bonnes façons...

LE CAPORAL.

Vous voulez parler des vôtres, monsieur Loiseau.

LOISEAU.

Vous êtes trop honnête, et mes ciseaux sont tout à votre service.

LE CAPORAL.

Vous devriez bien les employer à rogner vos mémoires... Ah çà, signons-nous la feuille ?... (Tout en signant.) Comment vont les draps, monsieur Loiseau?

LOISEAU.

Il y a sur les Louviers une hausse de 4 fr. 25... mais les Elbeufs se soutiennent toujours.

LE CAPORAL, toujours signant la feuille.

Ah ! les Elbeufs se soutiennent... Vous pourrez bien avoir dans la nuit une ronde d'officiers... Et les Louviers 4 fr. 25... Au revoir, monsieur Loiseau ; bonne nuit, camarades!

(Il sort.)

TOUS.

Bonne nuit!

(Pendant qu'ils le reconduisent, un garde national, qui était près du poêle, s'approche du lit de camp, et se couche à la place que Pattu avait retenue.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté le caporal étranger.

L'OFFICIER, regardant sa montre.

Voilà les deux heures écoulées... Est-ce que vous ne songez point à relever le factionnaire?

LE CAPORAL, du poste.

Si, vraiment, mon officier... Allons, messieurs, qu'est-ce qui monte de minuit à deux heures?

(Un soldat se présente; le caporal le mène relever la sentinelle.)

PATTU.

Ce n'est pas moi, toujours, si vous voulez bien permettre; ma faction est faite, et je m'en vais m'en donner toute la nuit. (Il s'approche du lit de camp, et trouve sa place prise.) Hein! dites donc, camarade... Eh bien! il est sans gène... la place était gardée.

LE SERGENT.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez à dire? elle l'est encore.

PATTU.

Oui, mais pas par moi... Eh! camarade, si vous vouliez bien permettre.

LE CAPORAL.

Vous pouvez être sûr qu'à présent on ne la prendra pas.

PATTU.

Que c'est désagréable!... Il n'en arrive jamais d'autre aux barrières... Je ne veux plus y monter... Je l'ai déjà dit à mon sergent-major...

LOISEAU.

Écoutez donc, pourquoi êtes-vous biset?

PATTU.

Biset! Eh bien! qu'est-ce que ça dit?

AIR : Oui, je suis gourmand, moi. (Le Gourmand.)

Oui, je suis biset, moi !
Qu'importe la forme ?
On peut bien servir, je croi.
Sans être en uniforme;
A quoi bon, dans cet état,
Une allure guerrière ;
Puisqu'au fond l'on est soldat
Sans être militaire ?
Oui, je suis biset, moi!

D'ailleurs, ça vous va bien, à vous! Qu'est-ce que vous êtes donc?

LOISEAU.

Ce que je suis... Je suis sur le point d'être habillé, moi... C'est bien différent... Encore un habit d'uniforme, et j'en aurai un. Il ne me manque qu'une demi-basque.

PATTU.

C'est juste, vous vous retirez sur la quantité ; je crois que vous vous entendez en habits.

LOISEAU.

Il m'en est tant passé par les mains, qu'il faut bien qu'il m'en reste quelque chose...

PATTU, *regardant vers le lit de camp.*

Attendez... je crois qu'il a fait un mouvement ; s'il pouvait se lever!... Comme il est lent à dormir!... moi qui dors si vite !

LOISEAU, *au sergent.*

Mon sergent, avez-vous vu M. Pigeon, au Vaudeville?... C'est M. Pattu qu'on a voulu peindre... un Pigeon-Pattu.

AIR de La Bourbonnaise.

La drôle de tournure !
La drôle de figure ! (*Bis.*)
C'est bien lui, je vous jure,
Trait pour trait, le voilà !
Ah ! ah !

PATTU, à Loiseau.

Voisin, vous voulez rire :
D'où vient donc ce délire?
C'est vous, s'il faut le dire,
Que peint ce portrait-là.

LOISEAU et PATTU.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CASSIS.

CASSIS.

AIR : Je revenons dans un instant. (M. Croûton.)

Allons donc, mes chers enfants,
Qu'on en prenne,
Qu'on m'étrenne !
Allons donc, mes chers enfants;
Ils sont tout chauds, tout brûlants.

Mon établissement et moi
D'puis une heure j'sommes en route,
Et ben mieux qu'au café d'Foi,
On peut, pour deux sols qu' ça coûte,
Boire la goutte. (*Bis.*)

Allons donc, mes chers enfants, etc.

LE CAPORAL.

Eh ! c'est M. Cassis...

CASSIS.

Allons, messieurs, des bons petits pains, des liqueurs fraîches...

(Il met son panier sur le poêle.)

PATTU, à Loiseau.

Si nous jouions une partie de dominos en attendant une place vacante ?

LOISEAU.

Ah ! volontiers.

PATTU, à Cassis qui lui offre des petits pains.

Non, merci... Je fais venir de chez moi... Je suis même étonné que Gertrude ne m'ait pas envoyé...

LOISEAU, jouant aux dominos.

Elle est toujours jolie, mademoiselle Gertrude ?

PATTU, jouant aux dominos.

Si vous voulez bien permettre... et puis c'est sage, c'est honnête, et puis c'est... blanc partout... Ce petit coquin de Rli, notre tambour, se sera amusé en route...

CASSIS, à Loiseau.

Et vous, monsieur, vous en faut-il ?

LOISEAU, toujours jouant.

Non ; puisque M. Pattu attend son souper, je partagerai avec lui.

PATTU, de même.

C'est ça... A moi la pose... A les entendre, quand il y en a pour un, il y en a pour...

LOISEAU, jouant.

Deux et trois... Du deux et du trois, en avez-vous ?

PATTU, faisant la grimace.

Non, je boude !

CASSIS.

Au moins un verre d'eau-de-vie, de cassis, des liqueurs fraîches...

(Il prend son panier qui était sur le poêle.)

LOISEAU.

A la bonne heure ! c'est le perdant qui paiera... Combien ?

CASSIS.

Cinq sols, parce que c'est vous ! car c'est tout au plus si là-dessus j'en gagne...

PATTU.

Quatre... du quatre, en avez-vous ? (Buvant.) Qu'est-ce que vous dites donc, liqueurs fraîches... elles sont en ébullition...

CASSIS.

Vous êtes le premier qui s'en plaigne...

AIR : Vent brûlant d'Arabie.

Mon commerce est prospère,
J' contente mes chalands ;
Et grâce à Dieu, j'espère
M'enrichir en peu d' temps.
J' ne manq'rai pas, j' parie.

LE SERGENT, qui a pris un petit pain qu'il s'efforce de mordre.

D'avance, j'en réponds ;
Car moi, je vous défie
De manger votre fonds.

CASSIS.

Si on peut dire que ces gâteaux-là sont durs ! nous sommes aujourd'hui... Qu'est-ce que nous sommes aujourd'hui? le 20... Eh bien, je peux vous jurer qu'ils sont...

PATTU, jouant toujours.

Du six et du quatre.

CASSIS.

Comment, du six et du quatre ! Apprenez, monsieur...

PATTU.

Eh ! qui est-ce qui vous parle ?

CASSIS.

Apprenez qu'ils sortent de la fabrique de M. Pattu, le premier pâtissier de la rue des Amandiers.

PATTU, se levant.

Comment, M. Pattu ?... Le connaissez-vous, ce Pattu, pâtissier ?

CASSIS.

Pardi, si je le connais! tous ces gâteaux sortent de sa fabrique.

PATTU.

Quoi! vous osez prendre le nom d'une maison de commerce respectable pour débiter des marchandises de contrebande!... C'est moi, monsieur, ce Pattu!

CASSIS.

Vous?

PATTU.

Si vous voulez bien permettre.

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Oui, c'est blesser tous les droits;
C'est attentatoire
A ma gloire;
Et pour moi, j'aurai, je crois.
Les gourmands et les gens de lois.
Je veux vous apprendre à vivre,
De ce trait j'aurai raison;
Et je prétends vous poursuivre
En contrefaçon.

TOUS.

Oui, c'est blesser tous ses droits.
C'est attentatoire
A sa gloire;
Il aura pour lui, je crois
Les gourmands et les gens de lois.

(Cassis sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté Cassis; RLI, chargé de différents paquets.

RLI.

AIR : Écoutez la prière. (Le Bachelier de Salamanque)

C'est moi que tout regarde;
Et je porte en tout temps,

Et des billets de garde,
Et des billets galants.
Avec moi, le mystère
Ne court aucun danger.
D'emploi, de caractère,
Toujours prêt à changer,
De Mars et de Cythère
Je suis le messager ;
De Mars et de Cythère
Voilà, le messager !

TOUS.

Voilà, voilà le messager !

PATTU.

Eh bien... et mon carrick ?

RLI.

Comment, votre carrick ? vous ne m'en aviez par parlé... Si vous m'en aviez seulement coulé z-un mot, mamzelle Gertrude me l'aurait donné.

PATTU.

Comment, mon carrick ventre de biche ! Vous savez bien, monsieur Loiseau ? c'est vous qui me l'avez fait.

LOISEAU.

C'est une des plus belles coupes qui soient sorties de mon atelier.

RLI.

Il est trop tard maintenant. Mamzelle Gertrude a fermé la boutique devant moi. Mais j'irai vous le chercher ce matin de bonne heure : v'là tout ce que je peux faire.

PATTU.

Et cette nuit ?... Que c'est contrariant ! J'en ferai un rhume ; avec ça que je suis déjà pris du cerveau. Mais je ne conçois pas comment Gertrude, qui est si attentive, n'y a pas pensé.

RLI.

Dame ! quand on est à la tête d'une maison aussi consé-

quenté que la vôtre, on a tant de choses plus intéressantes qu'un carrick...

L'OFFICIER.

Comment ? c'est mademoiselle Gertrude, la jolie pâtissière de la rue des Amandiers...

PATTU, *s'inclinant.*

Si vous voulez...

LE SERGENT.

Qui a de si bons gâteaux et de si jolis yeux ?

PATTU, *s'inclinant.*

Si vous voulez bien...

L'OFFICIER.

Et qui ne veut jamais...

PATTU.

Bien permettre...

L'OFFICIER.

Qu'on l'embrasse... C'est cela. C'est qu'elle est à croquer !

AIR : Fidèle ami de notre enfance.

J'ai vu ce temple magnifique
Dont Gertrude fait les honneurs;
Là, chaque jour, votre art s'applique
A charmer tous les connaisseurs :
Là tout engage la pratique;
Mais, quoique tout soit attrayant,
Elle est encor de sa boutique
Le morceau le plus friand!

Ah ! vous êtes un gaillard, monsieur Pattu!

PATTU.

Monsieur, c'est ma nièce et ma gouvernante. Ce n'est pas que des jeunes gens, et j' dis des plus huppés, ne lui fassent les doux yeux... Mais c'est une des vertus du quartier!

L'OFFICIER.

C'est égal, vous en triompherez, monsieur Pattu.

LOISEAU, à l'officier.

J'ai déjà entendu parler de mariage.

PATTU.

Eh, eh ! qui est-ce qui vous a dit ça? J'en pourrai faire la folie. Je n'ai que cinquante-deux ans tout au plus, si vous voulez bien le permettre. Et elle m'aime, elle m'aime, c'est inconcevable. Si vous saviez, quand je suis de garde, combien elle est...

LOISEAU.

Désolée ?

PATTU.

Non pas... mais inquiète... d'une inquiétude... Elle craint toujours que je ne manque à l'appel.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

A partir elle m'encourage,
En ferait-elle davantage
Lorsque je serais son mari? (*Bis.*)
Bien plus que moi ça la tourmente;
Elle n'est mêm' vraiment contente
Que quand elle me voit parti. (*Bis.*)

L'OFFICIER.

Ah mon Dieu!... et la patrouille ; allons donc, messieurs !

(Tous s'éloignent.)

PATTU.

Il faut que je vous conte... Imaginez-vous .. Eh bien ! où sont-ils donc?

L'OFFICIER.

Six hommes, et le sergent?

TOUS.

Voilà, voilà, mon officier!

LE SERGENT.

Parbleu ! en revenant, il faudra que je passe sous les fenêtres de mademoiselle Gertrude. (Bas au caporal.) Rue des Amandiers, vous dites?

LE CAPORAL, de même.

Oui, mon sergent; vous pouvez même frapper pour avoir des gâteaux; quand on a marché deux heures on a faim.

LE SERGENT.

Comment donc... je me sens déjà là un appétit... Si elle pouvait ouvrir elle-même...

« Je crois la voir d'ici dans le simple appareil
« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »

Partons!

L'OFFICIER.

AIR du Pas des trois Cousines. (*La Dansomanie.*)

Messieurs, sur votre vigilance
On peut compter, en pareil cas;
Que le bon ordre et la prudence
En tous lieux marchent sur vos pas.

LE SERGENT.

Amis, en faisant cette ronde,
Songeons au repos des époux.
Si nous veillons pour tout le monde,
Demain l'on veillera pour nous!

TOUS.

Messieurs, sur notre vigilance, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté la patrouille.

PATTU.

Ah! les voilà partis! Au moins ça fait des places vides.

LOISEAU.

Et vous allez dormir?

PATTU.

Si vous voulez bien le permettre! (Il s'arrange, met son bonnet

de coton et va pour se coucher.) Ah ! maintenant que nous sommes tranquilles, si je vous achevais mon histoire...

LOISEAU.

Laquelle ?...

PATTU.

Ah ! la première, si vous voulez bien permettre ! Nous verrons l'autre après...

LOISEAU.

A la bonne heure !...

PATTU.

Nous en étions au moment où le jeune homme entend... Voilà donc que tout à coup le jeune homme entend...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; RLAN.

RLAN.

Pardon, excuse, mon officier ! vous savez bien le bal qui a eu lieu chez ce grand seigneur... là ous qu'il y a eu une trentaine de voitures à la porte... en voilà une qui, en s'en allant, a renversé un pauvre homme, et il a l'air d'être bien blessé !

L'OFFICIER.

Comment, morbleu !... Allons, messieurs !...

LOISEAU.

Mais on n'a là personne pour le transporter.

L'OFFICIER.

Et nous, donc ?

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (Monsieur Guillaume.)

Secours à tous est notre loi suprême;
Allons, vers lui guide nos pas.

LOISEAU.

Eh quoi! mon officier, vous-même?

L'OFFICIER.

Comme vous n'ai-je pas des bras?
Nous veillons tous au repos de la ville;
Si nous avons un grade différent,
Moi, morbleu! je n'ai plus de rang
Dès qu'il s'agit d'être utile.

Allons, allons, monsieur Pattu, tout le monde.

PATTU.

Là! encore des événements. (Au tambour, en montrant le lit de camp.) Tu diras que la place est gardée... entends-tu?

(Ils sortent tous; l'officier porte la civière avec un autre garde.)

SCÈNE VIII.

RLI, RLAN, la sentinelle dans le fond.

RLI.

Ah bien oui... sa place! qu'il n'ait pas peur... ce n'est pas celle-là que je voudrais lui prendre!

RLAN.

Ah çà, qu'est-ce que t'as donc z'en définitif?... J' te fisquais c' matin! En battant l' rappel, on aurait dit qu' tu soignais un' retraite!

RLI, soupirant.

C'est l'effet du sentiment! Tiens, Rlan... je ne sais pas sur quelle étoile j'ons marché... mais tout me tourne à mal dans mes inclinations. Tu as su mes infortunes au vis-à-vis d' Javotte, quand j'étais à la tête du dixième de ligne... Ah, Rlan! qu' tes t'heureux d'èt' insensible, et que je voudrais t'être en ton lieu z'et place!

AIR Tyrolien.

C'est charmant,

Quand votre belle,
Vous est fidèle;
C'est charmant,
Quand votre belle
N'a qu'un amant.

Mais je vois que la mienne
En agit autrement;
Je vois que l'inhumaine
Plaît à tout l'régiment;

C'est charmant,
Quand votre belle, etc.

Mais hélas! quand elle aime
Du sergent au tambour,
Et qu'on n'a qu'un douzième,
Ça refroidit l'amour.

C'est charmant,
Quand votre belle, etc.

J' sais bien qu'elle était tendre;
Mais quand j'mourais d'amour,
C'était cruel d'attendre
Que ce fût à mon tour.

Quels tourments,
Quand votre belle
Est peu fidèle;
Quels tourments,
Quand votre belle
A tant d'amants!

RLAN.

T'étais fait d'amitié!

RLI.

Eh bien, c't' inhumaine-là... c'est elle la cause que je me suis jeté dans la garde nationale, ousque j'espérais trouver l'indifférence!... Eh bien, nix. J'sis encore amoureux d'une passion que tout le monde partage.

RLAN.

Est-ce que ce serait mademoiselle Gertrude ? J' te vois toujours en estatue devant sa boutique.

RLI.

Juss ! Quand j' te dis qu'il m'est impossible de m' rencontrer tout seul dans une inclination !

RLAN.

Est-ce que tu craindrais m'sieu Pattu ?

RLI.

Tais-toi donc, joufflu, y en-a ben d'aut' d'sur les rangs, et le mal est que je n'sis que tambour... car sans ça all' me distingue assez ! Si t'avais vu hier de quel air elle m'a vendu z'un baba !

RLAN.

Bah !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; BENJAMIN.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

BENJAMIN, au dehors.

Bourgeois ! (Il est enveloppé d'un grand carrick vert, et entre mystérieusement dans le corps de garde.) Je ne vois personne... abordons ! M. Pattu n'est-il pas ici ?

RLI.

Non, m'sieu !

BENJAMIN, à part.

Je m'en avais douté. (Haut.) Diable ! je croyais qu'il était de garde ?

RLI.

Oui, m'sieu !

RLAN.

Il va rentrer dans l'instant !

BENJAMIN.

Ah bien ! c'est bon... alors je m'en vais !

RLI.

Mais pisque vous v'là !

BENJAMIN.

C'est pas la peine... Je venais pour m'en aller !

RLI.

Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire ?

BENJAMIN.

Eh bien, oui... Alors dites-lui ça.

RLAN.

Et quoi, encore ?...

BENJAMIN.

Ce que vous disiez... ça sera bien ! ça suffira.

RLI.

Mais je n' disais rien !

BENJAMIN.

Eh bien, encore... ça ne sera pas mal, ne dites rien !

RLI.

Qu'est-ce que c'est donc que c' malin-là ?

BENJAMIN.

Ah çà ! vous m'assurez qu'il y est, quoiqu'il n'y soit pas... c'est tout ce que je vous demande... c'est clair, ne vous dérangez pas... Il n'y est pas ! mais il y est... Adieu, mes petits... je vous demande le plus grand secret.

(D'un air mystérieux, et comme quelqu'un préoccupé d'un grand dessein.)

AIR de Calpigi. (*Tarare.*)

Rien ne s'oppose à mon triomphe;
Mais n'allez pas me compromettre :
Parlez pourtant, si vous voulez,

Mais surtout soyez circonspects :
Là-d'sus je m'en rapporte à vous.
Si quelque jour je vous rencontre...
Une heure trois quarts sonne à l'horloge,
Soyez sûrs que je vous dirai...
Je suis bien votre serviteur. (*Bis.*)

(Il sort.)

SCÈNE X.

RLI et RLAN.

RLI.

Tiens, à quoi que ça rime ?

RLAN.

Voyez donc ce bel oiseau bleu avec son plumage vert !

RLI.

Attends donc, v'là qui me revient. Il m' semble que je l'ai vu z'aussi voltiger z'à l'entour de mamzelle Gertrude.

RLAN.

Quoi ! ce serait aussi un de ses godelureaux ?

RLI.

Eh ! oui, coco. Il vient roussir ses ailes à son four... mais ce n'est pas pour lui qu'il chauffe. Ah ! si je l'avais su, au lieu de li répondre honnêtement, comme j' vous l'aurais blagué !

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

VOIX, en dehors.

Soldats du poste !

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; L'OFFICIER et deux GARDES NATIONAUX ; ils rapportent la civière et la mettent sous le lit de camp.

L'OFFICIER, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! l'aventure est impayable, et nous en sommes pour notre course.

RLI.

Comment donc ?

L'OFFICIER.

Sans doute... Vous avez vu avec quel zèle nous étions partis ! Nous avons trouvé le blessé entouré de personnes généreuses, qui faisaient pour lui une collecte.

AIR du Ballet des Pierrots.

Pour secourir ce misérable;
Nous arrivons tous pleins d'ardeur;
On craignait que le pauvre diable
Ne succombât à sa douleur!
Mais en voyant notre escouade,
Il s'est débattu comme un fou,
Et soudain le pauvre malade
A pris ses jambes à son cou.

Et il court encore !

RLI.

Eh bien ! on ne voit que de ces accidents-là ; des malins qui s' cassent les jambes pour être mieux sur leurs pieds.

L'OFFICIER.

Mais, en revanche, nos gens ramènent un gaillard qui n'est pas trop solide sur les siens.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; PATTU, LOISEAU, GARDES NATIONAUX, LE PÈRE VIEILLE-LAME.

L'OFFICIER.

Allons, par ici !

VIEILLE-LAME, à Pattu qui tient mal son fusil.

L'arme un peu plus haute !

PATTU, déposant son fusil.

Au contraire, bas les armes ! Comment peut-on se mettre dans un pareil état !...

(Il se couche sur le lit de camp.)

VIEILLE-LAME.

C'est par sensibilité. N'y a pas un de vous qui n'en ferait autant.

PATTU, sur son séant.

Par exemple !...

VIEILLE-LAME.

J' sais bien c' que j' dis !... Non, n'y a pas un de vous qui n'en ferait autant, et je le prouve ! Figurez-vous donc qu'un ami vient me chercher... Quand j' dis un ami... c'est-à-dire cinq amis qui viennent me chercher avec du vin... Ah ! ah !... parce que un ami... en amène un autre... Ils m'emmènent souper avec eux... et là, ils ont tous bu à la prospérité de la France. Je vous demande à ma place ce que vous auriez fait !

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Quoiqu' la liqueur soit bien vermeille,
Quand on est, en triste buveur,
Tout seul auprès de sa bouteille,
Se griser, fi ! c'est une horreur !
Mais lorsqu'un ami me convie,

Et qu'avec lui, prompt à me mesurer,
J' bois au bonheur de ma patrie,
Je rougirais de ne pas m'enivrer.
Oui, quand je bois, au bonheur d' ma patrie,
Je rougirais de ne pas m'enivrer.

Ç'aurait été ma honte !

L'OFFICIER.

Allons, le motif est louable !

(Il rentre dans sa chambre.)

VIEILLE-LAME.

Je les ai tous mis sous la table, et je me suis acheminé chez moi d'un pas ferme.

LOISEAU.

Du train dont vous y alliez, vous auriez été longtemps avant d'arriver... vous étiez par terre...

VIEILLE-LAME.

C'était pas moi !...

LOISEAU.

C'était pas vous... Je vous ai bien relevé, peut-être !

VIEILLE-LAME.

C'était pas moi... qui m'y avais mis ! c'était un malin en... Comment qu'ils appellent cela... en carrick ! il courait comme un ennemi en déroute !

ELI.

En carrick vert, n'est-ce pas ?

VIEILLE-LAME.

Ah ! la couleur n'y fait rien !... la nuit tous les... tous les hommes sont gris. (Faisant un faux pas.) Vous le voyez bien.

ELI.

Eh ben ! tenez, couchez vous là... voulez-vous que je vous soutienne, mon brave ?

VIEILLE-LAME.

Ça n'est pas de refus.

AIR : Le magistrat irréprochable. (*Monsieur Guillaume.*)

De grâce, excusez, camarades,
Si dans cet état l'on me voit,
Je puis le dire sans bravades,
Depuis longtemps je marche droit;
Un soldat, en sortant de boire,
Peut chanceler, quoique Français ;
Mais dans le chemin de la gloire,
Morbleu! je ne bronch'rai jamais!

(Il se couche près de Pattu.)

PATTU se trouvant mal à son aise, se lève sur son séant.

Ou, ou, ou, c'est étonnant, comme il fait froid, quand vient le matin... Je ne peux pas dormir sans redingote. Dis donc, Rli ?

RLI.

Quoi que c'est?

PATTU.

Il faut que tu retournes rue des Amandiers ; l'atelier sera ouvert, tu feras réveiller mademoiselle Gertrude pour qu'elle te donne mon carrick ventre de biche. Avec ça que mon tour revient de sept à neuf du matin, et je monterai avec... Je te donnerai pour boire.

RLI.

Sufficit... (A part.) Si je pouvais entrevoir Gertrude... et lui couler z'un petit mot de sentiment... (Haut.) J'y vas, not' maître.

(Il sort avec Rlan.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté Rli et Rlan.

PATTU se lève et rencontre Loiseau près du poële.

Ah ! ah ! vous ne dormez pas, voisin!

LOISEAU.

Non, ma foi... je ne peux pas dormir !

PATTU.

Ici, moi non plus... Pardi! si je vous achevais mon histoire...

LOISEAU.

Vous avez raison !... ça pourra peut-être...

PATTU.

Vous savez bien où nous en sommes...

LOISEAU.

Eh ! oui...

PATTU.

Voilà donc que tout à coup le jeune homme entend...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; GARDES, en dehors.

VOIX, en dehors.

AIR : Quel carillon.

Ça, venez donc !
Suivez-nous au corps de garde
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

VOIX, en dehors.

atrouille rentrante.

PATTU, avec joie.

Ah ! v'là du bruit, v'là du bruit !... je m'en vais avertir l'officier... (Revenant à Loiseau.) Soyez tranquille, je reviens vous l'achever... vous n'en perdrez rien !

(Il entre dans la chambre de l'officier.)

SCÈNE XV

Les mêmes; LE SERGENT, LE CAPORAL, Soldats de la première patrouille, BENJAMIN, qu'ils ramènent; puis L'OFFICIER.

(Benjamin est sans chapeau, un peu en désordre, et porte un carrick ventre de biche qui lui vient à moitié des jambes.)

TOUS.

Air : Quel carillon.

Ça, venez donc !
Suivez-nous au corps de garde,
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

BENJAMIN.

Mais un instant,
Messieurs, que l'on me regarde;
Convenez en,
N'ai-je pas l'air d'un innocent?

Ensemble.

TOUS.

Ça, venez donc,
Suivez-nous au corps de garde,
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

BENJAMIN.

Finissez donc,
Qu'ai-je à faire au corps de garde ?
Finissez donc,
Je ne suis pas un fripon.

L'OFFICIER, sortant de sa chambre, suivi de Pattu, un instant après.
Qu'y a-t-il donc, messieurs ?

BENJAMIN.

Quand je vous dis que je ne suis pas un voleur !

LE SERGENT.

Jugez-en vous-même, mon officier... Nous revenions de notre ronde par la rue des Amandiers...

LE CAPORAL, à part.

Pour acheter des gâteaux.

LE SERGENT.

Lorsqu'une fenêtre s'ouvre, et c'est monsieur qui saute dans la rue d'un air effrayé et dans l'état où le voilà.

BENJAMIN.

Mais quand je vous dis...

LE SERGENT.

Chez le commissaire !

TOUS.

Chez le commissaire, chez le commissaire !

PATTU, riant.

Ah ! ah, rue des Amandiers. (S'avançant et apercevant Benjamin.) Eh ! c'est toi, Benjamin ? que fais-tu ici, mon garçon ?

BENJAMIN.

Ciel ! M. Pattu !

PATTU.

Lui-même... si vous voulez bien permettre. Comment, tu te laisses arrêter ?

LOISEAU.

Pardi ! c'est un voleur.

PATTU.

Non pas, non pas, j'en réponds.

LE SERGENT.

Mais nous l'avons surpris sautant par une fenêtre !

PATTU.

C'est égal, c'est égal, j'en réponds. Et je le défends, si vous voulez bien le permettre... Ah ! ah ! quelque malice ! je te reconnais là.

BENJAMIN.

Monsieur !...

PATTU.

Ah ! ah ! c'est du quartier !. . le voisin d'en face, n'est-il pas vrai ?... Je t'y vois toujours, c'est bien fait, c'est bien fait. Coquin ! conte-nous ça ? je t'en dirai aussi une, moi, d'un jeune homme... Le jeune homme qui entend... Celle-là vaut bien la tienne... demande à ces messieurs. (Aux deux gardes.) Laissez donc, messieurs, quand je vous dis que j'en réponds moi-même ; c'est un des gros bonnets du quartier... un garçon établi !

LE SERGENT, en riant.

Ah ! dès que vous en répondez !

BENJAMIN.

Pardine, je suis bien heureux de vous avoir trouvé là ; je ne m'y attendais pas.

PATTU.

Eh ! eh, petit fripon... (Le regardant.) Tiens, tu as là un drôle de carrick...

BENJAMIN, à part.

Ah ! mon Dieu !

PATTU.

J'en ai un tout pareil... N'est-ce pas, monsieur Loiseau ?

LOISEAU, d'un air capable.

Oui... à peu près... mais le vôtre est d'un bien plus beau drap. Quelle différence ! En général, tout ce que je fournis...

PATTU.

Il t'est un peu court... mais le mien aussi.

LOISEAU.

C'est la mode.

PATTU, à Loiseau.

Est-ce que vous vous ménageriez aussi un carrick pour aller avec l'uniforme ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; RLI, arrivant avec un paquet roulé.

RLI.

T'nez, monsieur Pattu, v'là votre carrick.

PATTU.

Ah ! c'est bon... nous allons voir. Gertrude était-elle réveillée ?

RLI.

Non, m'sieu ; on l'a réveillée z'exprès.

PATTU.

C'tte pauvre petite Gertrude !

RLI.

Dame, à peine s'il fait jour ; et elle s'est levée sans lumière pour me donner ce paquet. Elle était même fâchée. (A part.) Et moi aussi ; à peine si j'ai eu le temps de lui dire un mot.

PATTU.

Eh bien !... je m'en vais le mettre tout de suite ! (Rli aide à lui passer le carrick. A Loiseau.) Vous allez voir comme il est court. (Sentant les manches traîner.) Tiens ! est-ce qu'il est rallongé ? (Le regardant, et voyant qu'il est vert.) Ah ! mon Dieu, il a changé de couleur !

TOUS.

AIR : Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! (Bastien et Bastienne.)

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
L'étrange chose que voilà !
La, la.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui nous expliquera cela,
La, la.

PATTU, à Rli.

Est-ce qu'en route tu aurais passé chez le teinturier ?

RLI, apercevant Benjamin.

Eh ! c'est ce finot de tantôt !... Eh bien ! il a aussi changé de couleur.

BENJAMIN.

Je suis sûr que je pâlis.

L'OFFICIER, LE SERGENT, et les AUTRES, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LOISEAU, à Pattu.

Compère, il y a quelque chose là-dessous !

PATTU, posant la main sur le carrick.

En effet, je sens là du papier. (Fouillant dans sa poche et lisant.) A M. Benjamin.

BENJAMIN.

Aïe ! je suis perdu.

PATTU, ouvrant la lettre.

Tiens ! de l'imprimé ! c'est mon billet de garde, à moi ! comment se trouve-t-il là ?... (Lisant.) *M. Pattu, biset... se rendra le 20 à sa mairie avec ses armes en bon état, petite tenue, pour de là monter sa garde à la barrière. Faute par lui de se rendre audit appel*, etc. Ah ! de l'écriture plus bas ! « Vous voyez par le billet ci-joint que M. Pattu est de garde... il ne tient qu'à vous que nous causions sur notre prochain mariage ! » Signé... signé « Gertrude ! » Ah ! que c'est traître !

RLI.

Ah ! que c'est vexant !

PATTU, montrant Benjamin.

Qu'on arrête cet homme !

LE SERGENT.

Ah ! vous en avez répondu.

PATTU.

C'est égal, dans la fureur où je suis, je ne réponds de rien.

BENJAMIN.

Grâce, monsieur Pattu! Je devais me déclarer aujourd'hui même, et vous demander mademoiselle Gertrude, votre nièce, en mariage.

PATTU.

Quoi! tu prétends l'épouser?

BENJAMIN.

Si vous voulez bien permettre. Ma femme reste à la boutique, je deviens votre associé...

L'OFFICIER.

Nous demeurons vos pratiques, et vive la jolie pâtissière!

PATTU.

Allons donc, puisqu'il le faut, qu'elle soit madame Benjamin!

ELI.

Là, encore z'un rival heureux à ma barbe! j' vous demande si je ne suis pas né pour les infortunes de la passion!

PATTU.

Ça me fera une aventure de plus à raconter... Mais je demande au moins qu'on me laisse achever la mienne, si vous voulez bien permettre.

LOISEAU.

Oh! c'est trop juste.

(Ils entourent tous Pattu.)

PATTU.

Voilà donc... vous vous rappelez bien... voilà donc que tout à coup le jeune homme entend...

VOIX, au dehors.

AIR de La Trajan.

Venez, accourez tous, ce sont eux!
Les voilà de retour en ces lieux!
Mes amis, par nos chants joyeux,
Fêtons ce retour heureux.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; RLAN, accourant.

RLAN.

Ohé ! ohé !... vous restez là, vous autres, et voilà tout le monde qui va au-devant d'eux... Les gardes nationaux des postes voisins, les habitants de la barrière et les paysans des environs qui leur apportent des fleurs... Est-ce que vous n'entendez pas leur musique ?

(Reprise de l'air.)

L'OFFICIER.

Et qui donc ?

RLAN.

Le dixième de ligne qui arrive.

PATTU.

Là ! il faut que le colonel de ce régiment-là m'en veuille... arriver exprès pour m'interrompre !

RLAN, à Rli.

Eh bien, qu'est-ce que t'as donc ?

RLI.

Le dixième de ligne !... Ah, Rlan ! soutiens-moi. Je vais revoir c'te perfide Javotte !

(Ils sortent tous pour prendre leurs armes. — Le théâtre change et représente l'extérieur de la barrière. — Ballet. — Ronde finale.)



FLORE ET ZÉPHYRE

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON

Théatre du Vaudeville. — 8 Février 1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GRAND OPÉRA sous le nom de Somno.	MM. ÉDOUARD.
UN MAITRE DES BALLETS.	SEVESTE.
ARLEQUIN-DÉMÉTRIUS	LAPORTE.
GULLIVER	GUENÉE.
UN JONGLEUR INDIEN.	FICHET.
M. BARON, escamoteur.	PHILIPPE.
WILSON, le marcheur anglais	JOLY.
L'ENDORMI, donneur de contre-marques . .	JUSTIN.
GÉANT	CARLE.
GÉANTE.	CHARLES.
NINA, fille de Somno.	Mmes DESMARES.
FLORE, sa sœur	ST-AULÈRE.
L'AMOUR.	BETZY.
ZÉPHYRE, amant de Flore	LUCIE.
UN PETIT SATYRE.	GOUGIBUS.
PREMIÈRE DANSEUSE.	VIRGINIE DÉJAZET
VÉNUS.	CHAPELLE.

LES RIS. — LES JEUX. — LES GRACES. — DANSEURS — DANSEUSES. — FIGURANTES.

A Paris.



FLORE ET ZÉPHYRE*

Un théâtre en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE DES BALLETS, L'AMOUR, DANSEURS, DANSEUSES, achevant une figure.

LE MAITRE DES BALLETS.

Tra la la... Une, deux, une, deux ; c'est cela, mais nous allons recommencer, s'il vous plaît.

PREMIÈRE DANSEUSE.

En voilà bien assez.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez qu'il faut que cet ouvrage se monte rapidement.

PREMIÈRE DANSEUSE.

Eh bien ! qu'a-t-on à dire ? Il n'y a que quinze mois qu'il est à l'étude.

LE MAITRE DES BALLETS.

Je sais que cette fois-ci vous y avez mis de l'activité ; mais les auteurs s'impatientent.

* Dédié par les auteurs à leur ami Désaugiers.

L'AMOUR.

Eh bien ! qu'ils attendent. Le grand mal !

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Le souffleur attend la réplique,
L'acteur attend les directeurs ;
Le chanteur attend la musique,
Et l'orchestre attend les chanteurs.

PREMIÈRE DANSEUSE.

J'attends moi-même la première.

LE MAITRE DES BALLETS.

Fort bien ! Mais grâce à ce trafic
Voilà près d'une année entière
Que nous attendons le public.

Allons, en place !

PREMIÈRE DANSEUSE.

Ah ! je suis lasse.

PREMIER DANSEUR.

Et moi, dès que j'ai dansé un quart d'heure, mon asthme me prend.

(Il tousse.)

LE MAITRE DES BALLETS.

Pardi, à votre âge !

PREMIER DANSEUR.

Comment ! à mon âge ?

DEUXIÈME DANSEUSE.

Les Grâces n'ont pas d'âge, monsieur.

LE MAITRE DES BALLETS.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

C'est l'usage, le fait est clair,
Et parmi nos acteurs personne
Ne veut être dans son automne,
Encor bien moins dans son hiver.
Enfin, sur leurs têtes caduques

S'accumulent tant de printemps
Qu'on voit les Grâces en perruques
Et les Zéphyrs en cheveux blancs.

Aussi, sans la réforme...

DEUXIÈME DANSEUSE.

Comment, la réforme!

LE MAITRE DES BALLETS.

Eh! sans doute.

AIR : Sous les drapeaux des Ris et des Amours

A la raison ayez enfin recours :
Vous avez vu vieillir tous nos Amours,
Et depuis quarante ans, fidèle à Therpsycore,
Vous faites les Vénus.

DEUXIÈME DANSEUSE.

Je veux les faire encore ;
Je les ferai toujours.

L'AMOUR.

Pour n'être plus au matin de ses jours
Faudrait-il donc renoncer aux Amours ?
A cet emploi charmant livré dès mon aurore,
J'ai déjà fait l'Amour, je veux le faire encore ;
Je le ferai toujours.

LE MAITRE DES BALLETS.

En ce cas, à votre rôle. Vous êtes là caché dans le bosquet. Nous y sommes. (A l'orchestre.) Commencez... Attendez... attendez... où donc est mademoiselle Flore?

PREMIER DANSEUR.

Elle était là.

L'AMOUR.

Eh! non, je viens de la voir dans le corridor des troisièmes, qui causait avec le débutant.

LE MAITRE DES BALLETS, appelant.

Mademoiselle Flore, votre entrée!

SCÈNE II.

LES MÊMES; FLORE.

FLORE.

Eh! mon Dieu! que de bruit.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est à vous... Vous entrez avant l'Hymen.

FLORE.

Je n'arrive qu'après.

LE MAITRE DES BALLETS.

Avant.

FLORE.

Après.

L'AMOUR.

Eh! mon Dieu! Que l'Hymen vienne avant ou après, ça revient au même.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est ça, nous n'en sommes pas moins à la noce, et il faut danser... à vous.

FLORE.

Ah! toujours des noces.

AIR : Suzon sortait de son village. (*Marianne.*)

Depuis *les noces de Gamache*,
Jusques aux noces de Thétis,
On m'a vu danser sans relâche
Aux noces de tous les pays.
Je danse aux noces
Un peu précoces
Des fiers Romains
Et des tendrons Sabins;
Vénus marie
Fille jolie,

Avec l'Amour,
C'est encore à mon tour !
Ma foi, c'est prendre trop de peines :
Ces noces donnent des regrets,
Et je me promets désormais
De ne danser qu'aux miennes.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez que votre père, M. Somno, ne demande qu'à vous établir.

PREMIÈRE DANSEUSE.

Je le crois bien..... Il ne marie pas une de ses filles qu'il n'y invite tout Paris.

LE MAITRE DES BALLETS.

Malheureusement tout le monde ne se rend pas à l'invitation.

L'AMOUR.

Pardi, ce sont ceux qui viennent qui paient la dot.

FLORE.

Ma sœur Nina, par exemple, quelle fortune elle a faite l'an dernier! J'ai manqué en perdre l'esprit.

L'AMOUR.

Ça ne vous aurait peut-être pas aussi bien réussi qu'à elle.

FLORE.

La voilà maintenant bien heureuse. Un mariage avantageux, un établissement solide, la direction de l'hospice de Charenton.

LE MAITRE DES BALLETS.

Elle ne méritait pas moins que cela.

L'AMOUR.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

A ce choix-là, je le parie,
Chacun soudain applaudira.

Qui pourrait, en fait de folie,
S'y connaître mieux que *Nina* ?

LE MAITRE DES BALLETS.

Quoiqu'on trouve en cette retraite
Le local le plus spacieux,
Pourra-t-elle y loger tous ceux
Qui pour elle ont perdu la tête? (*Bis.*)

Allons, mesdames, en place! Si monsieur Somno venait... L'orchestre, je vous en prie... avant le dernier ensemble.

(L'orchestre reprend. On se dispose à danser.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; NINA en douillette verte, de cachemire.

NINA.

Bonjour, mes toutes belles.

TOUTES.

C'est Nina.

NINA.

Moi-même, mes bonnes amies. Depuis mon mariage, j'ai couru les pays étrangers. Vous savez qu'étant demoiselle, j'aimais déjà à battre la campagne; et puis, on n'est pas fâchée de voir du nouveau. Ah! mon Dieu! ce nouveau-là, c'est toujours la même chose, autant ne pas sortir de chez soi. (Aux vieilles danseuses.) Et vous, à propos de nouveautés, comment vous portez-vous ?

L'AMOUR.

L'à-propos est juste.

NINA, apercevant l'Amour.

Eh!... eh!... C'est lui, pauvre Amour! Je le trouve un peu pâle, un peu défait.

L'AMOUR.

Quand on ne sort pas des coulisses

NINA.

Oui, le grand air lui fera du bien, je l'emmène avec moi.

TOUTES.

Non pas.

NINA.

Eh bien donc, gardez-le... pauvre garçon ! C'est que nous sommes d'anciennes connaissances, n'est-ce pas ?

LE MAITRE DES BALLETS.

Mais, mesdames...

NINA.

Ah ! pas de répétition aujourd'hui ; je donne congé... mon père ne me démentira pas.

LE MAITRE DES BALLETS.

Mais, madame...

NINA.

Eh bien ! n'ai-je pas parlé ?

L'AMOUR.

Ah ! mon Dieu ! ne la contrariez pas, vous savez quelles scènes elle fait quand on n'est pas de son avis... Tenez...

(Nina fait un geste de folie.)

LE MAITRE DES BALLETS.

Non, non, accordé !

AIR du Ballet de L'Epreuve villageoise.

La séance est terminée,
Quand on a pour tout plaisir
Dansé toute la journée
On peut s'aller divertir.

L'AMOUR.

L'auteur pour la réussite
A coup sûr ne craindra rien,
Car voilà vingt fois de suite
Que l'on répète aussi bien.

TOUS.

La séance est terminée, etc.

(Tout le monde sort, excepté Flore et Nina.)

SCÈNE IV.

FLORE, NINA.

NINA.

Enfin, nous voilà seules, parlons de toi... Je croyais te trouver mariée, est-il possible que tu sois encore demoiselle?

FLORE, soupirant.

Ça n'est pas ma faute.

NINA.

Je ne voulais pas le croire, et Zéphyre?

FLORE, faisant des battements.

Hélas! il est parti pour mériter ma main.

NINA.

Ah! J'entends... quand le bien-aimé reviendra.

FLORE, dansant.

Oui, si le bien-aimé revenait, on ne le laisserait pas entrer. C'est peut-être le seul qui puisse rétablir nos affaires. Eh bien! mon père ne veut pas entendre parler de lui.

NINA.

Eh! pourquoi donc?

FLORE.

Pourquoi! parce qu'il a du mérite.

NINA.

Est-ce que c'est une raison pour rester à la porte?

FLORE, battant un entrechat.

Apparemment.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse

Après une absence cruelle
S'il revenait dans son pays,
S'il revenait tendre et fidèle
A peine serait-il admis ?

NINA.

Moi, je n'agis pas de la sorte ;
Et jamais, je puis l'assurer,
Je n'ai pu voir le mérite à la porte
Sans lui dire d'entrer.

FLORE.

Eh bien ! tâche de faire entendre cela à mon père.

NINA.

Mais comment ne parait-il pas? Est-ce qu'il n'est pas prévenu de mon arrivée?

FLORE.

Il dormait sans doute. C'était hier notre vendredi... C'est un reste de la soirée.

NINA.

Eh ! le voici, l'éternel papa.

SCÈNE V.

FLORE, NINA, SOMNO. Le haut de son costume est couvert de titres d'opéras et le milieu de notes de musique ; il porte un pantalon collant couleur de chair, et des souliers de danseur.

SOMNO.

AIR du grand récitatif d'*Œdipe*.

Est-ce toi que je vois, ô ma chère Antigone?

FLORE.

Eh ! non, c'est Nina.

SOMNO.

Comment cela va-t-il, mon enfant ?

NINA.

Assez bien, mon père, depuis que le bien-aimé est parti : il est allé faire un tour dans les départements, et je suis veuve depuis quelque temps.

SOMNO.

Pauvre petite ! on s'est ressenti ici de ton absence.

NINA.

Il paraît que depuis que je ne fais plus des miennes...

SOMNO.

Je suis obligé d'y mettre du mien... C'est vrai ; pauvre enfant, tu as tout fait pour prolonger les jours de ton vieux père.

(Il chante.)

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins.

AIR du vaudeville Le Procès.

Qu'est devenu ce temps heureux
Où grâce à ton extravagance
Tu m'attirais les curieux ;
Maintenant quelle différence !
Comment m'arracher à la mort?

FLORE.

Comptez sur vos filles chéries.

NINA.

Pour vous sauver je suis encor
Prête à faire des folies.

SOMNO.

Ça ne conviendrait peut-être pas à ton mari.

NINA.

Mais enfin, mon père, n'est-il aucun moyen ?. . vos chanteurs ?...

SOMNO.

Ils déchantent tous, mon enfant, et impossible de les remplacer.

NINA.

Eh quoi! les *chants auraient cessé?*

SOMNO.

Non pas... mais la tragédie de mon voisin de la rue de Richelieu accapare tout. Ses dames surtout ont renoncé à la parole.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Andromaque chante son rôle,
Zaïre chante ses amours,
Junie, en chantant, se désole,
Et Chimène chante toujours.
Et si Manlius sur la scène
Ne venait pas nous consoler,
Dans son temple, hélas! Melpomène
Ne trouverait à qui parler.

Ainsi tu le vois...

(Il chante.)

Le ciel et les enfers sont ligués contre moi.

Mais j'ai trouvé un moyen victorieux... il réussira. S'il ne réussissait pas... je n'ai plus qu'à fermer boutique et à retourner en Italie, ma patrie.

FLORE et NINA.

Quel est ce moyen?

SOMNO.

J'ai fait publier, par les cent voix... des employés de mon établissement, que j'accordais ma fille, ma céleste Flore, à celui qui, par une invention quelconque, bonne ou mauvaise, ramènerait la foule à mon théâtre.

FLORE.

Qu'entends-je! et Zéphyre?

SOMNO chantant :

Je refuse Zéphyre, et sa main et ses vœux,
Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

FLORE.

A la bonne heure ! voilà la première fois que vous me donnez des raisons.

SOMNO.

Ah ! tu veux des raisons... Un petit maître des ballets qui courait après toutes mes figurantes!

FLORE.

Il revenait toujours à Flore.

SOMNO.

Taisez-vous, petite sotte.

SCÈNE VI.

Les mêmes; L'ENDORMI.

SOMNO.

Eh ! voici l'Endormi, domestique pendant le jour, ouvreur de l'orchestre le soir... (A l'Endormi.) Qu'as-tu donc? tu dors, je crois ?

L'ENDORMI.

Dame ! depuis quinze jours que je n'ai pas reçu une contremarque.

SOMNO.

Cela viendra... hier encore, mon parterre était d'un plein...

L'ENDORMI.

Ça n'est pas malin ! on connaît ces recettes-là !...

SOMNO.

Je dis ce que j'ai vu.

AIR : L'artiste à pied voyage.

Aucunes places vides,
Aucuns siéges vacants!
Et des hommes solides
Remplissant tous les bancs!

L'ENDORMI.

Point de place à la pièce,
Les faits sont avérés ;
Mais allez à la caisse,
Et vous en trouverez.

J'oubliais de vous dire, il y a là un monsieur... (Il bâille.) qui demande à vous parler.

NINA.

Quel est cet homme?

L'ENDORMI.

Ah! dame! c'est un monsieur qui n'a pas l'air amusant du tout... (Il bâille à se démonter la machoire.) Je le prenais d'abord pour un habitué.

SOMNO.

Son nom?

L'ENDORMI.

Démétrius.

SOMNO.

Je ne connais pas...

NINA.

Ni moi.

FLORE.

Ni moi... mais qu'il se fasse connaître.

L'ENDORMI.

Il ne demande que cela, et tenez le voici.

(L'endormi sort. — L'orchestre joue l'air de *Cahin-caha.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté l'Endormi ; DÉMÉTRIUS.

SOMNO.

Ah ! mon Dieu ! quelle triste tournure !

NINA.

C'est la route qui l'aura fatigué.

DÉMÉTRIUS.

Non, je n'ai pas été loin... (A Somno.) Vous savez ce qui m'amène?

SOMNO, à part.

C'est un prétendant ! (Haut.) Mais vous êtes incommodé ! serait-ce une indisposition?... Soutenez-le un peu...

DÉMÉTRIUS.

Oui, ça ne fera pas de mal... je tombe de faiblesse.

SOMNO.

Vite un siége !

(On lui donne une chaise.)

DÉMÉTRIUS.

Vous n'auriez pas de fauteuil?... Je n'aurais pas été fâché d'avoir le fauteuil ; mais je vois qu'il faut y renoncer.

NINA.

Oh ! oui, ne songez pas à ça...

DÉMÉTRIUS, la regardant.

C'est là votre aimable fille ?... Elle est incomparable.

SOMNO, lui montrant Flore.

Eh ! non, c'est l'autre.

DÉMÉTRIUS.

Ah ! elle est bien jolie.

FLORE.

Mon Dieu ! le vilain costume.

DÉMÉTRIUS.

C'est pourtant ce que j'ai de mieux.

FLORE.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

De cet habit la forme singulière,
Je l'avoûrai, n'est pas trop de mon goût.

DÉMÉTRIUS.

J'ai cependant de quoi vous satisfaire;
En moi l'on trouve un peu de tout!
Voyez... J'en ai de toutes les espèces,
Et les morceaux les plus marquants,
Je les ai tous pris dans les pièces
Des meilleurs fabricants.

SOMNO.

Mais puis-je savoir ce qui vous a déterminé à vous présenter?

DÉMÉTRIUS.

C'est que... j'aime la compagnie, et, vivre tout seul comme je le faisais là-bas... il y a de quoi périr d'ennui; je ne me suis pas montré... parce que ce n'est pas dans mon caractère... mais j'ai disparu... sans que personne s'en soit aperçu... et me voilà.

SOMNO.

Eh! quels secours pouvez-vous m'offrir?

DÉMÉTRIUS.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (L'Opéra-Comique)

Vous devinez en ce moment
Quel espoir près de vous me guide,
Vous êtes un peu chancelant
Et je ne suis pas trop solide!
Pour braver le sort rigoureux,
A vous souffrez que je m'allie,
Alors on se soutient tous deux.

FLORE, à part.

Où l'on tombe de compagnie.

SOMNO.

Ça n'est pas de refus... un peu d'aide fait grand bien, et si ça convient à ma fille...

FLORE.

Mais, mon père, songez donc qu'il est...

SOMNO, en récitatif.

Il est homme, il est malheureux,
C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

FLORE.

Je ne dis pas non... mais il faudra voir... est-ce que monsieur est seul de sa famille?

DÉMÉTRIUS.

Non, j'ai un frère aîné ; mais il est établi depuis longtemps, et très-avantageusement.

FLORE.

Ah! tant pis... et son nom?

DÉMÉTRIUS.

Ce n'est pas parce qu'il est mon aîné ; mais vrai ! il a du bon, il vaut mieux que moi.

NINA.

Son nom?

DÉMÉTRIUS.

Artaxerce!... c'est un beau nom. Il est vrai qu'il a été longtemps en pension chez un professeur italien de chez qui on l'a retiré tout fait, tout formé... et ça n'a pas peu contribué à ses succès dans le monde.

SOMNO.

Voyez-vous ça.

DÉMÉTRIUS.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon

Oui, mon cher frère est en effet

Un homme d'esprit, de génie ;
Mais je prétends qu'il n'eût rien fait
S'il eût chez lui passé sa vie.
Les voyages, moi je l'ai lu,
Rendent la jeunesse accomplie.

NINA.

Hélas ! monsieur aurait bien dû
Faire un voyage en Italie !

DÉMÉTRIUS.

Enfin, si le papa veut m'accueillir et m'égayer avec un peu de danse et de musique, vous verrez que je ne suis pas plus ennuyeux qu'un autre.

SOMNO.

Je ne dis pas le contraire ; mais si vous voulez vous donner la peine d'entrer, nous allons délibérer en famille.

DÉMÉTRIUS.

Allons, priez, pressez cette aimable enfant de fixer son choix en ma faveur... vous n'en serez pas fâché.

Tous les deux, prêtons-nous un mutuel appui !
Il combattra pour moi : je régnerai pour lui.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SOMNO, NINA, FLORE, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Encore des visites ! deux ou trois messieurs, et de taille !

(Il sort.)

SOMNO.

Sans doute des prétendants.

FLORE.

Comment ! encore des prétendants ? Est-ce qu'il est décent que nous restions là ?

SOMNO.

C'est juste... rentrez ! C'est à moi de choisir et à vous d'épouser ! rentrez.

NINA.

Vous voulez donc qu'il arrive des malheurs... on vous répète que son cœur est engagé.

SOMNO.

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Apprenez qu'à l'Opéra
Le cœur ne fait rien à l'affaire ;
Celui qui saura me plaire
Sera celui qu'elle aimera.

FLORE.

Quelle tyrannie !

NINA.

Il est bien dur, en effet,
D'avoir un cœur, mon père,
Et de ne pouvoir en faire
Ce qu'on voudrait.

Ensemble.

FLORE.

Apprenez qu'à l'Opéra
On peut encor aimer, mon père ;
Zéphyr seul a su me plaire,
Il est le seul qui me plaira.

SOMNO.

Apprenez qu'à l'Opéra
Le cœur ne fait rien à l'affaire ;
Celui qui saura me plaire
Sera celui qu'elle aimera...

Ainsi, Flore, soyez résignée, et vous, Nina, ne faites pas faire de folies à votre sœur.

FLORE.

Je suis assez grande pour me passer d'elle.

NINA.

Viens, ma sœur.

(Flore et Nina sortent.)

SCÈNE IX.

SOMNO, GULLIVER.

GULLIVER.

AIR de la contredanse du Diable à quatre.

A moi venez, auteurs,
Directeurs,
Qui voulez un succès facile
Par mon art habile
Et mes couleurs
J'éblouis tous les spectateurs.

SOMNO.

Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ?

GULLIVER.

Vous voyez un étranger qui, instruit de votre détresse, a fait force de voiles pour venir à votre secours.

SOMNO.

Comment, monsieur, vous espérez me rendre cet éclat dont je brillais autrefois ?

GULLIVER.

Moi, monsieur, je réussis toujours.

SOMNO.

Monsieur n'est pas auteur, à ce que je vois.

GULLIVER.

Non, monsieur ; je suis machiniste. J'étais autrefois un voyageur connu par mon esprit et mon originalité ; mais

maintenant je suis, comme je vous l'ai dit, machiniste et pas autre chose... prêt à vous rendre mes services !

SOMNO.

Hélas ! ce n'est pas de machines que je manque, c'est même ici le triomphe des machines... car c'est à cela que j'ai employé tous mes fonds !

AIR : Dans cette maison à quinze ans.

Mais tout nous accable à la fois
Dès que le sort nous est contraire ;
La France n'a pas, je le crois,
De plus fameux propriétaire :
J'ai les bocages les plus beaux,
De palais je ne suis pas chiche,
J'ai des fermes et des châteaux...
Et je n'en suis pas plus riche !

GULLIVER.

C'est que vous ne savez pas faire valoir tout cela... Si vous l'aviez employé dans quelque cause célèbre ?

SOMNO.

Comment, des causes célèbres ?

GULLIVER.

Il n'y a que cela qui prenne maintenant.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

Voyez *la famille d'Anglade,*
La servante de Palaiseau...
Que leur succès vous persuade :
Prenez vos sujets au barreau.
Sitôt qu'une cause prospère,
On la met en pièce... et l'auteur
Finit par gagner dans l'affaire
Presqu'autant que le procureur !

Mais, avec moi, vous pouvez même vous passer de ces moyens... car il y a machine et machine... et tout le monde ne peut pas s'élever à la hauteur des miennes... Venez, venez...

SOMNO.

Que faites-vous donc?

GULLIVER.

J'appelle mes moyens de succès... Venez, mes petits amis.

SCÈNE X.

Les mêmes; UN GÉANT et UNE GÉANTE, montés sur des échasses.

LE GÉANT et LA GÉANTE.

Air de la Veillée villageoise.

Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc.
Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc.
Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc.
Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc.

SOMNO.

Est-ce qu'ils ne disent pas autre chose?

GULLIVER.

Si vous voulez... mais attachez-vous à cela... le reste n'est que du remplissage.

LE GÉANT et LA GÉANTE.

Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc, etc.

SOMNO, les interrompant.

Assez, assez! (A Gulliver.) Eh! que voulez-vous que je fasse de ces figures?

GULLIVER.

C'est de l'or qui vous arrive... Montez-moi bien vite un petit ouvrage avec une douzaine de ces messieurs et de ces dames, et je vous garantis l'effet.

SOMNO.

Comment, il ne faut pas autre chose ?

GULLIVER.

Pas autre chose.

SOMNO.

AIR : Colin disait à Lise un jour.

Eh ! quoi, pour plaire il suffirait
De ces acteurs d'un haut étage ?
Pas un seul mot, pas un couplet,
Pas un seul trait dans un ouvrage ?

GULLIVER.

Monsieur, apprenez
Que nos abonnés
N'en demandent pas davantage.

SOMNO.

Vous croyez donc que l'on pourra
Accueillir un semblable ouvrage ?

GULLIVER.

Son succès vous enrichira.

SOMNO.

J'accepte cet heureux présage.

GULLIVER.

On y bâillera,
Mais on y courra.

SOMNO.

Moi, je n'en veux pas davantage !

(Aux géants, leur présentant une chaise.)

Donnez-vous la peine de vous asseoir... (A Gulliver.) Mais que dira-t-on si mon théâtre...

GULLIVER.

Bah ! faites comme nous ! moquez-vous du qu'en dira-t-on ? On nous critique, et c'est à qui nous imitera.

AIR : Le vin est l'âme de l'amour

Des grands ouvrages de nos jours

Jusqu'au plus mince mélodrame,
On contrefait nos calembours,
On contrefait ces niais qu'on blâme.
Plus d'un grand auteur en crédit
A contrefait jusqu'à nos bêtes ;
Mais aucun d'eux n'a eu l'esprit
De contrefaire nos recettes.

SOMNO.

Ça ne laisse pas que d'être assez séduisant.

LE GÉANT.

Monsieur, nous pouvons donc espérer...

GULLIVER.

Chut !...

LA GÉANTE.

Vous nous promettez donc, monsieur...

GULLIVER.

Voulez-vous bien vous taire !

LE GÉANT.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles. (Mariage de Figaro.)

Au silence nous réduire !

GULLIVER.

De plaire c'est le moyen,
Votre aspect seul doit tout dire.

LA GÉANTE.

C'est un fort triste entretien.

GULLIVER.

Vous voyez qu'on vous admire,
Mais si vous parlez...

LE GÉANT et LA GÉANTE.

Eh bien ?

GULLIVER.

Je ne reponds plus de rien.

SOMNO.

En vérité, si je ne craignais de me faire une querelle avec *les habitants des Landes*...

LE GÉANT.

Nous sommes du même pays.

LA GÉANTE.

Enfants du même père.

SOMNO.

Famille aussi nombreuse que respectable...

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Monsieur, il y a là une personne qui veut vous parler. C'est tout ce que j'ai pu comprendre à son langage qui n'est pas moins singulier que sa personne.

SOMNO.

Faites entrer.

GULLIVER.

Eh bien ! monsieur, puis-je me flatter que ma découverte...

SOMNO.

Elle mérite considération, et si vous voulez attendre là-dedans, je vous promets une prompte réponse.

LE GÉANT et LA GÉANTE, en sortant.

Berlic, berloc, berlic, berlic, berloc,
Berlic, berloc, berlic, berlic, berloc !

(Gulliver et les géants sortent.)

SCÈNE XII.

SOMNO, L'ENDORMI, UN INDIEN.

L'ENDORMI.

Entrez, monsieur, entrez.

(Il sort.)

L'INDIEN.

Knif, knaf, gli, gli, gli, li, li, li.

SOMNO.

Plaît-il?

L'INDIEN.

Knif, knaf... (Après avoir hésité.) Vous êtes étonné de ne pas me comprendre?

SOMNO.

Mais non... ici on n'entend jamais les paroles, c'est l'usage... Cependant je ne serais pas fâché...

L'INDIEN.

Vous avez entendu parler de ces deux célèbres jongleurs qui promènent, d'une partie du monde à l'autre, leurs talents et leurs succès ; auxquels les éléments semblent obéir ; qui broyent l'acier sans se casser les dents... avalent des lames d'épée comme on boit un verre d'eau ; que l'on cite partout pour leur dextérité, leur vivacité, leur agilité et surtout la pureté de leur langage ; en un mot, apprenez, monsieur, que vous voyez en moi *les deux Indiens*.

SOMNO.

Comment ! vous êtes seul ?

L'INDIEN.

C'est que mon associé est indisposé pour le moment.

AIR du vaudeville du Jaloux malade.

Ses exercices, je vous jure,
Souvent fatiguent à périr.

Pour vivre, la chose est bien dure,
Il risque souvent de mourir.
Devant cent personnes citées
Hier il mangea, sans respirer,
Vingt livres de fer bien comptées.

SOMNO à part.

C'est un peu dur à digérer.

(Haut.) Mais enfin, monsieur, à quoi puis-je vous être utile?

L'INDIEN.

C'est moi qui viens vous tirer d'embarras; accueillez-nous, et vous en verrez de belles. Il faut avant tout du singulier, du bizarre.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

Mon art en ce point consiste :
J'escamote lestement...

SOMNO.

Bien des gens en font autant.

L'INDIEN.

Mon talent d'équilibriste
Étonna le grand Lama.

SOMNO.

Chez nos bateleurs déjà,
On a vu tous ces tours-là;
Aucun pourtant ne les cite.

L'INDIEN.

Oui, mais je suis Indien,
Eux Français; et songez bien
Qu'on a toujours du mérite
Et du talent à Paris...
Quand on n'est pas du pays!

SOMNO.

Et de quelle partie de l'Inde êtes-vous ?

L'INDIEN.

Je suis né entre le pays des Mahrattes et celui des Bayadères.

SOMNO.

Des *Bayadères !* j'ai déjà eu de vos compatriotes qui ont fait bien du tapage chez moi.

L'INDIEN.

Je vous promets bien plus encore : si vous voyiez mon agilité ! je vous escamoterais tout un public !

SOMNO.

Eh ! mon Dieu ! c'est déjà fait, il n'y en a pas besoin. Ce que je vous demande, c'est de le ramener.

L'INDIEN.

Bagatelle !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Encore un étranger, un Gascon qui s'appelle *Baron*.

L'INDIEN.

Bah, quel conte !

L'ENDORMI.

Et qui se dit le plus grand escamoteur des quatre parties du monde.

L'INDIEN.

Des quatre parties du monde... et moi donc ?

SOMNO.

Ah ! mon Dieu ! voilà la Gascogne aux prises avec les grandes Indes.

SCÈNE XIV.

Les mêmes; BARON.

BARON.

Air du vaudeville de Jadis et aujourd'hui.

A vos désirs je suis fidèle
Et me fais fort, en peu de temps,
Par mes talents et par mon zèle,
De vous ramener les chalands.
Sur moi c'est en vain que l'on glose,
Les spectateurs sont satisfaits ;
Leur argent est la seule chose
Que je n'escamote jamais.

En un mot, monsieur, je suis Gascon ; on m'appelle Baron; vous voulez gagner de l'argent... moi aussi... vous avez une fille nubile, je suis à marier... Eh bien donc, je m'empare de votre logement, j'en fais le temple de la magie, nous gagnons des monceaux d'or, et voilà !... Cela vous convient-il ?

SOMNO.

Cela me paraît très-convenable, mais quel que soit votre talent, vous n'êtes pas le premier ; monsieur vous a précédé.

L'INDIEN.

Sans doute.

BARON.

Air du vaudeville des Gascons.

Quel est ce rival incivil
Dont l'audace
Usurpe ma place ?
Et de quel droit espère-t-il
Se donner pour le plus subtil?

L'INDIEN.

Les Indes furent mon berceau,
Mon nom sur le Gange résonne.

BARON.

Votre Gange n'est qu'un ruisseau
Que je noirais dans la Garonne.

Ensemble.

SOMNO.

Quel est ce rival incivil
Dont l'audace
Usurpe une place, etc.

BARON et L'INDIEN.

Quel est ce rival incivil
Dont l'audace
Usurpe ma place? etc.

SCÈNE XV.

Les mêmes; NINA, FLORE, GULLIVER, DÉMÉTRIUS, Figurantes.

NINA, FLORE, GULLIVER, DÉMÉTRIUS, FIGURANTES.

Même air.

Quels sont ces messieurs incivils?
Qui donc s'emporte
De la sorte?
Quels sont ces messieurs incivils?
Tous deux à qui donc en ont-ils?

FLORE.

Ah! mon Dieu! que de bruit, et qui occasionne ce tapage?

BARON.

Vous seule, belle Hélène! Nous faisons de ces lieux une nouvelle Troie! Mais, puisque le rival est tenace... crac, je vous en débarrasse, et l'envoie sur le dôme des Invalides

L'INDIEN.

C'est ce que je voudrais voir.

BARON.

Ou plutôt je vous le fais manger à votre repas.

AIR du vaudeville du Sorcier.

Pour votre dîner, je vous jure,
Cet Indien sera servi;
Et d'avance je vous assure
Qu'il doit être excellent rôti.

(Il le couvre de la grosse caisse servant à imiter le bruit du canon.

Disparaissez, on vous l'ordonne,
Puis reparaissez à l'instant,
Puis changez à mon commandement!

SOMNO.

Vraiment vous nous la donnez bonne!

NINA.

Sur nous il prétend s'égayer.

(Baron lève la caisse; l'Indien a disparu, et à sa place est un dindon.)

TOUS.

C'est un sorcier, c'est un sorcier!

SOMNO.

Eh! non, c'est un dindon, et de fort bonne apparence.

BARON.

C'est un naturel du pays. (A l'Endormi.) Petit, mettez ce Mahratte à la broche... (L'Endormi sort.) voilà comme je m'annonce, et d'un!... Je passe à un autre. Voyez, sentez, admirez cette liqueur que j'ai pris plaisir à composer moi-même. Sandieu! quel parfum!

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

Cette liqueur est mêlée
Des philtres les plus parfaits,
(Il tourne le vase du côté du public.)
Je l'envoie à l'assemblée.

(Il jette le vin au milieu du parterre, et le vin se change en fleurs.)

TOUS.

Ciel! des roses! des œillets

BARON.

Ce tour est certain de plaire;
Ses effets sont enchanteurs:
Car c'est au nom du parterre
(Montrant le parterre, puis les loges.)
Que j'offre aux dames ces fleurs.

Je passe à un autre. (A Somno.) Voyons, monsieur, vous qui paraissez incrédule... je vous préviens avant tout que je déteste les tours de compère. Prenez ces oiseaux, et quand vous les tiendrez, nous verrons s'ils connaissent encore la voix de leur maître.

AIR : Monseigneur, vous ne voyez rien. (*Annette et Lubin.*)

Sous ce vase tous ces oiseaux
Seront placés l'un après l'autre.
Deux, quatre, six, et des plus beaux...
Vous les tenez?

SOMNO.

Le bon apôtre!

BARON, à Nina.

Madame, ils vont tous à ma voix
Passer ailleurs à votre choix.

(Nina indique du doigt le casque de Démétrius. Baron s'adresse à Somno.)

Vous les tenez bien?
(Il lève le casque de Démétrius, et les oiseaux s'envolent.)
Regardez, vous ne tenez rien.

(Somno lève le vase sous lequel il ne se trouve plus d'oiseaux.)

SOMNO.

Ma foi, c'est un homme étonnant.

BARON.

Un moment : je vous en dois un quatrième et dernier

Mademoiselle, voulez-vous bien choisir une de ces cartes?

FLORE.

C'est fait.

(Elle prend le roi de cœur, et le montre au public, en le cachant à Baron.)

BARON.

AIR : G'n'y a que Paris.

Avez-vous choisi, dites-moi?

FLORE.

Mon choix est arrêté, vous dis-je.

BARON.

Oui ; votre carte était un roi.
(Montrant une rose posée sur la table.)
Regarde bien sur cette tige
Et vous trouverez dans ces fleurs
(Une rose s'ouvre, et laisse voir le portrait de Louis XVIII.)
Le roi des cœurs.

SOMNO.

Voilà le meilleur!

BARON.

Maintenant... passons au sublime de mon art... à la fantasmagorie. Vous allez voir les ombres de vos amis, de vos connaissances, de vos maris... Ne vous effrayez pas, mesdames; nous allons commencer par évoquer les ombres de toutes les pièces mortes dans l'année, de toutes les réputations évanouies. (Au public.) Messieurs et mesdames, on vous prie, lorsque les figures arriveront près de vous, de ne pas les repousser avec les mains, de peur de les endommager; nous avons entr'autres des ombres de réputations qui se réduisent à rien dès qu'on y touche; mais il me faut le plus grand silence et surtout une obscurité totale.

SOMNO.

Laurent, baisse la rampe.

(On baisse la rampe.)

BARON.

Oh ! ce n'est pas assez, on y voit trop. Levez le lustre.

SOMNO.

Non pas, non pas, diable !

BARON.

Il faut pourtant de la nuit, pour que mon talent brille dans tout son jour.

SOMNO.

Impossible ! songez donc que dans l'obscurité...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

BARON.

Oh ! vous croyez ; nous remettrons à un autre moment les expériences de fantasmagorie ; en tous cas, messieurs et mesdames, si vous êtes contents, vous êtes priés d'en faire part à vos amis et connaissances. (A Somno.) Eh bien, monsieur, suis-je votre gendre ?

SOMNO.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Monsieur, voilà encore une visite ; c'est un Anglais.

FLORE, vivement.

Qui vient m'épouser ?

NINA.

Apparemment.

SOMNO.

AIR : Fidèle ami de notre enfance.

J'aime assez un gendre semblable ;
Il me plairait fort, j'en convien.

FLORE.

Pour époux l'Anglais est aimable;
Il parle peu, mais aime bien.

NINA.

Je gagerais qu'il va te plaire.
Messieurs les Anglais, on sait ça,
Ont toujours réussi, ma chère,
Auprès des chœurs de l'Opéra.

SCÈNE XVII.

Les mêmes; WILSON.

WILSON.

Air : J'arrive à pied de province.

J'arrive à pied d'Angleterre
Par le grand chemin;
On admirera, j'espère,
Mon talent divin;
Je puis répondre d'avance
D'un succès certain,
Et je compte bien en France
Faire mon chemin.

Monsieur, j'étais enchanté de vous saluer.

SOMNO.

Je vous en livre autant; j'ai l'honneur de parler à un milord.

WILSON.

Au contraire... Je étais artiste.

SOMNO.

Monsieur veut, sans doute, établir un spectacle anglais Paris?

WILSON.

Monsieur, ce était le vérité.

SOMNO.

Monsieur est chanteur ?

WILSON.

Pas chanteur du tout.

BARON.

Monsieur est auteur ?

WILSON.

Non, monsieur, pas auteur du tout.

NINA.

Monsieur est compositeur ?

WILSON.

Non, mademoiselle, je étais marcheur.

SOMNO.

Comment ?

WILSON.

Yes, je étais *le marcheur Wilson.*

NINA.

Cet infatigable voyageur ?

WILSON.

Yes, marcheur pour le voyage.

SOMNO.

Je ne vois pas quel rapport...

NINA.

Monsieur vient peut-être pour faire marcher nos opéras ?

WILSON.

J'ai été forcé de quitter London, parce que chez nous autres Anglais, qui sommes tous libres, on ne marche pas comme on voulait, et je venais finir ma course dans le France.

AIR du vaudeville de Oui ou Non.

Wilson, ce piéton merveilleux,
Qui fit courir le Angleterre,

Auprès d'un peuple curieux
Doit être bien certain de plaire.

NINA.

De votre erreur, moi j'ai pitié!
Dans notre pays, je vous jure,
On estime les gens à pié
Bien moins que les gens en voiture.

WILSON.

Je crois : c'était de même à London; mais, moi, quand je fais une promenade, tout le Angleterre il avait les yeux sur moi; la nation Britannique, il était sur pied pour me voir marcher.

AIR du Premier pas.

Mon premier pas
Est rempli d'assurance;
Chacun d'avance
Y trouve des appas.
Pour m'admirer, tous nos milords s'assemblent;
Et cependant mes autres pas ressemblent
Au premier pas. (*Bis.*)

SOMNO.

Ma foi, chez nous on n'a pas tant d'esprit, et l'on ne s'amuserait pas à si bon compte.

GULLIVER.

Marcher! belle malice...

WILSON.

C'était pourtant le seul moyen d'arriver; mais moi, je ne marche pas comme un autre. J'ai fait une étude particulière du marcher; et, si vous voulez, je vais donner à vous un échantillon des talents de le illustre et incomparable Wilson, le premier marcheur de le Angleterre.

SOMNO.

Mais je crains que vous ne soyez fatigué.

FLORE.

Quand on a fait une longue route...

WILSON.

Bah ! je avais déjeuné cette matin, ici près, à Calais. (Il ôte son surtout et paraît en veste blanche, avec une large ceinture et un chapeau de paille, etc.) Je commençais ; volez-vous bien regarder le horloge, le cadran, parce que je faisais la course à l'heure.

AIR de l'Anglaise.

Je puis, Dieu merci,
Vous faire ainsi,
Dans cet espace,
Autant de chemin
Qu'il en est de Rome à Pékin.

Voyez-vous ces pas?
Admirez mon air et ma grâce...
Voyez-vous ces pas ?
Ne croyez pas
Que je sois las,
J'en donne ma foi !
Et sans jamais changer de place,
Nul n'avait, je croi,
Fait autant de chemin que moi.

Je puis, Dieu merci, etc.

NINA.

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse !

(On parvient à l'arrêter.)

WILSON.

Attendez, je vais montrer à vous dans le longueur...

SOMNO.

Je vous avoue que cet exercice pourrait lasser le spectateur.

WILSON.

Comment! si je faisais dix milles dans une heure, le spectateur serait fatigué ?

SOMNO.

Sans contredit.

WILSON.

J'avais cru que ce était moi. Eh! bien! monsieur, que dites-vous de mon invention? Puis-je avoir le espérance pour le mariage de mademoiselle?

SOMNO, à Flore.

Voyons, qui te convient de tous ces messieurs? parle.

WILSON.

Yes, parlez; car je ne voudrais pas avoir perdu mes pas.

FLORE.

Mais, mon père...

SOMNO.

Mais... que te faut-il donc? car cette petite fille-là me fera damner!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ah! monsieur Somno, c'est lui; je viens de le voir: que de grâces! que de légèreté! il n'a pas l'air de toucher la terre: il veut voir mademoiselle Flore; il a embrassé toutes nos figurantes, en leur demandant des nouvelles de mademoiselle Flore.

FLORE.

Toujours fidèle, je le reconnais là.

NINA.

C'est Zéphyre.

SOMNO.

Zéphyre... Qu'on ferme toutes les portes! je ne veux pas le recevoir; je ne veux pas qu'il entre.

FLORE.

Quelle injustice! comme s'il n'avait pas ses entrées!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; ZÉPHYRE, paraissant à une fenêtre.

SOMNO.

AIR de La Croisée.

Oh! ciel! Que vois-je? C'est Zéphyr.

ZÉPHYRE, à Somno.

Oui, j'implore votre clémence.

NINA.

Le bien-aimé doit revenir.

SOMNO.

Entrer avec cette arrogance !

ZÉPHYRE.

Votre colère, j'en convien,
Qui maintenant s'est apaisée,
Me défendit la porte. Eh bien!
J'entre par la croisée. (*Bis.*)

(Il embrasse Flore.)

Ma chère Flore!

FLORE.

Zéphyre!

SOMNO.

Peut-on savoir, monsieur, ce que vous venez faire ici?

ZÉPHYRE.

AIR de La Sentinelle.

Des bords glacés que baigne la Néva
J'arrive enfin dans notre belle France;
Tous les honneurs dont le Nord me combla,
N'ont pu bannir sa douce souvenance.
Et je reviens, Zéphyr joyeux,
Portant mes pas

(Il fait une pirouette.)

Dans ma patrie,

Danser et voler en ces lieux
Pour la gloire et pour mon amie.

SOMNO.

Fort bien; mais quelle est cette nouvelle manière de s'introduire chez les gens?

WILSON.

Yes, je présume que monsieur n'était pas venu à pied par la croisée ?

GULLIVER.

Monsieur avait sans doute des échasses?

ZÉPHYRE.

Non, messieurs, je suis venu à tire d'ailes. (A Somno.) Et c'est même grâce à cette nouvelle manière de voyager, que j'espère enlever ma femme, ravir tous les suffrages et remonter vos finances.

SOMNO.

Eh! eh! il est de fait qu'avec une semblable invention, on est certain d'aller aux nues; mais voilà un succès qui ne tient qu'à un fil.

ZÉPHYRE.

Sans doute, si je n'avais que cela; mais comptez-vous pour rien les talents de Flore? J'espère d'ailleurs vous offrir les tableaux les plus gracieux; et voici mon plan.

AIR de l'Allemande du Vaudeville en vendanges.

L'aurore
Qui dore
La cime des forêts,
Dans l'ombre
Moins sombre
Lance ses premiers traits;
Bacchante
Piquante,
Et Nymphes d'alentour
Sommeillent!!...

Mais veillent
Et Zéphyre et l'Amour.

Que de beautés!
Quels amants seraient fidèles!
De tous côtés
Mes regards sont enchantés;
Plus je les vois,
Plus je balance entre elles,
Et je fais choix...
De toutes à la fois.
On résiste en vain,
Car l'Amour est d'intelligence.
Mais ce dieu malin
N'est pas le dieu de la prudence.
O cruel destin!
Flore s'approche en silence,
Et s'enfuit soudain
En m'accablant de son dédain.

D'une aile
Fidèle
Je la suis en tous lieux;
J'implore
De Flore
Un oubli généreux.
Ma belle
Chancelle
Et, pardonnant tous bas,
D'ivresse
Se laisse
Tomber entre mes bras.

D'un vol vainqueur
J'enlève ma douce amie,
Et sur mon cœur
Je sens palpiter son cœur.
Monter aux cieux,
C'est voler vers ma patrie:
L'amant heureux
N'est-il pas l'égal des dieux?

D'ici voyez-vous
Autour de nous
La salle entière,
De tous ces tableaux
Admirant la grâce légère?
J'entends les bravos
Qui s'élèvent du parterre,
Et leurs doux concerts
Me suivent encor dans les airs.

Je pense
D'avance,
Que si j'ai réussi,
Un père
Sévère
Doit m'accueillir aussi.

J'adore
Ma Flore;
Daignez à votre tour,
Plus tendre
Entendre
La nature et l'Amour.

SOMNO.

Ma foi, cela me paraît fort séduisant; je ne doute pas que vos noces n'attirent tout Paris. Reste à savoir s'il convient à ma fille d'être ainsi enlevée tous les soirs.

FLORE.

Oui, mon père, cela me convient; mais à condition qu'il n'enlèvera que moi.

ZÉPHYRE.

Peux-tu en douter ?

AIR de PICCINI.

Comment, en voyant tant d'attraits,
Voler encor de belle en belle!
Mais je veux m'ôter désormais
Tous les moyens d'être infidèle.
(Il lui présente ses ailes.)
Flore ne peut, par ces présents,

Acquérir des grâces nouvelles ;
Tout Paris croit depuis longtemps
Que Zéphyr lui prêta ses ailes.

FLORE.

Non. Je n'abuserai pas de tant de générosité, chacun y perdrait trop !

WILSON.

Il fallait donc dire à moi, s'il ne tenait qu'à se envoler.

(Il a l'air de vouloir s'envoler ; on l'arrête.)

ZÉPHYRE.

Ce n'est pas tout, je vous ai amené de la société.

SOMNO.

Comment ?

ZÉPHYRE.

Vous allez voir... entre autres un petit garçon qui est venu pour se griser à mes noces ; je vais vous chercher tout cela.

(Il se dirige vers la fenêtre.)

SOMNO.

Ce n'est pas par là.

ZÉPHYRE.

Oh ! je ne marche pas comme tout le monde.

(Il s'envole et disparaît.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; excepté Zéphyre.

SOMNO.

Allons !
Œdipe a pardonné, le ciel pardonne aussi.

BARON.

AIR du Verre.

Mes tours vous avaient plu, je crois.

DÉMÉTRIUS.

Vous aviez prisé mon génie.

GULLIVER.

Mes échasses ont quelques droits.

WILSON.

En marchant je crains peu l'envie.

SOMNO.

J'estime fort votre talent;
Mais convenez, en hommes sages,
Que mon Zéphyr en s'envolant
Doit enlever tous les suffrages.

(Le théâtre change et représente une campagne riante et les noces de Zéphyre et de Flore. Un petit Satyre mime les pas du ballet de *Zéphyre et Flore.*)

VAUDEVILLE

AIR de Mme PAULINE V...

SOMNO.

Pour moi quel doux pronostic!
Zéphyr, en bon drille,
Me ramène le public
Et me prend ma fille.

FLORE.

Oui, tout Paris voudra voir,
D'après le programme,
Un mari qui chaque soir
Enlève sa femme!

GULLIVER.

Au Parnasse, on me verrait
Aux premières places,
Si jamais on y montait
Avec des échasses.

L'AMOUR.

Ici, j'ai vu bien des tours,
Mais je sais les taire.
Mon flambeau brûle toujours
Et jamais n'éclaire.

DÉMÉTRIUS.

Tomber tout seul, c'est bien dur,
Tout seul on s'ennuie.
Quel bonheur! voilà qu'Arthur
Me tient compagnie.

UNE JEUNE NYMPHE.

Toujours enfant, cet emploi
M'ennuie et pour cause.
Je suis assez grande, moi,
Pour faire autre chose.

L'ENDORMI.

Ah! s'il est vrai qu'en dormant
La fortune vienne,
Nul n'est mieux placé vraiment
Pour faire la sienne.

BARON.

J'aurais bien plus grand espoir
En mon savoir-faire,
Si le parterre ce soir
Était mon compère.

LE MAITRE DES BALLETS.

Monsieur est des plus adroits,
Moi des plus ingambes;
L'esprit qu'il a dans les doigts,
Je l'ai dans les jambes.

LE PETIT SATYRE, gris.

Aux noces, sans examen,
L'ivresse est permise;
On est ivre avant l'hymen,
L'hymen vous dégrise.

WILSON.

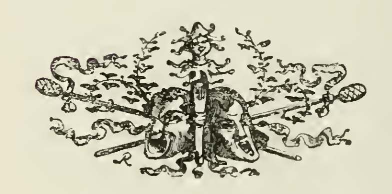
Le monde est, sans le fâcher,
Plein de bons apôtres,
Qui se servent pour marcher
Des jambes des autres.

NINA.

Nina, du Français charmé
Partage la fête;
Le retour du bien-aimé
M'a tourné la tête.

ZÉPHYRE, au public.

Mes ailes veulent soudain
Être soutenues!
Ah! messieurs, un coup de main:
Zéphyre est aux nues.

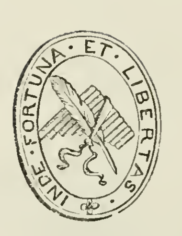


TABLE

—



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1838-75)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

